

Camilo Castelo Branco

Les amours salvatrices

(Amor de Salvação)

Traduction de René Biberfeld

A heavy price must all pay who thus err,
In some shape; let none think to fly the danger,
For soon or late Love is his own avenger.
Byron - *Don Juan* - IV ; 73

L'amour n'a point de moyen terme : ou il perd,
ou il sauve.
Victo Hugo – *Les Misérables*

À José Monteiro

Mon ami,
Je vous demande l'autorisation d'inscrire votre nom sur la première page de ce livre. Celle-ci représente pour moi l'œuvre la plus recommandable.
Les autres ne sont que futilités, parce que les peines et les joies dans un roman, tout cela reste futile.

Au Minho, 1864

*

OBSERVATIONS

Le lecteur feuillette deux cents pages de ce livre, sans voir apparaître l'amour inséparable du bonheur qui propose un bon exemple, il n'en perçoit qu'une vague lueur. Les trois quarts du roman évoquent les souffrances de l'amour accompagné de malheurs, qui propose un mauvais exemple. La critique, notre surintendante s'agissant du titre de nos oeuvres, voulant s'abaisser à contrôler la légitimité du titre de celle-ci, peut broncher et représenter que l'amour pur, l'amour qui sauve, vient trop tard pour dissiper l'effet produit par l'amour impur, l'amour pernicieux.

Je réponds humblement :

En bien des circonstances obscures, les amours salvatrices, ce sont les amours qui tourmentent et déshonorent. C'est alors que le sentiment intime montre au cœur son ignominie, et sa misère. La conscience se régénère et le cœur réhabilité s'affermi pour l'amour sans tache et honorable. De la même façon les havres sereins se trouvent au-delà des vagues montueuses qui y crachent le naufragé agrippé à sa planche. Sans l'élan imprimé par la tourmente, le naufragé périrait en haute mer. C'est la tempête qui l'a sauvé.

Le bonheur, en outre, comme sujet d'une histoire, il faut peu de pages pour en faire le tour ; c'est une idylle de courte haleine, c'est dans les intraduisibles impressions de la conscience qu'elle renferme des épopées infinies - tandis que le malheur ne prévoit aucune balise pour mettre des bornes à l'expérience ou à l'imagination.

Pour l'amour maudit, deux cents pages, pour l'amour qui sauve le peu qui reste dans ce livre. Un volume qui décrirait un amour pénétré de terrestres béatitudes serait une fable.

I

Le ciel était clair, l'air tiède, les friches et les monts fleuris. C'était le mois de décembre de l'an 1863, la veille de Noël.

Les gens des villes me demandent dans quel pays au monde fleurissent en décembre les friches et les chênaies.

Je réponds que c'est au Portugal, dans ce perpétuel jardin du monde qu'est le Minho, où les inventeurs des Dieux auraient placé leurs Théogonies, si la Grèce n'existait pas. Au Minho, au moins, on pourrait chercher des eaux limpides pour Castalies et Hippocrènes ; au Minho, une Cythère pour la mère des amours. C'est dans les bocages de cette région imprégnée des rêves, des poèmes et de la rumeur des conversations entre grands esprits, qu'on verrait sortir, par essaims, des troncs et des ruisseaux, les satyres, les dryades et les sylvains ; c'est que tout semble dire ici que la nature a des secrets dont le vulgaire est exclu, et le mystère ne se laisse entrevoir que par la fantaisie des poètes.

Mais quelles fleurs... le lecteur veut savoir les fleurs dont se couvrent les chaînes de montagnes chauves et noirâtres du Minho, au Portugal. Ce sont des fleurs à pleins festons, des corolles en grappes, jaunes, vigoureuses, et veloutées comme celles des arbustes cultivés dans les jardins ; c'est la floraison des ajoncs, des plantes aux épines dissuasives, à la verdure joyeuse et persistante, la seule parure de la terre, quand le reste du règne végétal jaunit, languit, et meurt. C'est de ce privilège qu'en tant qu'arbuste rustique, il jouit superbement ; il vous montre ses amas de fleurs et, avec ses inflexibles épines, il vous interdit de l'en dépouiller.

Et je me trouvais, ce 24 décembre 1863, dans le Minho, je parcourais la suite de plaines et de collines qui s'étend sur quatre lieues entre Santo Tirso, Famalicão et Guimarães.

Moi, un homme sans famille, sans aucune main amie en ce monde, seul depuis trente ans, sans le moindre souvenir d'une caresse maternelle, qui n'avais pu m'attacher que quelques chiens qui semblaient m'aimer à condition que je les nourrisse et que je les loge, moi qui, en ce jour tant fêté dans notre pays, n'avais de chaumine où m'attendît un ami pauvre pour m'offrir entre les siens une place sur une escabelle, ni de parent cossu pour se souvenir de moi à l'heure des toasts, avec des vins généreux dans des cristaux luisants, moi, qui me voyais verser des larmes dans l'ombre où je vivais, j'étais allé de la sorte contempler le bonheur d'autrui par les plaines et les collines du Minho dévot.

Je marchais à pied suivant le fil de mon imagination qui se plaisait à revêtir de feuilles l'arbre nu, tristement incliné sur une chaumine du hameau. Je m'arrêtais devant chaque cabane, je méditais, et j'écoutais la rumeur des voix qui, à l'intérieur, ou dans la cour jouxtant le potager, se mêlaient, propos joyeux ou chants évoquant la naissance de l'Enfant Jésus. Devant les portes cochères des riches propriétaires, avec leurs grilles, là, je ne m'arrêtais pas et je ne méditais pas. La joie s'exprimait-elle dans les pièces comme chez un journalier ? Je ne sais ; ce qui est sûr, c'est que les murs de la demeure opulente ne laissaient passer aucune note qui se joindrait aux hymnes joyeux avec lesquels la pauvreté rend grâce à l'Émancipateur des Déshérités, au Seigneur des Mondes, qui a trouvé, pour naître, refuge sur la paille d'une étable.

Lavé de toute trace de brume, comme dans les sereines soirées de juillet, le soleil oscillait sur les montagnes de l'occident et carrelait les cimes des pineraies où, à force de le contempler, j'avais oublié la distance que j'avais parcourue en m'écartant de la maison où je devais passer cette nuit.

Le soleil se couchant, un voile grisâtre descendit des sommets, se déploya sur les plaines, se confondit avec les fumées des villages, et se fonda dans l'obscurité des bois. Un silence progressif s'installa rapidement autour de moi. La nuit commençait sans le moindre souffle de vent. Les branchages des pineraies exhalaient ce murmure où je crois toujours entendre la rumeur inarticulée de voix très éloignées et très anciennes de mondes qui gravitent dans les profondeurs de l'espace.

Je m'arrachai à mon ravissement contemplatif et retournai sur mes pas, par ce chemin que je connaissais mal, avant que l'obscurité complète m'empêchât d'entrevoir au loin la blancheur de la maison entre deux collines. Cela ne me servit à rien – sur les versants pentus de la chênaie, les sentiers ne cessaient de se croiser. J'en pris un au hasard et, pour mieux me convaincre que, même pour le choix d'une route, il n'a cessé de me favoriser, je suivis le plus mauvais de tous, celui qui m'éloignait le plus. Vers sept heures, après avoir franchi des tertres inhabités, je me trouvai dans un hameau, où l'on me dit que par ce chemin j'arriverais plus tôt à Rome qu'à ma destination.

La personne qui répondit ainsi à ma question me parla d'une fenêtre vitrée, et ajouta :

— Si vous ne connaissez pas le chemin, Monsieur, et vous ne le connaissez pas, de toute évidence, vous serez incapable de le retrouver en vous en remettant à votre seul jugement. Ce que je puis faire, c'est vous envoyer quelqu'un qui vous l'indique ; mais, si vous n'êtes pas forcé d'y aller aujourd'hui, passez la nuit ici, chez moi, et vous irez demain. Il est vrai que cette nuit, il est bien triste de la passer dans une maison étrangère ; cependant ...

— Toutes les maisons me sont étrangères, répondis-je.

— Alors, acceptez celle-ci, qui s'offre à vous, avec la meilleure volonté du monde. Le portail est ouvert. Je descends pour vous faire entrer.

J'entrai dans un vaste patio, entouré d'arcades semblables à celles d'un cloître monastique. Tout de suite après, l'accueillant propriétaire de ce magnifique édifice émergea de l'obscurité d'une arcade et me dit, avant de m'avoir vu de près :

— Je sais déjà qui je reçois chez moi, et si vous vous souvenez, mon cher hôte, de vos relations d'il y a quinze ans, vous me reconnaîtrez également.

— D'après votre voix, pas encore, dis-je, en le dévisageant, sans l'ombre d'un vague souvenir.

— Voici de la lumière, répliqua-t-il. Je dois être bien vieux et méconnaissable si, même à la clarté d'une lampe, vous ne me reconnaissez pas.

Je l'observai à la lumière, attentivement, et, comme, même ainsi, je ne me rappelai rien qui ressemblât à un tel homme, je rétorquai :

— Vous me confondez peut-être avec quelqu'un d'autre. C'est probablement aujourd'hui la première fois que nous nous voyons.

— Lequel de nous deux est alors le romancier ? Vous, qui les cherchez, ou moi qui me trouve là, chez moi, bonhomme, tranquille et stupide ? Vous voudrez dire dans quelque roman que vous avez trouvé dans un trou du

Minho un visionnaire appelé Afonso de Teive ...

— Afonso de Teive ! m'exclamai-je. Afonso de Teive, vous ? Cette barbe, cet embonpoint ...

Il me coupa :

— Et ces lunettes...

— C'est vrai... ces lunettes...

— Et ces sabots !...

— Eh bien, pour sûr, vous êtes Afonso de Teive... tu es Afonso... celui qui avait à Lisbonne...

— Une maison dans le Campo Grande, un attelage d'hanovriennes, un phaéton, une berline, des chevaux arabes, des passions idéales, et bien des passions sans la moindre étincelle d'idée... C'est moi ! Et cet homme gras, mal rasé, avec des lunettes, en sabots, ce cultivateur que tu vois ici, maître d'un trésor que les rois de l'univers se disputent depuis dix-neuf siècles, que les nations disputent aux rois, que les individus disputent aux nations, et que chaque individu dispute à lui-même, et qu'il détruit de ses propres mains, sais-tu quel est le trésor dont je suis maître, mon vieux ?

— La paix ?

— Le bonheur.

— En voilà, une histoire ! lançai-je. Tu as vraiment trouvé le bonheur ?... Et tu es bien Afonso de Teive... et ces deux petits, demandai-je en voyant deux gamins entre six et huit ans courir tout droit vers lui, sont certainement tes enfants ?...

— Oui. Et n'entends-tu pas là-haut le bazar que font les six autres ?

— Tu as donc huit enfants ?

— Et j'attends le neuvième pour bientôt.

— Et tu es...

Je m'arrêtai là ; j'allais lui demander grossièrement s'il était heureux avec huit enfants, une question que l'on aurait pu sans commettre d'impair poser à l'Afonso que j'avais connu de 1845 à 1851.

J'avais, à cette lointaine époque, vu Afonso de Teive à Coïmbra inscrit au cours de philosophie. Il faisait partie du *Cercle des Lettrés*, fondateurs de la *Revue Académique des Troubadours*, et, durant les heures où il délaissait les entretiens littéraires – presque toujours des controverses sur la primauté de Lamartine ou de Victor Hugo – il appartenait à la grande tribu des *Persifleurs*, une espèce aussi vagabonde qu'étourdie qui n'avait pas encore oublié les traditions regrettées du fameux José Lobo. Cette double personnalité, chez Afonso de Teive, était une originalité qui le rendait moins plaisant aux lettrés circonspects, et moins estimable également pour ses camarades des chahuts et des désordres nocturnes. Afonso était un poète du genre gaillard quand l'envie l'en prenait, et il jouait du luth des élégies, s'il se sentait d'humeur à se plaindre, ou à gémir sur des femmes imaginaires et regrettées, ses bien-aimées, qui avaient quitté ce globe fangeux pour les balsamiques religiosités du Ciel. C'est ainsi qu'il se présentait à mes yeux.

Il y avait des jours où il écrivait des oraisons jaculatoires en vers qui eussent établi la réputation d'un ermite de la Thébaïde ; il y en avait d'autres où il raillait la religion, les dogmes, et même la nature divine avec les traits et la dialectique d'un disciple effréné de Voltaire. Et le plus effarant, c'est qu'il semblait être aussi pénétré en son cœur de l'ascétisme d'aujourd'hui

que de l'impiété de demain ; il suivait maintenant le dais de l'Extrême-Onction en marmonnant les prières du peuple, car il n'avait pas honte de prier en public et à haute voix, et, tout de suite après, il pouvait aussi bien arriver qu'en croisant le même cortège, il ne levât même pas la main pour ôter son bonnet. À un homme doté d'aussi contradictoires humeurs, on aurait de bonnes raisons de prévoir d'énormes déboires dans le cours de son existence. Pour ceux qui suivent ce funeste exemple, les chemins ordinaires de l'existence ne conduisent à aucune destination certaine ; ni le cœur, ni l'esprit n'admettent de lois immuables ; la parole est une réalité dont les règles doivent et peuvent être transgressées par celui qui n'en tire aucun profit ; en somme, Afonso de Teive devait donner un malheureux à moins que survienne dans sa personnalité une des rares révolutions qui transfigurent la configuration morale de l'homme, si ce n'est le choc même du malheur qui opère ces prodigieux revirements.

Voici l'homme qu'était en 1845 mon hôte *minhoto* de 1863.

Je le rencontrai ensuite à Porto en 1848.

Je lui trouvai les changements que provoquent dans les esprits les salons sur les esprits pour ainsi dire incultes s'agissant de la courtoisie et du charme dont sont en général dépourvus les jeunes gens à la fin de leurs études.

Afonso de Teive passait pour riche. J'écoutai ce que disaient les conseillers municipaux sur les avoirs de chaque individu admis dans la société de Porto – des personnes dont on aurait dit, au vu du zèle déployé pour se renseigner sur les moindres valeurs de ces individus, qu'ils se préparaient à gérer les biens de ceux qui arrivaient – et j'ai appris qu'Afonso était originaire du Minho, fils unique, déjà orphelin de père, et propriétaire de sa demeure, estimée à cent cinquante mille *cruzados*.

Quant à ses habitudes, on disait que le jeune homme était porté sur les amourettes, papillonnait dans différentes loges du théâtre S. João, provoquait des jalousies et des rages chez nombre de dames dans les bals ; on rapportait aussi d'autres anecdotes qu'il vaut mieux passer sous silence. S'agissant de scandales, l'opinion publique ne grommelait rien de notable. La jeunesse de Porto, en revanche, par dépit ou quelque autre sentiment aussi naturel qu'excusable, dans l'intention de rabaisser le Tenório du Minho faisait, sous le sceau du secret, courir le bruit que plusieurs maris étaient trompés par Afonso de Teive ; mais comme il arrivait que les maris montrés du doigt se raillaient les uns les autres, chacun notant et critiquant la confiance excessive de l'autre, il est extrêmement difficile de tirer au clair la question de savoir si l'un des maris se trompait, si tous se trompaient, ou si aucun ne se trompait. Si le lecteur considère qu'il serait piquant d'approfondir le sujet, je tiens, moi, que l'humanité n'y gagne rien ; c'est pourquoi, sur cet article et bien d'autres moralement douteux au cours de ce récit, je m'abstiens et je m'abstiendrai de les évoquer, quand il ne sera pas nécessaire à l'économie du roman de révéler des faits blâmables.

Afonso partit de Porto cette même année 1848 pour la France, selon les uns, ou la Turquie, selon les autres. Ceux qui soutenaient la dernière hypothèse disaient que, convaincu qu'il avait une figure orientale, il se rendait dans un pays où il pourrait s'habiller de sorte que son visage ressortît mieux qu'entre une cravate au nœud monstrueux et un *tube* au

feutre luisant. Et il est certain que la physionomie du gentilhomme du Minho est d'un type arabe prononcé, à cause de son nez fin, de ses yeux flamboyants, de son teint olivâtre, de son épaisse moustache noire, de la longueur et de la maigreur de son visage. Si l'on ajoute à ce composé de traits le fait qu'il fume une pipe turque, l'on dira que ce sont les Turcs qui, à proprement parler, l'imitent dans leur pays.

S'il est allé en Turquie, on peut présumer que ce sont les rivalités avec le sultan, ou – pire encore – des tentatives pour pénétrer dans son harem, qui l'obligèrent à revenir au Portugal, où les droits de chaque homme et de chaque femme sont bien plus raisonnablement définis et garantis. Le fait est que, l'année suivante, je rencontrai Afonso de Teive à Lisbonne ; il chevauchait un gracieux alezan à côté d'une amazone dont le cheval noir avait une allure à ravir. Cette rencontre se produisit au Campo Grande, un soir de corridas équestres. Quelqu'un pourrait dire que la superbe cavalière d'une captivante beauté circassienne, devait être une épouse enlevée à quelque *grand vizir* ; mais des personnes mieux informées me dirent que cette dame svelte était une portugaise du Minho, des faubourgs de Braga d'où les royaux sensualistes musulmans feraient venir leurs sultanes subornées, s'ils savaient que, dans ces régions, les femmes qui, par hasard, sortent laides des mains de la nature apprennent à être belles avec les fleurs. On excusera cet orientalisme à qui traite des sujets asiatiques comme le visage d'Afonso et la merveilleuse prestance de Palmira.

On m'a dit que cette gracieuse créature s'appelait Palmira.

Bien qu'à Coïmbra et Porto j'eusse établi des relations un tant soit peu intimes avec Afonso de Teive, même ainsi, quand je trouvai l'occasion de l'interroger sur les détails de cette *conquête* – on emploie vulgairement le terme *conquête* pour ce qu'il serait bien des fois plus indiqué d'appeler une *défaite* – je ne lui demandai rien, vu qu'il prenait de surprenantes précautions pour ne m'offrir aucun prétexte qui me permît de fureter dans sa vie personnelle – nous avons dit personnelle pour conserver à ce mot la réputation que le dictionnaire lui fait ; il est évident qu'il n'est rien de plus nu, de plus notoire et de plus répandu que tout ce qu'on appelle les particularités de la vie privée, surtout quand le fait de les divulguer touche et flatte l'amour-propre de quelques fous célèbres, qui susciteraient l'envie si les couronnes même dont ils se ceignent le front ne leur infligeaient d'innombrables souffrances avec les épines qui s'y dissimulent – je veux dire dans un style trivial : si les femmes même qui sont à l'origine de leurs triomphes, n'étaient pas les instruments avec lesquels l'infinie justice inflige aux présomptueux le châtiment infernal de leur orgueil.

Il m'a fallu écouter les bruits que l'on faisait courir sur la femme qu'Afonso de Teive ne me présenta pas. Je m'aperçus que personne ne la jugeait honnêtement et, même ainsi, personne ne lui appliquait d'épithète malséante. C'est l'avantage que la civilisation accorde aux femmes qu'on ne peut qualifier publiquement de vertueuses même quand elles viennent faire l'aumône dans sa mansarde à un malade esseulé. Sur ce sujet, le journalisme se comporte de façon louable. Quand un échetier fait état du don de quelques draps que, pour varier les plaisirs de l'âme, une matrone déjà lasse des jouissances transitoires d'un autre genre, a envoyé à un asile de lépreux, nous n'avons pas à être embarrassés par ce certificat de vertu : l'humanité nous recommande de l'avalier. L'échetier a raison : il est bon que le mot

vertu serve de pieux gluau à des personnes qui souhaitent éprouver à l'occasion, en lisant qu'elles sont *vertueuses*, la satisfaction d'être promises à la postérité dans la rubrique mondaine.

La *rubrique mondaine* ! Personne, à ma connaissance, n'a encore approfondi ce que cette expression renferme en soi d'humanitaire ! Saint Paul, tous les évangélistes, les catéchèses répandues aux quatre coins du monde, en matière de charité, ne surpassent pas l'efficacité de la rubrique mondaine.

Si je n'étais absolument convaincu que, lorsque tout le monde en tire profit, les actions méritoires dont le monde fait l'éloge ne peuvent être désapprouvées par le jugement divin, je penserais que cette main dont s'écoulent des flots abondants convertis en or, comme un baume sur les plaies sociales, frapperait à la porte de l'épouvantable région où le péché d'orgueil, l'allié de la vanité, subit la condamnation prescrite par les codes de toutes les religions. La vanité édifie le palais où l'on accueille les êtres désemparés qui languissaient sous un toit de paille et sur un grabat de feuilles. La vanité dore les fronteaux de cet asile, tapisse ses portiques, ventile ses dortoirs par des fenêtres luxueusement maçonnées, elle magnifie et rend tout opulent sous des amas d'or et d'étoffes ; elle lui donne tout cela en compensation d'une vieillesse accablée par les maladies ; tout sauf le pain de l'âme, la doctrine de la patience, la très sainte communion qui restaure l'esprit quand le corps défaille. Elle donne tout excepté un prêtre, un interprète du Christ qui insuffle la vie de l'amour au sein qu'il transperce, et la parole du père aux lèvres bleues du crucifié qui là-bas, du fond du dortoir, observe, inerte, la décomposition fibre à fibre de ces corps exposés ainsi comme une proie que l'on dispute pour quelques jours encore à l'anéantissement...

— N'est-ce pas à cela qu'on mesure le bon aloi de la charité ?

Que vais-je répondre au lecteur cultivé qui interrompt ainsi, abruptement, mon discours, qui aurait dû au moins lui couper le souffle ?!

Je lui demande de me laisser lui conter, en à peu près cinquante lignes, comment j'ai vu, dans des conditions comparables, se fonder et prospérer un asile de pauvres.

D. Elvira était une femme mariée qui n'éprouvait pas pour son mari cet amour qui donne à la poitrine d'une bonne épouse une cuirasse d'acier contre les flèches d'un Cupidon étranger. Se fiant excessivement à ses droits, il ne se montra pas assez vigilant. Voici un énorme malheur dont nous allons voir sourdre un débordement de bienfaits pour l'humanité. Le paradoxe s'explique de cette façon :

Se méfiant de ses serviteurs et de ses servantes, D. Elvira prit comme médiatrice de ses amours illicites une octogénaire, qui avait quatre frères vieux, un vieux mari, deux vieilles belles-sœurs, et cinq vieux neveux, tous plus ou moins aussi gloutons qu'elle, et certains beaucoup plus désœuvrés et scélérats. Elvira pourvut aux besoins de toute cette tribu de canailles, pour obliger l'indispensable intermédiaire. Un jour, Elvira calcula ce que lui coûtait chaque année cette peccamineuse obligation, et fut effarée de ce qu'elle y engloutissait. Ses considérables aumônes se faisaient de plus en plus secrètes, parce que, si on les découvrait, elles pouvaient donner lieu à quelques soupçons. Il y avait dans la région deux journaux qui ne l'avaient pas encore qualifiée de vertueuse, alors que sa rivale présumée, D. Benedita,

avait été plus d'une fois portée au nues par les gazettes, au nom du genre humain, pour avoir fait porter aux prisonniers les restes d'un dîner servi le jour de l'anniversaire de son mari, qu'elle estimait autant que moi quand elle apprendra que j'ai émis les plus grands doutes sur la vertu que les journaux lui avaient attribuée.

Un jour que son mari rentrait après avoir écouté le touchant sermon d'un missionnaire sur la charité, Elvira, dépitée, s'émut, et lui en fit un sur la même vertu théologique. Le mari fut ému, émerveillé, attendri, et il écouta, les larmes aux yeux, son épouse proposer d'édifier un asile pour les vieux et les vieilles sans abri, avec ses économies. Une fois discuté le programme, choisi l'édifice, financé le gros œuvre, les gazettes en eurent vent. Le lendemain, les deux journaux de la région supprimèrent leurs articles de fond pour annoncer, avec tous les détails, la création de l'Institut de la très vertueuse D. Elvira. Les deux périodiques ne furent pas avares d'expressions touchantes et délectables telles que : colombe de munificence, ange de charité, prêtresse de la loi de Jésus, mère des pauvres, baume des affligés, soutien de la décrépitude, lampe de l'Évangile.

Elle n'apprécia pas qu'on la traitât de lampe parce que D. Benedita, sa rivale, avait l'habitude, on ne sait pourquoi, de la traiter de candélabre ; ce devait être parce que D. Elvira se mettait beaucoup de verroterie sur la tête, qui brillait et scintillait comme le ferait un lustre. Ce devait être ça, mais D. Elvira fut extrêmement flattée des autres noms, et grâce à son industrie, récupéra en moins de trois semaines douze vieillards qui bénéficiaient secrètement de sa charité. L'asile pouvait en recueillir vingt-quatre. Au bout de huit jours, elle parvint à ce nombre.

Et voici que D. Benedita, jalouse de la popularité acquise par sa rivale, se met d'accord avec son mari, et conçoit le projet d'un autre asile capable de recevoir quarante-huit vieillards.

Les journaux qui avaient épuisé avec l'autre dame les adjectifs, les substantifs et les pronoms eurent, en l'honneur de D. Benedita, recours aux interjections. L'article d'un des journaux commençait par *Ah !* celui de l'autre par *Oh !* On inaugura l'asile de Benedita. Comme, dans la région, il n'y avait pas assez de vieillards, quelques coquins de trente ans réfractaires au travail ou blanchis dans les geôles présentèrent des certificats attestant qu'ils en avaient soixante, et abritèrent leur friponnerie sous les ailes charitables de D. Benedita que les gazettes appelaient *la sainte !*

Il arriva qu'au bout de quatre ans, D. Elvira déménagea pour l'autre monde, où les nécrologues disaient qu'elle allait recevoir la palme du triomphe. La charité du veuf se refroidit, et il conclut un accord avec le mari de *la sainte*. On réunit les deux asiles, déjà fort bien pourvus grâce aux aumônes d'autres dames vertueuses, en un seul et c'est ainsi que cet établissement on ne peut plus humanitaire parvint à un degré de prospérité où il n'y avait plus rien à désirer, comme l'affirment les gazettes de la région.

Que le lecteur veuille bien se pencher un peu, pour contempler les racines de cet arbre évangélique qui offre libéralement un si riant feuillage et tant de fruits bénits. Qu'il voie l'herpès, la pourriture, la vermine qui s'y sont installés.

J'ai répondu à votre question en vous rapportant cela ; et je m'excuse d'avoir outrepassé les cinquante lignes promises.

II

Sincèrement, je ne puis me corriger du vice des digressions. Il est des gens qui le défendent et démontrent que le roman philosophique doit être faufilé de la sorte, en évoquant Balzac, Sainte-Beuve, de Staël, etc. On me dit alors qu'en Allemagne les romans sont des traités de métaphysique. Si seulement mes copieuse divagations sans aucune suite pouvaient être de la métaphysique ! Et moi, sans tenir compte de la personne, être un écrivain subtil, inabordable, impertinent, épouvantable et, par dessus tout, sérieux ! *Un écrivain sérieux* ! Quand on attrape cette réputation par les oreilles, et que le public la met en demeure de proclamer notre sérieux d'écrivain, la gloire va chercher nos livres sérieux dans les rayonnages des libraires, et reste là, à entretenir des conversations délicieuses avec des brochures qui ne bougeront pas tant que les vers n'y toucheront pas, ni à eux, ni à elle.

L'univers, et principalement l'humanité, tirent un grand profit des romans sérieux ; on exceptera les éditeurs de l'humanité. Un ami à moi publia six volumes, des romans sur les coutumes morales et tout le monde reconnut qu'il n'y avait pas de telles coutumes au Portugal. Il fut à maintes reprises embrassé par des personnages qui avaient entendu dire que mon ami prônait aux enfants l'obéissance à leurs parents, aux proches un amour mutuel, et la crainte de Dieu à l'humanité. Les six romans étaient des gloses des dix commandements.

On attendait la régénération des vieilles vertus portugaises dès que les esprits seraient bien imprégnés du baume des six livres. Au bout de deux ans, pourtant, les statistiques dénonçaient une augmentation de la criminalité. Effarement de mon ami, l'auteur, et mélancolique abattement des éditeurs ! Les personnes graves continuaient nonobstant à dire que, si mon ami continuait à traiter de tels sujets de cette façon, il redresserait le monde.

Mais, après avoir observé que le monde devenait de plus en plus tordu pour eux, les éditeurs recommandèrent à l'écrivain moralisateur de leur vendre, à eux, de vrais romans, et des sermons à qui en voudrait. Or il se trouve que cet ami, c'était moi, en personne.

Malgré les écueils qui ont envoyé mes livres sérieux par le fond, je m'obstine à tenir le cap, discourant à propos sur des sujets exemplaires, et des faits exemplaires, comme on l'a pu voir dans le chapitre précédent.

Au moment de conclure les réminiscences que j'ai de l'ancien Afonso de Teive, il me reste à ajouter que je le laissai à Lisbonne en 1851, et que je partis pour le Minho, où l'on me dit qui était Palmira : je parlais d'Afonso de Teive à un gentilhomme de Braga.

Tout d'abord, Palmira avait un autre nom dans son pays. Elle avait été élevée dans un couvent. Elle était sortie du couvent pour épouser le fils de son tuteur, un garçon idiot et abominable ; elle avait quitté sa maison pour celle d'Afonso de Teive qui l'avait vue dans les bois du Senhor-do-Monte et, en se voyant à l'heure précise où tous les deux, embellis par le murmure des arbres et des fontaines, demandaient au ciel, elle l'homme, lui la femme qui leur étaient destinés, il en résulta qu'ils s'aimèrent tant qu'ils s'accordèrent tacitement pour immoler aux dieux infernaux le mari idiot – un destin fort misérable qui ne distingue pas les idiots des sages. Je pus constater avec le

temps que ces renseignements sont plus d'une fois inexacts.

Le gentilhomme de Braga ne me donna pas d'autres précisions ; et c'était plus que suffisant pour me surprendre.

Il advint qu'à la même époque j'ai fait la connaissance du mari de Teodora, magnifiée par le nom de Palmira. Il se trouvait à la foire de S. Brás, à Landim, un jour de février, il achetait des bœufs et vendait des cochons. Je ne notai sur son visage ni la moindre ombre d'une contrariété, ni d'os décharnés. Je l'ai vu, attablé devant un succulent dîner, se bourrer les tripes de viandes froides, parmi lesquelles prédominaient les gallinacés. À sa droite, était assise une corpulente gaillarde, écarlate, les seins haut placés, et réfractaire à toute idée de fine amour.

On me dit que cette fille avait apprécié à son juste prix le cœur rejeté par Teodora et rôtissait à la perfection les poules dorées où le mari abandonné puisait la vigueur grâce à laquelle il résistait vaillamment à son infortune. Je vis tout cela, et en fus satisfait. On se réjouit de voir ainsi réparées les maladies qu'inflige la nature. Quand, dans des cas semblables, il n'y a ni victime, ni bourreau, et que les personnes s'accommodent en profitant franchement de la liberté des cultes, bien que le vice ne cesse d'être vice, c'est toutefois une consolation d'observer qu'une certaine philosophie constitue la meilleure orthopédie pour les infirmités congénitales qui font boiter toute l'humanité depuis dix-neuf siècles.

C'est absolument tout ce que je savais.

Comme Afonso était tombé dans l'oubli, je n'ai jamais eu l'occasion de demander ce qu'il était devenu. Mes infortunes ne me laissent pas le loisir de flairer celles des autres. Si j'ai quelquefois songé à l'épouse infidèle du marchand de bœufs et de cochons, je l'ai imaginée réconciliée avec son mari, et châtiée de la sorte durement par la Providence. Quant au séducteur, j'aurais parié qu'après avoir mis sa maison à l'encan, il sollicitait obscurément une place de commis dans un bureau, ou d'aspirant dans une douane, à moins qu'il fût parti au Brésil, avec son diplôme de licencié en philosophie, collectionner des coquillages pour le compte d'un Musée d'Histoire Naturelle.

Le lecteur voit maintenant à quel point ma surprise était justifiée ! Cet homme gras, barbu, avec des lunettes et des sabots, c'est indubitablement l'Afonso de Teive de la Palmira de Lisbonne.

Le voici qui monte les escaliers qui conduisent à la première pièce. Ses huit enfants nous entourent, lui et moi, qui font autant de bruit que trente-deux. J'ai l'impression de me trouver dans la cour d'une école à la sortie des classes. Deux de ces féroces marmots m'arrachent mon parasol, l'ouvrent et le ferment à plusieurs reprises, et se jettent sur leurs frères qui se défendent en faisant pleuvoir les coups de poing sur les baleines de l'ombrelle qui gémissent et se tordent.

Afonso doit aimer ça et, de mon côté, je fais comme si ça ne me déplaisait pas, et comme si je ne craignais pas d'être mis en pièces par ces innocents. Nous passâmes dans la deuxième partie de ses appartements ; c'était le salon, au mobilier ancien, chaises garnies de cuir, aux revêtements luisants, longs bancs de palissandre avec des tiroirs ornés de marquetterie de métal et d'ivoire.

— La décoration ressemble à ma barbe, fit remarquer Afonso en souriant. Tout est portugais ici, ajouta-t-il, demandant en vain de ne plus crier à ses

enfants qui, à mon avis, justifiaient la rage infanticide d'Hérode. La langue même est portugaise, et de bon aloi ; tu constateras que j'emploie le parler vernaculaire, mon vieux. Il y a quatorze ans, tu m'invitais amicalement à ne pas insulter les Lucenas et les Sonsos avec des gallicismes. Viens voir ma librairie ; à moins que tu ne veuilles d'abord voir ma femme...

Je le coupai :

— Je serais très heureux et très honoré d'être présenté à ton épouse.

— Joaquim, dit Afonso à son aîné, va voir où est ta mère ; si elle se trouve dans la cuisine, dis-lui que nous avons ici un hôte avec qui l'on n'a pas besoin de mettre de vêtements de soie. Qu'elle vienne comme elle est.

Le garçon sortit en faisant des sauts de cigogne et Afonso ajouta :

— Ma femme est un ange dont les ailes blanches ne se tachent pas avec la suie de la cuisine. Ça m'arrange qu'elle y soit toujours occupée, sinon, elle me frappe ces polissons qui, comme tu vois, méritent fort d'être rossés d'abondance ; mais j'aime ces petits diables qui se moquent de moi et je les supporte parce qu'à te dire le vrai, j'attrape un mal de tête dès que je n'entends plus ce vacarme. Et toi, tu aimes les mômes ?

— Énormément, je trouve tes garçons bien gentils ; mais je te dirai, si tu me le permets, qu'en matière de migraines, ton remède ne serait pas aussi efficace pour les miennes que pour les tiennes.

Afonso me coupa :

— Je le sais bien. Il te manque la bosse de la procréation, il te manque l'oreille d'un père qui transforme en musique ces hurlements qui même en Enfer ne pourraient être admis dans un orchestre.

L'épouse d'Afonso ne se fit pas attendre.

C'était une femme faite pour ne pas être décrite dans des romans, et pour être admirée au milieu de ses enfants.

Il est très difficile, et cela exige du talent de donner une image sortable d'une femme qui apparaît simple, modeste et, à première vue, incapable de figurer dans un roman.

— La voici, je te présente ma femme, dit Afonso. Et il prit, dans ses bras, le cadet qui lui avait sauté au cou dès qu'il l'avait vue entrer dans le salon.

L'épouse d'Afonso de Teive répondit timidement à mon verbeux compliment et prit dans ses bras un autre de ses fils qui grimpait sur le dos d'une chaise et pointait sa tête au dessus du haut dossier de cuir.

Comme on ne parvenait pas à trouver un autre sujet de conversation, je parlai des enfants dont je vantai la beauté et l'espièglerie. Afonso qui ne demandait apparemment que ça se mit à raconter avec enthousiasme des anecdotes sur ses enfants, certaines moyennement drôles, les autres, je n'arrivais pas à les entendre à cause du vacarme que faisaient les petits autour de leur mère. Entre-temps j'observai celle-ci.

Cette dame avait dans les trente-huit ans, et une beauté forcément déclinante.

Elle portait des vêtements amples, grossièrement taillés, de confection. La beauté de ses formes se devinait malgré sa tenue sans apprêt. À ma connaissance, il n'est pas de visage respirant une telle douceur et une telle bonté. On pouvait voir la tristesse d'une sainte dans ce touchant visage, pâle, affaibli, avec un je ne sais quoi de rêveur ; cependant, l'expression de ses yeux tendres, du sourire presque imperceptible, du col légèrement incliné dans une attitude humble, trahissait chez elle l'exubérante joie de la

sainte, oui, mais de la sainte en tant qu'épouse, de la sainte en tant que mère, de la sainteté du cœur et de l'âme répartis entre Dieu, son époux et ses enfants.

Je l'ai entendue dire fort peu de choses dans la demi-heure où elle resta avec nous. Je sentis qu'elle était préoccupée, au coup d'œil inquiet qu'elle jeta à son mari.

— J'ai compris, dit-il. Vas-y, vas-y : tu penses à ton pain perdu et à tes oeufs brouillés.

En souriant, elle dit :

— Tu ne m'as pas encore présenté à ton ami comme une passable interprète de l'art culinaire.

— Une interprète ? s'exclama-t-il. Tu es bien plus ! Tu as inventé la science de la cuisine, qui est bien plus sublime qu'un art. C'est ta modestie qui t'empêche d'apparaître en pleine lumière dans ce monde dont les aspirations convergent toutes vers la gastronomie, avec un traité qui me rendrait du même coup fier d'être ton mari, à qui tu dois cette vie retirée sans laquelle tu manquerais d'espace et de tranquillité pour tes spéculations, grâce auxquelles nous allons avoir à souper les plus ambrosiens pains perdus que jamais les Dieux ne s'enfournèrent dans leurs célestes gosiers. Notre village, mon cher ami, poursuivit-il avec un sérieux solennel et moqueur, notre village offre à l'esprit investigateur un cours de science complet. La poésie de l'estomac, poésie plus humanitaire que toute autre, on ne s'y adonne pas dans les villes. On y mange matériellement ; ici, l'esprit règne sur toutes les matières assimilables. Je fais miennes ces paroles mémorables de notre admirable Castilho : "Loin de moi l'idée de refuser aux villes leurs avantages sociaux ; je dis juste qu'on n'y est pas parvenu par amour de la poésie ; et que si, dans cette fournaise, quelque génie poétique résiste, s'il y chante, jamais il ne sera aussi grand, ni aussi bon, ni aussi innocent qu'il le serait sans aucun doute dans les champs." Et qu'est-ce que la poésie ? ajouta Afonso, en guise de commentaire, coupant net le rire dont je saluais l'extravagance de cette citation, qu'est-ce que la poésie, sinon cet état diaphane et sublime de l'âme qui se gonfle et se glisse voluptueusement dans une enveloppe saine, dépurée des vapeurs mauvaises, et pure de toutes les crasses exhalaisons d'un estomac gâté, aigre et boursoufflé ? Eh bien, tu apprendras qu'un estomac propre est la source de tout savoir, et que la science qui élabore les aliments les mieux indiqués pour le sang est celle qui entretient les liens les plus étroits avec l'art d'exprimer en cadence les affections de l'âme.

L'épouse s'était empressée de s'éclipser au milieu de cette harangue abstruse qui menaçait de se prolonger.

J'écoutais Afonso de Teive comme dans un rêve. Le soupçon me démangeait que le bonhomme était un tant soit peu hébété par la vie villageoise ; et bien que la défense de ce paradoxal mariage de l'estomac avec la poésie fût absoute par un sourire facétieux, je ne pus m'ôter de l'esprit que l'intelligence d'Afonso avait souffert de profondes commotions qui l'avaient transfiguré de fond en comble ou qui avaient transfiguré à ses yeux les objets du monde extérieur. Je ne pouvais me convaincre que le bonheur altérât à ce point le génie et les manières d'un homme que je n'avais jamais vu vanter les délices de l'estomac. Croire que le bien-être de l'âme procédât de son propre abrutissement, et que le fait de le trouver

obligeait les gens à rompre tout lien avec les individus policés, les femmes qui inspirent et les splendeurs de l'art, tout ce qu'enfin l'on recherche tous avec avidité, cela me semblait absurde et incompatible avec le caractère d'Afonso de Teive.

Je me préparai donc à percer le secret du revirement qui avait transformé en peu d'années l'esprit le moins porté que j'eusse vu à goûter la paix des champs et l'absolu renoncement à la société.

Le souper était sur la table. Quel énorme souper nous avons englouti et quel fracassant vacarme nous fut infligé par les enfants !

III

Le lendemain de ce dimanche de fête que j'ai passé avec Afonso, le soleil s'était levé, aussi magnifique que la veille.

Afonso de Teive fit harnacher un bidet ordinaire lequel, selon son maître, représentait un luxe dans son écurie, vu qu'Afonso ne s'aventurait guère au-delà des murs de sa propriété. De la résidence du curé, arriva une jument qu'on nous prêtait, harnachée avec un bât et des étriers de bois qui avaient l'air de boisseaux. Après le déjeuner, nous avons enfourché nos montures, nous nous sommes engagés dans des potagers caillouteux, et nous avons débouché sur la route qui relie Guimarães à Famalicão. Nous devons parcourir deux lieues. La jument abbatiale était si ferme dans son allure que je laissai flotter les rênes, me fis un oreiller d'un des étriers, et me couchai sur le bât, pour admirer horizontalement la nature, une façon de la regarder que je recommande aux curieux qui n'ont jamais regardé la nature ainsi. Afonso chevauchait à mes côtés, courbé sur le cou de son bidet qui n'obéissait ni aux rênes, ni à l'étrier ; il fallait lui parler rudement ou l'exciter avec des coups de bâton. Et Afonso riait.

— Qui t'a vu, Afonso de Teive, et qui te voit ! m'exclamai-je. Qui t'a vu à Lisbonne sur ce cheval noir qui se dressait férocement, les pattes en l'air, et les rabaisait humblement, tout tremblant, si tu lui murmurais un mot, qui t'a vu à côté de cette Palmira...

À peine eus-je proféré ces paroles, Afonso me fixa, les yeux embrasés de leur ancienne flamme. Il fit semblant de sourire, dans le dessein de cacher le changement survenu sur son visage. Il détourna la face de façon que je ne la pusse voir et, au bout de quelques secondes, il murmura.

— Voilà qui compromet le plaisir de cette promenade, à présent.

— Pourquoi ? ! rétorquai-je. Excuse-moi si j'ai froissé ta sensibilité. J'ai cru qu'entre toi et ton passé un abîme s'était creusé, c'est à ne rien comprendre à un tel chagrin. J'ai cru qu'un homme heureux comme toi resterait froid à l'évocation des bons et des mauvais moments de sa jeunesse.

Afonso s'arrêta pour me dévisager :

— Tu ignores tout de ma vie depuis 1850 ?

— Je te jure que je ne sais rien de ta vie, répondis-je.

— Et de cette femme que tu as appelée Palmira ?

— Je ne sais rien, sinon que...

— Dis ce que tu sais. Pourquoi hésites-tu ?

— J'ai juste appris qu'elle était mariée, qu'elle était partie d'ici pour Lisbonne avec toi, et c'est tout. Les personnes à qui j'ai demandé de tes

nouvelles, c'étaient tes vieux amis, qui haussaient les épaules et disaient "Va-t-en savoir !" Je n'ai plus pensé à toi depuis 1856. Je me suis défendu en évoquant, si tu veux, mon oublieuse amitié. Je suis plus ou moins comme tes amis.

La mine d'Afonso de Teive se rasséréna et nous poursuivîmes silencieusement notre route jusqu'à Guimarães où nous mîmes pied à terre devant l'auberge de Joaninha, qui rivalise de grâce, de propreté et de poésie avec la Joaninha d'Almeida Garrett, qui figure dans ses *Voyages*.

Nous dînâmes, sortîmes jeter un coup d'œil sur les environs que je n'avais jamais vus en décembre, aperçûmes quelques-unes des fameuses dames de la vieille ville qui résistaient à la fraîcheur du soir, accoudées à l'appui de leur fenêtre, nous entrevîmes les yeux fort galants d'autres à travers ces grilles qui nous racontent encore à présent les vertus d'autres époques, des vertus qui avaient besoin de grilles, comme les belles fleurs exotiques ont besoin d'une serre.

Nous revînmes à l'auberge, prîmes un thé et des petits gâteaux qui perpétueront dans un lointain avenir le doux nom de Mme Joaninha. Puis nous demandâmes une chambre à deux lits, et nous eûmes la satisfaction de voir qu'on nous donnait une chambre à cinq lits, au peu près.

— Ça fait dix ans, fit Afonso ; et c'est la première fois que je dors hors de chez moi. Je me sens seul et étranger. J'ai l'impression de me trouver à mille lieues de ma femme et de mes enfants.

— Je vais faire harnacher nos montures, dis-je, et nous partirons ; la nuit est magnifique.

— Non, répondit Afonso. J'ai besoin de me retrouver une nuit seul à seul avec toi. Sous les tuiles de la maison de ma femme, mes lèvres ne profèrent pas le nom de l'autre. Elle sait déjà que je reste à Guimarães. Je parlerai, et tu écouteras, ou tu dormiras. Je te parlerai de l'homme que tu as connu en 1851 pour expliquer l'homme de 1863. Tu verras par quels borbiers je suis passé, quels ressacs j'ai affrontés, comment ma poitrine s'est heurtée aux vrilles de fer du malheur pour arriver à l'abri où tu m'as trouvé. Tu ne t'étonneras pas alors de ma vieillesse précoce ; ma vie te frappera de stupeur. Si tu es malheureux, tu y trouveras une consolation. Si tu ne l'es pas, tu craindras de l'être.

C'était, comme vous le savez, une nuit de décembre.

À onze heures, la bougie finit de se consumer complètement. Au point du jour, nous ouvrîmes les portes, et Afonso parlait encore.

IV

Au début de cette année 1864, je quittai Ruivães où je m'étais caché huit jours à ma funeste étoile – l'infortune à la vigilance sans faille, que peu à peu j'oubliais. Passé ce délai, je n'arrivai plus à me faire à mes nuits paisibles, je ne sentis plus la main du Démon qui maintenait ouvertes mes paupières mortes de sommeil et je partis à sa recherche.

Je laissai mon ami au sommet de la colline qui jouxte sa maison, avec son épouse et ses enfants. Avant que nous nous séparions, il dit : "Quand ton livre sera terminé, laisse-moi jouir du plaisir peu commun de me voir devenu un personnage, le héros d'un roman qui m'assure une immortalité..."

— De quinze jours, dis-je en le coupant.

J'installai ma tente de nomade non loin de l'obscur asile d'Afonso de Teive, au bord d'une rigole appelée Péle, un ruisseau dont l'existence se trouve pour la première fois révélée au monde en lettres rondes. Ma tente, ce sont vingt volumes, un encrier de fer, et un porte-plume en os que l'on m'a donné dans un autre endroit au monde où j'avais également installé ma tente il y a quatre ans – un endroit au monde où par un singulier hasard m'avait conduit mon destin vagabond, c'étaient, en l'an de grâce 1860, les cachots de la *Relação* de Porto, le refuge le moins convenable pour des hommes aux goûts changeants en matière de logement. Ce qui n'empêchait ma plume tant chérie, la confidente et l'amie de ces trois cent quatre-vingts nuits – toutes de janvier, car sous ces firmaments congelés de pierre règne un hiver perpétuel, et les voûtes suintent, on ne sait si ce sont des larmes, du sang, de l'eau retenus dans les pores du granit – n'empêchait pas, disais-je donc, ma plume de gratter le papier dans son infatigable frémissement, d'alléger mes nuits, et de m'inviter dès les premières lueurs de l'aube à ma table de travail qui a été l'autel où je rendais grâce à mon Seigneur, et le confessionnal où j'ai ouvert mon âme, sous le regard scrutateur de l'ange providentiel qui me passait le baume des athlètes et des grands malheureux avant qu'ils aient à faire face aux supplices les plus humiliants et les plus affreux.

Mes vingt volumes et mon encrier de fer se trouvent à présent sous le toit accueillant d'une autre âme qu'à une autre époque j'avais trouvée dans la mienne. Je ne sais combien de siècles se sont écoulés depuis, ni combien d'abîmes accumulés nous séparent à jamais. Je me suis arrêté ici parce que c'est encore ici que depuis tout ce temps, l'image de mon passé m'apparaît sous les couleurs les plus vives, et que cette âme loge à nouveau dans mon cœur durant des instants de rêves célestes ; à peine la pierre tombale des affections englouties dans l'inférieur tourbillon des illusions perdues est-elle restée suspendue au-dessus de la dernière, les regrets demeurent un sentiment : ils expriment l'amour sublime, l'amour le meilleur et le plus incorruptible que le passé nous lègue.

La maison où je vis est entourée de gémissantes pineraies, qui à la moindre bouffée de vent pincent les cordes de leurs harpes. Cette rumeur incessante, c'est la langue de la nuit qui me parle, il me semble que c'est une voix du monde de l'au-delà, comme un murmure lointain qui bouillonne aux portes de l'éternité. Si je ne préférerais le repos de la tombe, j'aimerais le bruissement de ces arbres, le chuchotement de la rigole au bord de laquelle je vais regarder chaque soir la feuille sèche dériver sur l'onde limpide, j'aimerais le pauvre presbytère qui, depuis trois cents ans accueille en son sein de pierre brute les générations pacifiques, béates et incultes de ces sauvages heureux qui aimèrent et servirent le Seigneur comme de grands illuminés. J'aimerais tout cela, mais j'aime beaucoup mieux la mort.

C'est ici, si Dieu prend pitié de moi, s'il retient le pas de l'ange exterminateur qui ne cesse de mettre le siège devant les portes de l'Éden où je me suis réfugié pour quinze jours, c'est ici que je mettrai par écrit, avec autant de fidélité que la mémoire me l'autorise, le récit que me fit Afonso de Teive.

Il y a six mois que la nuit est tombée sur mon esprit. Avec la formidable impétuosité de celui qui veut échapper aux griffes d'un dragon imaginaire, je me suis échappé pour m'installer en face de mon encrier de fer, et j'ai

évoqué les gracieuses images, filles du Ciel, qui, durant ces jours où ma jeunesse frémissante était entraînée dans des passions mauvaises, rafraîchissaient mon front, en psalmodiant un hymne à la passion du travail. La ruine de cet amour a été la suprême épreuve, la très ardente forge où mon âme a été exposée à la voracité d'un feu purificateur. Mais, à l'intérieur, pour tout ce que la noirceur de mon cœur couvrait de son ombre, il n'y avait plus que froid, ténèbres, léthargie, oubli.

Je ne sais de quel avril à venir, qui me reste à vivre, me sont venus un souffle aromatique de fleurs, quelques ondulations de lumière, qui semblaient celles de ma jeunesse. Tout cela, j'en ai senti la présence, comme si c'était un don de l'ange fugace du bien-être. Le messager mystérieux est passé, il est juste passé, mais mon esprit s'est dressé, dans un sursaut, pour saluer le soleil de Dieu, du Dieu immense qui, dans l'immensité de ses mondes, avait gardé pour moi une part de joies frugales et modestes, de celles que ne peuvent donner qu'une conscience en repos, quelque avant-goût de béatitude, et une alliance honnête avec les hommes.

Je pense que je transcris tes paroles, mon cher ami racheté par tes larmes, les affronts que tu as subis et ton détachement du monde. La lueur qui aujourd'hui m'a illuminé dans mon émotion serait, s'il se trouve, un reflet de tes joies. Tu m'as dit, il y a quelques jours : "Sais-tu ce que c'est que d'avoir un Dieu qui nous écoute, qui nous réproouve, qui nous loue, qui peuple pour nous l'espace où l'âme insatiable de l'homme rencontre un vide horrifiant, une affligeante respiration ?"

Voulais-tu m'inviter à prier ? Je te l'avoue à toi, moi dont le cœur est gonflé de paroles consolantes, je te l'avoue à toi et je l'avouerai au monde, sans rougir comme ces misérables impies qui perdraient leur âme plutôt que de se voir raillés pour une telle faute : j'ai *prié*, mon ami ; parce qu'au moment où tu achevais de me raconter un des épisodes les plus effrayants de ta vie, j'ai troublé le silence où tu étais plongé en te demandant :

— Et qu'as-tu fait après ?

Et tu m'as répondu :

— Après, j'ai *prié*.

V

Il y a aujourd'hui vingt ans, Afonso de Teive étudiait à Braga les bases élémentaires pour des études universitaires, quand je vis Teodora, connue sous le nom de la petite *morgada* de Fervença. C'était alors une jeune fille de quatorze ans. Afonso en avait dix-sept.

Les mères de ces deux enfants qui se sont entrevus et aimés avec la charmante innocence du baiser aérien d'une fleur qui s'ouvre et rougit sur sa tige, avaient été condisciples sur les bancs du même couvent. Elles se séparèrent pour devenir des épouses, en se promettant de continuer à s'aimer dans la personne de leurs enfants, si le sort leur en donnait qui fussent faits pour s'unir.

Des vœux de vierges, échangés alors, le visage empourpré par la chaleur de leur cœur – qui les entraînait heureuses vers leurs nouveaux destins.

La mère de Teodora montra la même fidélité que la mère d'Afonso à la parole donnée.

Une tristesse pourtant l'accablait et, de jour en jour, les ténèbres s'épais-

sisaient dans son esprit ; elle se sentait mourir à trente-trois ans d'une maladie de poitrine et laissait Teodora en ses vertes années, encore célibataire, à la merci du bon vouloir de ses tuteurs.

À la fin de sa vie, elle se rendit à Braga avec sa fille dans l'intention d'organiser une rencontre avec le garçon qui devait devenir son mari, qu'elle avait peut-être déjà oublié, depuis les premières années de leur enfance, où ils s'étaient connus. En voyant avec quelle joie ils se reconnurent et se saluèrent comme deux petits oiseaux perchés sur la même branche, sous le reflet doré du même matin, la malade connut une brève rémission ; mais la volonté tant de fois sollicitée du Seigneur ne lui accorda pas les deux ans de vie qu'elle demandait pour conclure le mariage.

Des secrets du Ciel qui voit loin ; si ce n'en était pas, les vœux d'une mère pour une vierge qui va rester seule au monde, avec deux ennemis – l'innocence et la beauté – tous ces vœux déçus, inexaucés par Dieu fourniraient des arguments pour mettre en doute la médiation du Créateur dans les misères qu'il a créées.

Sa mère à peine morte, Teodora fut recueillie au couvent des Ursulines, conformément à la décision d'un oncle paternel qui s'était lui-même institué tuteur de l'orpheline.

Sur les conseils de son cœur et de sa mère, Afonso allait voir la pensionnaire en justifiant innocemment la fréquence de ses visites par une parenté mensongère.

Durant les deux premiers mois passés au couvent, Teodora se développa et engrangea une connaissance de la vie qu'elle n'atteindrait pas en deux ans dans un village, son village isolé où elle n'avait que les oiseaux, les fleurs et les étoiles pour l'initier aux secrets de l'amour. Au couvent, les leçons étaient moins vagues et mieux adaptées aux capacités des élèves. Il est certain que les maîtresses n'enseignaient pas les tendresses, mais le zèle qu'elles mettaient à défendre de goûter à la pomme inspirait le soupçon qu'avec leurs précautions, les religieuses leur en eussent rendu l'âpreté savoureuse, à moins qu'elles ne dédaignassent faute d'incisives capables d'en percer la pelure cet exécration fruit de Pentapolis, si engageant.

À moins de quinze ans, Teodora acquit ce qui lui manquait de grâces extérieures, et finit de développer les ressources intérieures de son esprit. La beauté, elle savait déjà combien de jalousies cela suscitait parmi ses condisciples, combien d'intrigues, combien de remontrances de ses maîtresses, parce qu'elle s'occupait trop de sa toilette, et passait trop de temps à se regarder dans son miroir. Cela ne comptait guère : la morgadinha de Fervença aimait être belle, enviée, et persécutée par ses ennemies à la condition, et avec la garantie d'être admirée par les galants de ses persécutrices. S'agissant de l'esprit, le savoir acquis derrière les grilles fit d'elle l'égale, sinon la rivale plus instruite du petit étudiant de Ruivães qui, contrairement à toutes les règles de la nature et de l'art, dans un colloque amoureux, se montrait bien inférieur à Teodora, et sortait des entretiens ébahi par l'éloquence et la finesse de la morgadinha.

Mais ces délices du parler furent brusquement interrompues.

L'oncle et tuteur de Teodora, au fait de ces amourettes que les religieuses favorisèrent contrairement à leur habitude, fit valoir ses droits de tuteur. L'élève se rebiffa en vain, et Afonso soulagea son chagrin en répandant des larmes.

Prévenue par son fils désespéré, la vieille *fidalga* de Ruivães s'en fut à Braga le consoler et de là, se rendit chez le tuteur pour lui rappeler le mariage prévu d'Afonso et de Teodora, qui avait été depuis longtemps été entendu entre elle et sa défunte amie. Le tuteur répliqua en tenant pour nuls de tels arrangements tant que les enfants ne seraient pas en âge de les ratifier.

Afonso était tombé dans une douloureuse léthargie, tandis que Teodora songeait à s'enfuir du couvent. L'instinct qui nous pousse à nous associer, ce qui est indispensable dans une entreprise aussi risquée, l'amena à reconnaître la seule personne à même de l'aider.

Il y avait chez les Ursulines une fille de Trás-os-Montes, d'une famille distinguée, avec des manières également distinguées, et d'un naturel dépravé. Elle était entrée là comme dans une prison ; cependant, comme l'ange des ténèbres n'abandonne jamais ses élues, il lui inspira le diabolique projet de s'entendre, à partir de l'heure à laquelle sa famille l'avait reléguée, avec quiconque la suivrait. Et quels projets, quel exécration succès, quelle outrageante révélation sur l'humanité vont s'imprimer aujourd'hui sur cette page !

La fille de Trás-os-Montes, laissant affleurer à ses lèvres le sourire compatissant d'un ange de candeur, scella d'un baiser sur le visage de sa récente amie leur pacte d'entraide contre la tyrannie des pères et des tuteurs.

Venant tout de suite au fait, la morgadinha de Fervença voulut savoir, sans plus de détours, de quelle façon elle pourrait s'enfuir du couvent. Libana jugea le projet de s'enfuir assommant et désespéré sans aucune raison, alors que l'on pouvait améliorer son sort sans courir le risque de se faire prendre et enfermer à nouveau dans le couvent, sans plus voir le soleil, ni la lune. Pour lui prouver le danger d'une évasion, elle lui conta le désastre survenu il y a quelque trente ans dans ce même couvent. C'était la longue histoire d'une dame qui y avait été recluse contre son gré, avait pensé se sauver par les canalisations souterraines des égouts du monastère, où elle était morte asphyxiée ; et, tandis que les bonnes sœurs, la famille et les autorités la croyaient partie pour l'étranger, un ouvrier occupé à curer les fossés trouva le cadavre presque décomposé, mais reconnaissable à ses habits. Une telle histoire, que l'on racontait et que l'on écoutait avec horreur dans cet établissement, fit sourire la morgadinha, et tira de sa virginale poitrine cette observation : "Quitte à mourir dans les immondices des canalisations, autant mourir parmi les immondices des sœurs. Pour ce qui est des arômes infects, peu importe que l'on se trouve là en bas, ou ici en haut." La réponse fut plus étendue, et plus spirituelle dans le même registre ; mais des sujets de cette ampleur, seuls peuvent les traiter de façon détaillée des génies éminents et clairs comme le poète des *Misérables* qui poétise les égouts de Paris avec la même acuité dans le style que s'il parlait des jardins perpétuellement odorants de l'Élysée.

Résolue à suspendre ses plans d'évasion, Teodora devint l'amie très intime de Libana, et elles formaient à elles seules un parti qui se faisait respecter par l'audace de leurs propos, l'orgueil de leur lignée, et la multiplicité de leurs ressources. Dans ce complot, entraient une servante de l'extérieur et une bonne de l'intérieur, grâce auxquelles Afonso de Teive recevait des lettres de Teodora, et un garçon imberbe de Trás-os-Montes, cousin de Libania, recevait celles de sa cousine.

Un soir d'août, les deux jeunes filles sortirent prendre le frais dans l'enclos. À l'air mélancolique et rêveur qu'elles avaient, on eût dit que c'étaient deux Grâces parties à la recherche de la troisième qui leur aurait échappé, séduite par quelque divinité inconnue. Qui les verrait à cette heure où l'on se purge de la lie des méchantes pensées et des méchantes paroles, croirait que leur entretien, tout pénétré d'élans fervents et de cantiques à l'Empyrée, portait sur les cieus de Sainte Thérèse de Jésus ou de semblables rêveries d'un esprit baigné dans le lumineux foyer des bienheureux.

Elles s'installent à présent sur un tabouret de chêne-liège dont le dossier leur offre de douillets coussins de myrte, parsemés de fleurs de maracudja. À côté d'elles, une fontaine tremblote ; dans le timbre où la lune commence à s'éparpiller, les grenouilles coassent ; la brise chuchote dans les branches du verger, les insectes vrombissent en voletant dans la fraîcheur du soir. Inséparables de la poésie du cadre, les jeunes filles la rehaussent et la complètent.

Écoutons la musique de ces séraphins.

Teodora disait :

— Si je pouvais m'arracher d'ici !... Par de si belles soirées, ce serait si bon de me promener avec mon Afonso!... S'il pouvait se faire griller dans un incendie, mon tuteur, et son fils aussi ! S'il n'y avait pas cette brute, je ne me retrouverais pas derrière ces grilles ! Ô Libana ! Ne trouveras-tu pas un moyen de nous évader de cet enfer ! Fais attention, la sœur portière nous observe par la grille à l'angle.

Libana tourna ostensiblement le dos à la sœur portière et riposta en ces termes aux souhaits fervents exprimés par son amie :

— Allez, Lolo, ne te fâche pas ! En fin de compte, on va sortir d'ici bien assez tôt pour profiter de la vie. Si nous ne faisons pas n'importe quoi, nous pourrons tirer notre épingle du jeu mieux que nous ne l'avons fait. Veux-tu savoir ce que me dit mon Alfredo ? Veux-tu savoir combien il m'aime ? Quel sacrifice il est prêt à faire par amour pour moi ? Tiens, je n'ai pas voulu te dire ce qu'il me demandait dans sa lettre d'aujourd'hui, de peur que tu me conseilles de ne pas céder, mais je cède, ma fille, je cède, la passion ne connaît pas de lois. Il me demande que je le laisse venir me servir en tant que bonne.

— En tant que ta bonne ! s'exclama Teodora.

— En tant que ma bonne ! Et alors ?... répliqua Libana en baissant la voix, déjà étouffée par un éclat de rire. Il n'y a rien de plus facile. Mon Alfredo a un visage de femme, et pas encore de barbe. Il me dit qu'il va s'habiller comme les filles de chez moi, et qu'il viendra me trouver avec une lettre où, en imitant l'écriture de ma mère, il me demandera d'engager comme bonne celle qui me la portera. Au couvent, ici, personne ne peut m'empêcher de le recevoir : on fera bien attention, pour que personne ne devine la supercherie et ... Qu'est-ce que tu en dis, Lolo ?

Teodora répondit, le voyage flamboyant de joie :

— Dis donc, Lili, mon Afonso a aussi un visage de femme, non ? ! S'il pouvait venir lui aussi pour me servir en tant que bonne, ce serait si bien !

— Le malheur, c'est qu'il est connu, parce qu'il est souvent venu ici, fit remarquer Libana . En revanche, mon Alfredo n'est venu ici qu'au début, une seule fois, et personne ne le connaît... N'allons pas risquer de tout perdre, Lolo !

— C'est bien dommage ! s'écria la morgadinha, les yeux levés au ciel, et la main droite sur son cœur qui battait. C'est bien dommage que mon Afonso ne vienne pas, lui aussi ! Ô Libaninha, vois si tu trouves un moyen, sinon ton amie meurt de chagrin !...

Ce que disant, elle cacha son visage emperlé de quatre larmes sur le sein de son amie.

Quelles larmes ! D'où est-il venu, ou bien où est-il parti, l'ange de l'innocence, quand une poitrine vierge recèle de ces larmes, et que des yeux qui n'ont pas encore vu les ignobles spectacles qu'offre la farce du monde peuvent les verser !

La nuit tomba. La cloche avait déjà appelé les deux jeunes filles rebelles, pour les avertir une première, puis une deuxième fois. Elles se levèrent et s'en furent, bras dessus, bras dessous, dans la cellule de Teodora poursuivre le colloque parfumé du jardin.

Comme elle ne pouvait être heureuse, Teodora exultait de voir la bonne fortune de son amie. Elle apprécia la témérité dont elle faisait preuve en faisant venir l'audacieux garçon de Trás-os-Montes, idolâtre d'un personnage de roman, le seul qu'il eût lu dans sa vie, dont il se proposait d'adopter le déguisement féminin. Le fou ! Heureusement que les sottises inspirées par les romans ont dans la vie réelle des conséquences lamentables ou dérisoires. Heureusement, pour confondre les livres qui dénigrent la morale et rendre justice à d'autres livres qui prônent une morale saine, et ne font de mal qu'à l'éditeur qui ne les vend pas.

Cet Alfredo qui vivait caché dans les environs de Braga, et dont le projet avait été applaudi par Libana, s'en fut dans sa province faire confectionner ses vêtements et s'entraîner à porter des tenues féminines.

Libana avait des frères, issus de la même branche par leur père et par leur mère, lesquels, selon toute apparence, ne pouvaient être surpris de l'impudence et de l'extravagance de leur fille et de leur sœur ; c'étaient donc des gens passés maîtres en matière de fourberies et de ruses, et fort capables d'observer les manigances d'Alfredo.

Le bourg était petit et les langues allaient bon train. Le bruit courut aussitôt, de certaines bouches aux oreilles des intéressés que l'on faisait des vestes courtes, des jupons, et d'autres vêtements féminins, sur mesure, pour Alfredo. Un des frères de Libana partit tout de suite pour Braga ; l'autre resta pour guetter les déplacements de l'imitateur de Lovelace. Celui qui s'était caché à Braga fut prévenu à temps qu'Alfredo s'était mis en chemin. Une subtile concertation avec les autorités permit de tendre les filets à point si bien nommé que le malheureux fut appréhendé à la conciergerie des Ursulines, habillé en paysanne de Trás-os-Montes et que, de là, il parcourut entre les baïonnettes et escorté par des bandes de gamins, toutes les étapes judiciaires, de l'officier civil aux tendresses du geôlier.

Conscientes du désastre, les religieuses réclamèrent au prélat de Braga l'expulsion de la recluse qui déshonorait le couvent et contaminait les autres jeunes filles par sa conduite immorale. Libana fut donc remise à son frère, qui la ramena chez elle. On s'attendait en général à ce que cette donzelle, promise aux plus insignes désastres, eût une fin qui servît d'exemple aux femmes qui se sont écartées des sentiers de la vertu. Les pronostics de l'opinion publique étaient erronés comme on le verra dans un prochain livre.

On ne sait pas encore bien comment le monde est fait.

VI

Le scandale heureusement avorté à la conciergerie du couvent éveilla la méfiance des pères de famille qui avaient placé des jeunes filles chez les Ursulines, et donna aux insomniaques bonnes sœurs un sixième sens pour veiller au grain. On s'accordait à penser, à l'intérieur du monastère, que Teodora avait assez d'esprit pour prendre une bonne conformément au système inefficace de Libana. De plus, après l'expulsion de son amie de Trás-os-Montes, au lieu de rabattre son orgueil et de se contenir, la morgadinha devint enragée, et multipliait les invectives et les railleries contre les vieilles religieuses, en brailant, sans aucune retenue, qu'on pouvait la renvoyer si ça ne leur allait pas. Offensée et à bout de patience, après avoir consulté le tuteur de cette élève, la communauté se résigna à user et à abuser des anciens pouvoirs monastiques, et l'enferma dans sa chambre, en la menaçant de la cadenasser dans une cellule. La résolution de Teodora faiblit devant les forces réunies des sœurs et des frères chapelains, qui promettaient d'employer des arguments plus frappants, si l'éloquence persuasive restait inefficace.

Vaguement informé de la situation de sa bien aimée, Afonso de Teive se présenta à la conciergerie du couvent, dans l'héroïque intention d'arracher la victime aux griffes de la théocratie despotique. La sœur portière, qui se recommandait par ses lunettes et sa grande vertu, opposa sa poitrine de martyre aux injures sacrilèges de l'amoureux qui ne se connaissait plus. Mais, comme le hasard amenait en ces lieux un officier de police à l'instant précis où Afonso vociférait en gesticulant un discours moins mal venu contre les couvents, le dit officier de police se précipita, la tête entre les mains, chez l'officier civil, et ce dernier accourut au moment le plus critique, alors que l'élève de rhétorique, dans son emportement, martelait vaillamment la porte à coups de poing, en appelant Teodora à grands cris.

Retenu par les bras vigoureux de l'autorité, Afonso, qui ne s'attendait pas à une telle attaque, ne put résister. Il se débattit et regimba tant que la force de la rage soutint son ardeur, et tomba enfin, inanimé, dans les bras de l'autorité, en balbutiant encore "Teodora". On réunissait les pièces d'un procès quand la fidalga de Ruivães parvint à atténuer, par la vertu de sa vénérable présence et du secours des personnalités les plus en vues à Braga, l'effet produit par le crime puéril de son fils.

Afonso rentra chez lui avec sa mère, bien décidé à se laisser mourir. Il tomba malade, fut pris de méchantes fièvres et délira. Il fut cependant tiré d'affaire par les soins maternels, et le concours de la robuste nature de ses seize ans. Au cours de sa convalescence morose, ses yeux ne cessèrent de pleurer ; ses rêves étaient encore des supplices dont il se réveillait en criant et en sanglotant ; nonobstant, la guérison de l'amour qui pleure est assurée, une blessure à un cœur où peut se glisser l'âcreté et l'astringence d'une larme se cicatrise tôt ou tard. Les amours inconsolables sont celles qui s'épanchent dans des explosions haineuses.

Ameutée par les lamentations de la fidalga, la parentèle de l'illustre rejeton s'était réunie dans un conseil de famille et avait décidé qu'Afonso de Teive irait terminer ses études préparatoires à Lisbonne, et se logerait chez son oncle, le conseiller. Le jeune homme obéit aux exhortations et aux

prières de sa mère, après que cette dame débordant de tendresse lui eut promis et assuré qu'en dépit de tout et de tous, dans un délai d'un an, Teodora serait son épouse.

Les parents de Teodora firent la lippe, en grommelant que le morgado de Ferverça n'en avait que le nom, sans aucun lien ni aucune rente qui le rattachassent à un ascendant connu. Afonso s'insurgea contre cet argument en des termes qui blesseraient la démocratie superbe d'un ancien limonadier arborant à présent son habit de Chevalier du Christ. Plus fière d'être issue d'une lignée de chrétiens primitifs égaux entre eux et égaux devant Dieu, que vaniteuse d'être apparentée aux Pinheiros de Barcelos, aux Correias, et aux Lacerdas da Honra de Facelães, la fidalga tomba d'accord avec son fils et dit que "Chez les Ruivães, on avait de la noblesse à revendre, mais pas de chance".

Afonso partit pour Lisbonne avec le chapelain. L'oncle conseiller le prit dans ses bras, et ses cousines, les filles de ce bienveillant magistrat, se mirent aussitôt à dire que, faute de frère, Dieu leur en avait donné un et, qu'en tant que tel, elles ne le laisseraient plus retourner sans elles dans sa province.

Tant de caresses ne comptent guère pour soulager Afonso. Il est tourmenté par les regrets, amaigri par les jeûnes, la tristesse jaunit son teint. Dans les cours, c'est un mauvais étudiant, dans le cercle de ses condisciples, c'est un automate qui rit pour leur complaire, et avance sans savoir qu'il marche dans la direction qu'ils lui indiquent ; chez lui, avec ses cousines, il fait la tête, n'a même pas la courtoisie de les trouver jolies et ne songe même pas à chercher la solution de leurs timides charades, des logogriphes qu'elles imaginent, et où elles manifestent un esprit remarquable et une belle impertinence.

À tous ses courriers, la dame de Ruivães reçoit des lettres où Afonso la presse de hâter les démarches en vue du mariage. Cette mère consternée a déjà fait explorer par de tierces personnes les difficultés qu'il importait de résoudre. De Braga, elles lui disent que Teodora est sortie de la cellule où on l'enfermait et dispose de tout le couvent, exceptés le parloir et le clos. Elles ajoutent que le tuteur de la morgada se rend chaque semaine au couvent, et qu'il prend quelquefois son fils avec lui, un garçon d'une allure grotesque, avec une grande cravate rouge faite pour séduire une nation de nègres, et une veste archéologique au collet si haut qu'on dirait qu'il s'est enroulé dans une capote.

On pourrait reprocher à cette description d'être malveillante, elle n'est pas hyperbolique. Cet individu s'appelle Eleutério Romão dos Santos, car il est le fils d'Eleutéria Joaquim et de Romão dos Santos, tuteur de Teodora, un cultivateur cossu qui habite près du monastère de Tibães.

Eleutério a vingt-deux ans ; il a voulu apprendre à lire avec son oncle, le père Hilário, mais sa nature multiplia les obstacles dès qu'après un an d'efforts il fut question d'épeler des mots de trois syllabes. Vaincu par la nature, le père Hilário renonça, vu qu'il lui était défendu d'aérer le cerveau de son neveu par une fente ouverte à coups de hache.

Le fils unique de Romão dos Santos accueillit avec de joyeux hourras la nouvelle de son incapacité à épeler des mots de trois syllabes. Le lendemain, son père l'envoya à la foire des Neuf avec une paire de bœufs. Le garçon négocia la vente de ces bœufs avec une telle astuce et tellement à son

avantage que l'on fut du coup éclairé sur sa vocation. Une deuxième transaction assit son crédit, que d'autres confirmèrent, jusqu'à ce que Romão donnât à Eleutério l'autorisation de prendre autant d'argent qu'il voudrait pour le négoce des bouvillons et des veaux. Le garçon avait toutes les raisons d'être satisfait de lui-même, et suscitait plus que jamais l'envie des voisins, quand la mère de Teodora mourut. Dès que sa mère eut fermé les yeux, l'orpheline fut conduite chez Romão, son oncle paternel. L'enfant cheminait, les yeux chargés de larmes, et privée des tendresses et des consolations qu'eût pu dispenser une dame qui eût employé avec elle le langage policé auquel elle était habituée.

Il n'y avait chez Romão que Mme Eleutéria Joaquim, une créature simplette qui, à chaque sanglot de sa nièce, disait presque toujours :

— Ne pleure pas, petite ; la mort est au portillon par lequel nous devons tous passer.

Et pour ne pas toujours répéter la même chose, elle disposait d'une formule différente :

— Comme dirait l'autre : aujourd'hui, c'est ton tour ; demain, c'est le mien.

Quant à Eleutério, moins versé dans les lieux communs des condoléances rustiques, voulant consoler sa cousine, il tira de sa poitrine ces mots :

— Dites-vous bien, ma cousine, que pleurer c'est mauvais pour les yeux des jeunes filles. Cessez de soupirer, ça n'arrangera rien. Ce que nous pouvons faire de mieux pour l'instant, c'est aller nous amuser dans les foires. Celle de Vila Nova de Famalicão arrive, où je dois amener deux paires de bouvillons. Si ça vous tente, ma cousine, nous nous associerons pour y acheter quelques bêtes, vous pouvez vous reposer sur moi, et je m'engage à vous donner votre part des bénéfiques, ça vous permettra de vous acheter une chaîne de deux cent mille *réis* et des pendants qui vous arriveront aux épaules. Et puis, qui est mort est mort. C'est un dicton des vieux.

— Qui est mort, n'y a plus qu'à prier pour son âme – fit son oncle, le père Hilário. La tournure laissait à désirer, mais les intentions étaient pieuses.

Teodora faillit crever de rage quand Eleutério puisa dans sa bedaine déjà farcie de cruelles sottises bien d'autres qui bouillonnaient déjà dans son gosier.

Voici un échantillon d'Eleutério Romão dos Santos.

Le conseil de famille décida le retour de l'orpheline chez les Ursulines. La jeune fille accueillit avec plaisir cette nouvelle : elle se voyait ainsi débarrassée des importunités de son stupide cousin, et de sa tante plus niaise que ne l'autorise la bonne volonté de qui que ce soit.

Dès que la mère de Teodora fut morte, l'oncle, qui connaissait l'importance de sa fortune, misa sur l'avenir et jugea réalisable un mariage qui lierait les deux plus grandes maisons de la paroisse. Il eut du mal à admettre que sa pupille s'éloignât de chez lui, mais les voix des autres membres de la famille l'emportèrent, qui soulignaient la nécessité d'éduquer cette petite à qui l'on avait donné des leçons particulières, et qui n'était pas du tout faite pour vivre à la campagne.

En attendant, Romão invita son fils à songer sérieusement à *la jolie combine qui se présentait là, il n'y avait plus qu'à donner un coup de faux*. Un style imagé et pittoresque où l'on reconnaît toute l'inventivité de nos paysans, et dans lequel Romão se distinguait chaque fois qu'il tenait au creux de sa main quelque *jolie combine* qui s'avérait toujours une méchante

combine pour ses prochains.

Pour commencer, Eleutério dit que sa cousine lui semblait faite comme un hareng. Le dédaigneux fondait son opinion défavorable sur la maigreur délicate et raffinée de Teodora. Pour flatter l'œil de galants faits comme Eleutério, il fallait une femme rougeaude, à la poitrine haut perchée, aux hanches larges, potelée, aux poignets épais, les mâchoires gonflées par des éclats de rire stridents, portée sur les facéties équivoques et les ritournelles gaillardes qui ne demandent qu'à s'échapper de leurs grosses lèvres huileuses. Teodora était le contraire de tout cela.

Il est regrettable que le moment soit venu de la décrire, quand l'on vient juste de s'étendre sur l'image contrastée. À seize ans, Teodora était un modèle achevé de beauté, comme il s'en présente peu dans les races patriciennes, qu'un concours de circonstances aussi bien spirituelles que physiologiques porte à la perfection. La pâleur était chez elle la principale caractéristique des beautés d'exception pour des yeux dont il semble que les nerfs optiques viennent de l'âme, et non du cerveau, tisser la rétine. La femme pâle est celle qu'on chante dans les poèmes, et qu'on exalte dans les romans ; or, quand la poésie et la prose conspirent à donner à la femme pâle des raisons d'aimer et de souffrir, il y a de quoi s'agenouiller, assurés que l'on est qu'elle fera une amante et une martyre, par amour du roman et de la poésie quand bien même la nature lui aurait donné un cœur en acier trempé. Il se peut qu'au cours de ce livre le lecteur se souvienne de ce dernier détail.

Sur le visage blanc de Teodora, ses yeux noirs scintillaient, ils n'étaient pas vifs, mais morbides, comme si la chute des grandes paupières irisées de veines bleues interceptait le rayon de lumière qui tombant sur eux les fait resplendir, les réchauffe et anime les globes oculaires. Du nez, nous dirons que, sur cet article, le plus rebelle aux soins de la nature, celle-ci s'était montrée si prévenante que cette perfection eût suffi pour faire mentir ceux qui lui reprochent sa malveillance. S'agissant des lèvres, je ne sais si je puis recourir aux comparaisons antiques – roses et coraux, grenades et carmin – si je puis d'emblée me contenter de cette vérité qui va de soi et reproduit tout dans une ligne comme avec un pinceau, et dans une phrase exprime tout, comme dans des phrases de Castillo : "C'était un perpétuel baiser d'innocence." Comme l'expression sonne bien, et comme le monde serait beau si les jolies bouches étaient toujours absorbées dans un perpétuel baiser d'innocence ! Ô Teodora, si tu mourais à ce moment, ton visage taillé dans l'ivoire nous imposerait encore l'image de lèvres jamais arrachées au baiser de quelque ange, qui garde l'arrière-goût de la volupté qui caractérise les anges qui se sont éloignés de leur céleste candeur. Mais tu as grandi, et tu as perdu ta forme première, chrysalide ! L'essence céleste s'est envolée quand une vierge s'est envolée, qui était ta sœur, et que le Seigneur a appelée à l'aube du premier jour brumeux de sa vie ; et ce qui est resté de toi, ç'a été la beauté et l'infortune de la femme.

Mais, en dehors de l'essence pure du Ciel, quelle femme svelte et merveilleuse est restée là pour étaler ses mondaines pompes, ce fastueux rien qui s'abat de l'autel de notre idolâtrie avant de se faire ronger par les vers et la pourriture.

Ces derniers mots m'empêchent de continuer à décrire Teodora. Mon courage s'est évanoui. Je suis tombé de ma fantaisie dans le fétide lagon de

la vérité. Je me suis retrouvé pour ainsi dire auprès d'une sépulture glacée dans le givre d'une nuit de décembre. Le sang s'est figé à mon poulx, mes doigts sont transis, et ma plume s'en échappe. Le noroît souffle sur les arêtes des caveaux, déplace et fait tomber de sur cette pierre des couronnes humides d'une rosée cristallisé en larmes, ce sont des couronnes d'immortelles consacrées à la beauté qui s'est crue impérissable à la sixième heure de sa brève journée. Elles sont entraînées ainsi, les couronnes, par le vent qui tourbillonne, Elles sont ainsi échevelées, les frondaisons des saules pleureurs et des cyprès ; tout s'en va ; la mémoire des vivants s'échappe également de cette sépulture ; tout s'en est allé ; il n'y a que toi, la Croix, qui es restée !

VII

La beauté absolue, s'il est un toit pour elle, possède une cathédrale, qui est celle de la belle femme, et parmi les multiples manifestations de la beauté dans ses différents types, il est une beauté supérieure qui représente le Beau Universel, le beau qui retient et entraîne tous les regards. La femme dotée d'une telle grâce fait la même impression sur l'esprit qui s'est formé en contemplant et en admirant les merveilles de la nature et de l'art, que sur l'esprit dénué de tout savoir-vivre et de tout discernement. Ainsi formulée, cette thèse peut sembler absconse, mais elle se trouve illustrée par l'influence enivrante des yeux de Teodora sur l'âme mal dégrossie d'Eleutério. La fille de quatorze ans que le vacher lourdaud comparait à un hareng lui est apparue à seize ans derrière la grille du couvent, et l'a laissé pantois. Voulant exprimer à son père ce qu'il avait ressenti à ce moment, le garçon se montra aussi expansif que spontané :

— Quand elle avait ses yeux sur moi, c'était comme si mon âme était sortie du corps. Je voulais lui dire quelque chose, et ma langue restait collée au palais. Ah, si je pouvais être roi, et qu'elle soit une chevrière !

Avec un bon tamis, pour débarrasser la langue de ses plébéianismes, l'idée, dans sa concision, pourrait être attribuée à Shakespeare. L'eau la plus cristalline est celle qui sourd des rochers solitaires ; des esprits frustes, jaillissent parfois aussi des idées limpides, reflétant une sensibilité originale qui donne à penser.

Romão fut satisfait de ces propos, se les repassa, et les rapporta tels quels à Teodora. La jeune fille, habituée au langage plus fleuri et plus délicat d'Afonso, rit intérieurement des termes rustiques de son cousin, et fit mine ouvertement de ne rien comprendre. Mais le tuteur était capable d'évaluer instinctivement le capital du temps, sans savoir que les économistes anglais parlaient du temps comme d'un capital ; il répéta les paroles d'Eleutério, en éclaira le sens, puis orienta la conversation sur l'heureuse quiétude du mariage que, dans son langage imagé, il appelait une *jolie combine*.

La petite morgada fut affolée par les discours de son oncle et répondit par une crise de nerfs, c'était déjà la troisième qui l'affectait ; une maladie sympathique chez les jeunes filles pâles, si c'est l'amour contrarié qui détraque le système nerveux. Teodora sanglotait, ses gémissements aigus résonnaient dans les dortoirs. Quelques bonnes sœurs accoururent et la conduisirent dans une cellule. La mère supérieure alla demander à la grille ce qui s'était passé, et repartit convaincue que l'orpheline était une folle, et

que Libana, qui avait laissé le souvenir d'une dévergondée, lui avait appris à feindre des attaques nerveuses.

Romão dos Santos était sorti du couvent bien résolu à consulter un ancien Carme sur les simagrées et les manigances auxquels il avait vu sa nièce se livrer, sur les prières dont on use pour exorciser les démons, et que l'on pourrait utiliser avec elle, si le religieux estimait qu'elle en était possédée. Le démonifuge invincible et zélé s'en fut au couvent, s'entretint avec la suspecte énergumène, demanda aux bonnes sœurs de témoigner sur les méfaits qu'il attribuait à l'esprit immonde, et se retira persuadé que la morgada de Fervença était possédée d'une légion de petits diables agressifs et comploteurs, qui se nichent, contrairement à ce qui est naturel, dans le corps des religieuses, ne les épargnant même pas quand elles recourent au salutaire expédient du Galicien dont parle Almeida Garrett dans sa fable. L'ancien Carme était cultivé.

Teodora avait entre-temps appris qu'Afonso de Teive était parti pour Lisbonne. Ce départ irrita sa vanité, bien qu'elle eût appris sa démentielle agression contre la sœur portière, ainsi que les humiliations et les épreuves que coûtait au pauvre jeune homme cet exploit. Mais personne ne lui dit quelles douleurs l'avaient conduit au bord de la tombe, de quels regrets il était crucifié à Lisbonne, et les vaines sollicitations que multipliait la mère d'Afonso pour assurer à la fille de sa défunte amie la réalisation effective de ce mariage.

S'ajouta à ce dépit, le dégoût croissant qui mortifiait la recluse, continuellement espionnée, et harcelée par de vieilles conseillères qui entreprirent la tâche de lui faire passer ce dépit et ce dégoût ; par dessus le marché, le cousin vint la voir plus souvent. Il présentait un peu mieux. Avant, la tête de ce garçon avait un aspect hideux, les cheveux pleins d'échelles, taillés qu'ils étaient avec des ciseaux plus habitués à tondre les bêtes, une énorme tignasse, des mèches bouclées sur les oreilles, le tout bien huileux et bien luisant. Eleutério se présenta par la suite avec des cheveux en brosse, et les boucles étaient bannies. Il serra sa casaque dans le grand tiroir contenant les pièces de musée, et s'enveloppa dans une cape mauresque, comme on en portait alors, avec des couleurs nuancées, des fleurons sur le dos, et des boutons ornés de passementerie pour l'attacher au cou. Les pantalons se prolongeaient par des guêtres jusqu'à la pointe du pied, boutonnées à une demi-palme au-dessus de la cheville avec des boutons de madrepore ; de plus, son père lui donna la montre de ses aïeux qui, vus la contenance et le contenu des boîtiers superposés, évoquait l'équipement d'une salle d'eau pour toute une famille, du bac à la bassine du lavabo. Les breloques de ce trésor qui ne marchait plus depuis quarante ans, c'étaient des plaques de différentes pierres et de clochettes piriformes d'une telle taille qu'on eût dit des armes de défense.

Teodora eut du mal à reconnaître son cousin Eleutério, mis à part les mains et les pieds qu'on ne pouvait absolument pas confondre avec d'autres en dépit des tortures qu'il leur infligeait. Le jeune homme avait déjà obtenu de sa cousine une admiration que justifiait la comparaison. C'était déjà un grand pas de fait dans le cœur de la jeune fille.

J'ai lu quelque part une vérité qui sonne comme un paradoxe, et que je fais mienne : à savoir que l'esprit de chaque personne entretient des rapports étroits avec la façon dont elle est mise. L'intellect défaille et reste

contraint si l'individu s'examine et se sent écoeuré par l'aspect de ses vêtements. L'inélegance de l'esprit va en quelque sorte de pair avec l'inélegance de la tenue. Les idées sortent du cerveau boiteuses et confuses ; l'expression laborieuse et gauche trahit le repliement de l'âme ; il y aurait là quelque chose de phénoménal et que je pourrais mettre sur le compte de ma propre insanité, si beaucoup d'individus ne m'avaient fait partager de tels secrets psychologiques, dans lesquels leur tailleur joue un rôle important.

Cela bien établi, on s'explique la délicatesse des tournures employées par Eleutério au parler, le jour où il est apparu méconnaissable. De temps en temps, le jeune homme baissait ses yeux langoureux sur ses breloques et, quand il les relevait vers sa cousine, à ses lèvres bouillonnait déjà une idée jolie. Il était pris d'une inspiration aussi heureuse quand, par hasard ou délibérément, il se voyait avec ses guêtres si bien boutonnées à la hauteur du tibia, qu'il restait comme un Narcisse le regard figé sur ses pieds.

La morgada sortit pensive de ce premier colloque. En manifestant une admiration aussi forte qu'artificieuse, quelques dames entrèrent dans la cellule de la jeune fille pour lui demander si c'était là en vérité le cousin Eleutério, ce dandy qui était venu la voir. Teodora répondait que oui, partagée entre l'orgueil et le dédain. Les bonnes sœurs se signaient et s'exclamaient :

— C'est vraiment devenu un jeune homme accompli ! Personne n'aurait pu dire ce qu'il allait donner ! Il n'y en a pas un autre dans les rues, à Braga, qui le vaille ou qui le surpasse.

— Votre cousin a de l'allure, il en met plein la vue ! ajoutait la plus charmante des bonnes sœurs, pour ne pas être en reste avec sa conscience.

Quand Teodora se réveilla, le matin suivant, deux images se présentèrent à sa vue ; l'une se brouillait et se dissipait comme un rêve que la mémoire ne parvient plus à retenir : c'était l'image d'Afonso ; l'autre se dessina bien précise dans ses moindres traits, radieuse, vivante et vivifiante : c'était l'image d'Eleutério Romão dos Santos.

Elle se leva, joyeuse, ouvrit la fenêtre de sa cellule, aspira l'air du ciel qui ne lui avait jamais semblé d'un si bel azur, et envia les oiseaux qui voletaient en gazouillant sans aucun souci, ou tournoyaient en faisant de joyeuses boucles, et cela faisait miroiter aux yeux de la jeune fille les délices de la liberté.

Aimait-elle Eleutério Romão ?! Non, disait Teodora, et je la crois sur parole. Ce qu'elle aimait, c'était la liberté ; tout au fond de son âme, elle brûlait de vivre, comme l'exigeait son tempérament à grands cris, des cris que la société n'entend pas, qu'elle ne croit pas sincères, et qu'elle ne pardonne pas. Ce qu'elle voyait en Eleutério, c'était l'homme qui ne provoquait plus la même répulsion qu'autrefois, l'homme dont elle pouvait admettre qu'il fût le libérateur d'une poitrine qui veut se gonfler de parfums, sans pour autant s'asservir à l'homme qui va ouvrir les grilles qui la séparent du monde. C'est ainsi que beaucoup de femmes ont aimé ceux qui les libèrent ; c'est de cet amour qu'on nomme ainsi parce qu'il n'existe pas de mot au sens plus élastique pour qualifier ceux qui les libèrent, que jaillissent les malheurs irrémédiables, les haines irréductibles, et les affronts qui creusent les tombes où restent ensevelis bourreaux et victimes, dont le souvenir reste inscrit sur les pierres tombales qui publient l'opprobre des enfants procréés dans le crime et maudits par l'infamie de leurs mères...

J'amène les voiles ; à ce train-là, j'allais donner dans la fadeur qui se cache sous le masque de la moralité : deux inconvénients également fâcheux.

À ce moment-là, la dame de Ruivães avait obtenu qu'une séculière des Ursulines remît une lettre à la morgada, une lettre pleine d'espoir, de mots encourageants, et de consolations, avec des détails sur les souffrances de son fils à Ruivães, les chagrins et les inquiétudes qui l'accablaient à Lisbonne. Elle concluait la lettre en promettant à la jeune fille qu'avant deux ans, les souhaits de tous allaient être exaucés devant Dieu, à condition que Teodora conservât sa fermeté, son courage et sa constance.

Deux ans ! se dit la morgada. Attendre deux ans dans ce purgatoire... Si Afonso m'aime, pourquoi ne vient-il pas m'arracher à ce cachot ? Deux ans ! Et je vivrais tout ce temps-là à attendre je ne sais quoi ? ! Moi, prisonnière ici pendant deux ans, et lui en train de s'amuser à Lisbonne!... Si au moins j'étais libre pendant que je l'attends, les jours me sembleraient moins longs ; mais attendre, privée des plaisirs dont il jouit, un avenir peut-être incertain... c'est de la folie ! Qui me dit à moi qu'Afonso, dans un espace de temps aussi long, ne tombera pas amoureux d'une autre ? S'il m'aime, comme il le disait, et comme sa mère le dit maintenant, qui nous empêche de nous marier tout de suite ? Si nous sommes très jeunes, nous aurons bien l'occasion de vieillir. Ce que j'ai m'appartient dès à présent, personne ne me le volera parce que je me marie contre la volonté du conseil de famille... Deux ans !

Ce jour-là et les jours suivants, Teodora disait toutes les cinq minutes : "Deux ans !" et restait méditative avant de s'exclamer de nouveau : "Deux ans !" La morgada répondit à la mère d'Afonso que sa santé s'était dégradée à cause de sa sujétion et des désagréments de cette vie qu'elle menait bien malgré elle. Elle disait que la nécessité de se libérer de cet esclavage la contraindrait à épouser un homme qu'elle n'aimait pas. Elle se plaignait de l'absence et du silence d'Afonso, et citait l'amoureux de Libana comme un exemple de jeune homme passionné. Elle concluait en souhaitant à Afonso tout le bonheur du monde, alors qu'elle se préparait à en assumer tous les malheurs. Après avoir lu la fin de cette lettre à laquelle elle ne s'attendait pas, la vertueuse dame de Ruivães se réfugia dans sa chapelle, et resta longtemps à genoux pour demander à la Vierge de protéger Teodora contre ses funestes instincts.

Et, à partir de ce moment-là, avec autant de délicatesse dans ses admonestations que d'affection et de douceur que possible, elle invita son fils à ne plus penser à Teodora comme à sa future compagne pour la vie. Afonso demandait instamment à sa mère les raisons d'un tel revirement et, comme elle pouvait répondre en présentant le document le plus expédient, qui était la lettre même de la morgada, elle remettait les explications à plus tard. Elle écrivait en même temps à Teodora pour la conjurer de garder la haute main sur sa jeunesse imprudente, et souligner sa connaissance presque nulle de ce monde, en évoquant au passage le souvenir d'une mère vertueuse ; mais elle ne lui parla pas d'Afonso.

La morgada ne se laissa pas troubler par cette omission, et ne trouva pas raisonnable la sentimentalité de la fidalga ; elle fut particulièrement irritée qu'on ne lui répondît pas sur le point essentiel de sa lettre où elle demandait qu'on hâtât le mariage parce que sa santé était menacée.

De plus en plus assidu à la grille Eleutério avait à présent une autre cape

couleur romarin, d'autres pantalons avec des guêtres, un gilet de velours écarlate et un cheval de bonne race, parfaitement harnaché, et obéissant au frein pour toutes sortes de sauts et de croupades. Teodora y fut sensible ; elle avait un faible pour l'équitation, et avait souvent rêvé qu'elle chevauchait, juchée sur une courte selle, habillée en amazone, les plis de son ample voile ondulant au rythme d'un galop frénétique. Ce cheval – j'ai honte de le dire ! – fut pour beaucoup dans la décision de la morgada de répondre catégoriquement aux timides questions de son cousin Eleutério.

C'est ainsi que cela s'est passé. Le moment venu, en balbutiant avec une feinte pudeur, la jeune fille dit qu'elle était disposée à prendre un état, vu que son âge le lui permettait. Eleutério l'écouta, perplexe, sans oser supposer qu'il était le fiancé choisi ; il tâta le côté droit de sa poitrine où il croyait que se trouvait le cœur ; mais lorsque sa cousine lui dit : "Je ferai ce que mon oncle Romão voudra. Je me marierai avec celui qu'il me désignera..." Eleutério lâcha un ouf de soulagement et rit stupidement en se frottant les mains.

Grâce à cet événement, je perdis mes illusions. La nature a été bien abâtardie et faussée dans le théâtre et les romans. Des cas analogues, je les ai vus représentés avec des singeries et des exclamations contraires à la logique naturelle. Dans le roman, tous les Arturos ou les Ernestos, quand ils apprennent qu'ils sont aimés, pâlisent, suent, tombent à genoux, déclament, quand ils ne peuvent baiser avec des sanglots frémissants la main de la femme aimée. Dans des situations identiques, j'ai vu s'évanouir au théâtre des quidams qui tueraient leur future belle-mère et leur propre père s'ils se mettaient en travers du chemin de leur bonheur.

Ce que je n'ai jamais vu, c'est un heureux amant rire aux éclats au moment solennel où il se croit seul aimé. Eleutério Romão dos Santos est le premier modèle que nous offre la nature.

Il ne peut exister qu'une vérité. Après le bonheur du baiser qui rend fou et transporte, l'homme qui n'est pas pris d'un fou-rire convulsif doit avoir le cœur tout à fait calciné.

Les dramaturges et les romanciers sont, comme le veut la règle, des personnes sèches, froides et fausses qui inventent la nature après avoir prodigué leur sensibilité, en exagérant les généreuses commotions qu'elle leur a inspirées.

Teodora goûta moyennement les façons de son cousin. Elle l'eût préféré fait au moule des romans que lui avait prêtés la fille de Trás-os-Montes, mais elle souffrit tout de même patiemment le langage sans artifice de cette âme ingénue et brute.

Remis de son enthousiasme, Eleutério Romão dos Santos parla ainsi :

— Je suis arrivé à ce que je désirais, Dieu merci ! Je regrette juste de ne pas être aussi riche que Samson (le père Hilário avait voulu lui donner des leçons de Saintes Écritures : il parla de Salomon, à ce qu'il semble, et de même qu'il détestait épeler les mots de trois syllabes, il faut supposer que ce garçon, s'agissant d'Histoire, préférerait les personnages de deux syllabes à ceux de trois).

Et il poursuivit :

— Si j'étais aussi riche que Samson, cousine Teodora...

Là-dessus, comme il ne lui venait aucune idée pour achever son discours hypothétique, il porta la main à sa tête, et se gratouilla l'épiderme avec

l'anneau d'une épaisse bague qu'il portait à l'index. Une idée magnifique ! Il enleva la bague et la lança sur les genoux de Teodora. Le chaton était serti d'une grosse topaze entourée de perles. Teodora examina l'objet, et trompée par la circonférence de l'anneau, elle fut sur le point de croire que c'était un bracelet.

— Faites-moi la grâce de l'enfiler à votre doigt, cousine, dit Eleutério.

— Il ne me va pas, dit la jeune fille.

— C'est que vous avez les mains un peu maigres... répliqua le jeune homme. Gardez-le donc, et quand vous aurez engraisé, vous la mettrez à votre doigt. C'est que vous allez engraisser, cousine, avec le bon air de Tibães, ça, c'est sûr. Occupons-nous maintenant de l'autorisation, ce n'est pas le moment de traîner. Moi, ce que je voudrais, c'est être riche comme Samson.

VIII

Les filles du conseiller Figueiroa multipliaient pour leur cousin Afonso les égards, les plaisirs en famille, et les délasséments, tout cela pour le divertir de sa mélancolie. Dans ses lettres à son frère, la dame de Ruivães lui demandait de ne pas s'inquiéter des études de son fils, et de mettre tout son cœur à le distraire sans s'inquiéter des dépenses auxquelles elle devrait faire face. Les plaisirs de la société semblaient encore prématurés à l'âge d'Afonso. Les bals et le théâtre le rebutaient rien qu'à l'idée qu'il aurait à affronter des centaines de femmes, sans la moindre chance, pour soulager sa nostalgie, de trouver ne serait-ce que l'ombre de l'image de Teodora. La pudeur de ses dix-sept ans, son naturel absolument pas communicatif, la crainte que ses cousines ne fissent de lui la cible de leurs railleries, tout cela contribuait, dans sa solitude muette à rendre plus cruel encore le chagrin du jeune homme. Son oncle lui avait acheté un cheval comme sa mère le lui avait demandé. Afonso reçut avec joie ce cadeau qui lui permettrait, quand ça lui conviendrait, de s'éloigner de la ville et de se réfugier au milieu des bosquets de propriétés limitrophes de Lisbonne.

L'endroit le plus charmant à ses yeux, c'était la propriété des comtes de Pombeiro à Belas. Depuis le règne de sa majesté D. Manuel, les arbres géants de cette majestueuse antiquité étaient couverts de feuilles et offraient un asile à des générations d'oiseaux afin d'égayer de leurs chants, et d'abriter avec leur ombre le jeune homme qui fuyait les tapages de la ville. Les heures, là-bas, s'écoulaient paisibles, jamais douces, quoique la tristesse parmi ces bosquets, avec le murmure de l'eau qui s'écoule dans un bassin, soit une tristesse particulière qui, lorsqu'on s'en souvient ensuite, inspire des retours de nostalgie, de cette nostalgie que nous inspirent les joies à jamais enfuies avec les frondaisons heureuses et fugitives de nos jeunes années.

Chaque fois qu'Afonso allait dans cette propriété qui lui était chère, sur chaque nouvel arbre, il gravait l'initiale de leurs deux noms que, malgré la distance et les revers, il s'imaginait liés pour toujours avec l'approbation de Dieu. Ce païen de l'amour et par amour, à l'instar de tous les amoureux visionnaires, pensait que la divinité s'entremet dans ces amusements terrestres qu'on appelle passions, un passe-temps de longue haleine qui, dans ses répités et ses désordres, vous fait trébucher dans une fosse ouverte et vous y précipite, abandonnant dehors l'âme damnée à son déshonneur et à

l'exécration. Et ces pauvres enfants, la poitrine offerte aux vautours de leurs chimères, veulent que Dieu intervienne dans leurs jeux maudits !

Et, caché dans les ombres obscures de Belas, Afonso pleurait Teodora et, levant son visage vers le ciel, il demandait au Seigneur de jeter un regard sur ses larmes et de les prendre en pitié.

Le conseiller s'inquiétait des longues absences de son neveu, mais ne le contrariait pas. Ses filles en revanche se plaignaient de la sauvagerie de leur cousin qui s'en allait à la campagne parler avec les arbres et les rochers et délaissait ses cousines qui faisaient tant d'efforts pour le divertir. Les plaintes de ces charmantes jeunes filles trahissaient un dépit mal dissimulé de chacune et de toutes. Chacune de son côté, en cachette des autres, avait conçu l'idée d'attirer les regards amoureux d'Afonso, ce jeune homme plein de prestance et pourvu de tant d'attraits, comme s'il ne lui suffisait pas d'être riche ! Si l'amoureux de l'orpheline des Ursulines avait pu soupçonner que ses cousines s'entendaient pour disputer à Teodora quelques grains de l'encens qui lui était destiné, il n'eût pas fait moins que les haïr. Ces scrupules relèvent de la religion, de l'ascétisme des illuminés de l'amour, je les appellerai illuminés par respect pour le lecteur de plus de trente ans, et par compassion pour moi-même, car nous avons été tous deux également illuminés, et ce n'est pas de bon gré que nous sommes à présent envasés dans ce bourbier où nous voulons encore, au-dessus de tous les malheurs et de toutes les humiliations, voir la surface fangeuse et sombre refléter les célestes étoiles éparpillées de notre jeunesse.

Afonso attendait encore. Sa mère lui mentait. Son oncle, attaché aux traditions de ses aïeux, devait tramer la rupture du mariage prévu avec une jeune fille, juste belle, riche et pure, telle qu'un ange la voudrait pour lui-même. Ce sont là les pensées qu'inspirait à Afonso le silence de sa mère, et les réflexions du vieillard.

Un après-midi d'août, Afonso était à Belas. Il n'était pas revenu depuis la veille à Lisbonne. Comme il n'était pas revenu le surlendemain, l'oncle prit sa voiture pour partir à sa recherche et lui remettre des lettres arrivées du Nord. L'une était de sa mère, l'autre de son oncle paternel, un fidalgo de Barcelos, le plus agressivement opposé au mariage d'un Teive Lacerda Figueiroa avec une demoiselle de Fervença dont le nom importait peu.

La lettre de sa mère disait simplement : elle n'était pas digne de toi, mon fils. Dieu me l'avait bien dit, et mon cœur se brisait rien qu'à l'idée de te le dire. À présent, mon fils, accepte la proposition de ton oncle Fernão, ou fais ce que l'honneur te conseillera.

Il y avait également quelques considérations religieuses pour le consoler, mais d'une façon insinuante, comme savent en trouver les mères qui ne craignent jamais de rougir devant leur fils.

La lettre de Fernão de Teive était plus prolixe, et portait presque intégralement sur le mariage de Teodora et d'Eleutério.

Je trouve que cela vaut la peine de présenter des extraits de cette lettre, que j'ai copiés sur l'original. Ils ne paraissent pas de la main d'un vieux fidalgo, point porté sur le style picaresque du feuilleton :

(...) J'étais à Braga pour rendre visite aux cousins Vasconcelos do Tanque, et j'ai vu par hasard le cortège nuptial de la morgada sans majorat. On remarquait surtout les juments avec bât et croupière,

pour la partie équestre, qui était resplendissante parce que les harnachements brillaient, surtout les gourmettes. Le fiancé marchait sans licou, vu qu'il avait obtenu un permis pour ça, quand il avait obtenu une dispense de la parentèle. La morgada, le visage absent, faisait visiblement la tête. Je me suis souvenu que la *Petite Sans-Gêne* de Fervença avait la prétention de remonter par son arbre généalogique aux Farelães et aux Numães, j'ai rendu grâce à Dieu et adressé mes compliments à nos ancêtres (...)

(...) J'ai demandé qui étaient les gros bonnets de ce convoi. Mon conducteur en connaissait quatre. Leurs noms ont été balayés de ma mémoire, je me souviens juste qu'ils avaient une tête à avoir bu à jeun à la santé de la fiancée. Son bouseux de fiancé voulait monter comme un vrai cavalier ; mais son genêt, une fois arrivé à Carcova, a célébré la noce en lançant quatre ruades, qui ont failli atteindre les jarrets de la morgada, comme des échantillons de celles qu'elle essuiera de son mari (...)

(...) La cour céleste réclamait ta présence. Afonso ! Quand l'envie t'a pris d'être le mari de Teodora, à mon avis, tu avais lu la brochure qui parle d'une fille qui était belle et instruite. Va voir aux arcades du Terreiro do Paço, tu la trouveras à la cordelette du bouquiniste aveugle*. S'il ne s'agit que de trouver une Teodora, je préfère celle du papier-buvard : l'autre n'est qu'un pâté de ta jeunesse, que le temps heureusement effacera (...)

Le moment est venu de te dire que tu as une cousine et que j'ai une fille. Si tu veux l'épouser, viens quand tu en auras assez de la capitale. C'est une dame, et elle a été éduquée comme les dames de notre race. Avec mes yeux de père, je trouve Mafalda charmante et gracieuse. Elle montre de la discrétion dans ses paroles comme si ses cheveux, au lieu d'être de l'or pur, étaient blanchis par l'expérience. Pour ce qui est des actes, je crois qu'elle n'en a jamais accompli dont je ne doive pas me sentir honoré, et bénir la mère qui l'a éduquée, et le sang illustre qui façonne son cœur.

Ta mère voit ce projet d'un bon œil. Viens jouir des pures délices d'une jeunesse engagée sur la bonne voie et accepte la bénédiction de ton oncle

Fernão de Teive.

Après avoir lu ces lettres, Afonso prit un mouchoir pour essuyer sur son visage la sueur et les larmes qui coulaient d'abondance. Prévenu déjà des événements de Braga, l'oncle fit de grands discours, le tabac à priser entre les doigts et les lunettes sur le nez, tout pénétré de gravité. Afonso dit qu'il ne l'écouterait pas plus longtemps, et le prit en grippe après l'avoir écouté.

Le conseiller avait voulu le prendre dans sa patache, mais le jeune homme se montra arrogant et se rebiffa contre les ordres du vieillard, déjà agacé par l'entêtement de son neveu qui voulait découcher une troisième nuit. Afonso alla se réfugier en courant dans les bosquets, avec le fol emportement du désespoir. Le magistrat le planta là, et s'en fut à Lisbonne d'où il apprit à sa

* NdT - '*literatura de cordel*' : poésie populaire à la feuille, suspendue pour la vente comme sur une corde à linge.

sœur le résultat de ses lettres et profita de l'occasion pour lui prédire qu'Afonso avançait à pas de géant sur le chemin de la démence.

Afonso me dit que, cette nuit-là, il avait fini par arriver à Mafra, et s'était reposé, à l'aube, la tête appuyée à une marche du temple. Au point du jour, il voulut se remettre en route. Mais son cheval, prostré de fatigue et de faim, résista, impavide, aux éperons. Cette contrariété qui ferait rire le lecteur exaspéra terriblement Afonso. La plus tragique infortune a son côté comique si nous le cherchons bien. On pourrait excuser l'hilarité de l'observateur qui verrait ce cavalier, violet de fièvre et de colère, éperonner les flancs de son cheval à bout, exténué par le jeûne et de mauresques cavalcades dans les campagnes où son maître essayait de calmer les vertiges de sa passion. Quel sort funeste subit l'être dénué de raison tombé au pouvoir d'un tel maître ! Le malheureux, qui ne dispose pas du langage, ne peut même pas disputer à son maître le privilège de la rationalité.

Tandis que son cheval restaurait ses forces au râtelier, Afonso écrivit à sa mère pour lui demander des fonds afin de quitter le Portugal, et la permission de rester à l'étranger jusqu'à ce qu'il eût oublié Teodora et pût revenir. Il écrivit également à l'oncle Fernão qu'il regrettait de ne pas être à même d'accepter le bonheur des mains de sa cousine Mafalda.

Une fois conçu le projet de voyager, sa frénésie se transforma en une tristesse sombre mais sereine.

Le ciel noir s'ouvrait par instants devant lui, dans des éclairs de lumière. Il projetait son âme dans le futur, dans le vague, dans des rêves confus, et se laissait aller avec elle à de brusques accès de gaieté, qui n'étaient rien d'autre que de soudaines bouffées d'espérance, ces espérances auxquelles se plaît tant un jeune homme de dix-huit ans ! Le fait même de voyager lui inspirait de l'anxiété, il croyait être ainsi délivré de ses chagrins, c'était en fin de compte le seul lénitif humain qui pût lui être de quelque utilité.

Captivé par cette espérance, il revint à Lisbonne et retourna tranquillement chez le conseiller. Personne ne lui parla de Teodora. Ses cousines essayaient de le distraire, sans trop le montrer. Le vieillard proférait des maximes, les unes de Sénèque, les autres de son cru, sur les passions, en s'abstenant quand même de désigner la cible où allaient se ficher ses sentencieuses flèches. Afonso aurait pu compiler en huit jours maximes et proverbes, de quoi apprendre à se conduire au cours d'une longue existence, et faire profiter de son savoir-vivre toutes les personnes sorties du droit chemin. Le neveu inattentif du conseiller débordant d'apophtegmes se souvient juste que les maximes de Sénèque étaient en latin, et celles de son oncle presque latines, si l'on considère le style puissant et digne de Filinto Elisio avec lequel il les avait ciselées. Ce qui est sûr, c'est qu'Afonso n'en tira rien, pas même du goût pour les lettres latines.

Il sera amené à rencontrer un mentor plus vernaculaire, comme on le verra plus tard.

Au cours d'une de ces journées où Afonso attendait des fonds pour s'expatrier avec sa douleur, la fidalga de Ruivães arriva à Lisbonne. Surpris et contrarié, quoiqu'il ressentît quelque consolation à verser des larmes en voyant sa mère, Afonso craignait qu'elle ne vînt exprès, à force de plaintes, le dissuader de voyager. Cette sainte femme le toucha profondément en son âme en lui disant avec un doux sourire :

— Je suis venue te faire mes adieux, mon fils, puisque tu n'as pas voulu,

avant de quitter ta patrie, aller embrasser ta vieille mère, et l'embrasser peut-être pour ne plus la revoir.

"C'est moi qui suis venue, Notre Seigneur sait au prix de quelles fatigues. Mais je dois en tout cas te dire, Afonso, que j'ai souvent entendu raconter par tes grands-mères que l'usage voulait chez les gens de notre génération que les soldats encore jeunes et les généraux aux cheveux déjà blancs ne quittassent jamais leur patrie pour les guerres contre l'Espagne, sans faire le voyage de Lisbonne au Minho afin de prendre congé des leurs, et prier avec eux devant une croix, là où leurs mères avaient prié en les tenant tout petits dans leurs bras.

"C'est ainsi qu'on en usait autrefois dans notre famille, et je ne vois pas pourquoi nous ne continuerions pas à suivre une aussi saine coutume. Aux pieds de la croix devant laquelle ils priaient, j'ai prié avec toi sur mon sein, et c'est là que tu as appris de ma bouche tes premières prières. J'ai pensé que mon nom au moins – ce doux nom de mère qui te fait tressaillir – compterait un tout petit peu plus dans ton cœur, et que ce petit peu serait suffisant pour que mon Afonso, dans son désir de s'expatrier sans autre raison que son peu de force d'âme, ne le ferait pas sans me venir donner à l'avance le baiser que je lui demanderais aux derniers instants de ma vie.

"Me voici donc, mon fils, je suis venue te bénir et demander à Jésus Notre Père de te guider et de te rendre à ceux qui restent ici pour te pleurer. Quant à l'argent, Afonso, tu nous diras combien tu en veux, il est à ta disposition. Plaise à Dieu qu'il ne serve ni à te ruiner, ni à te déshonorer."

Sur cette dernière phrase, le conseiller qui avait écouté ces douces et affectueuses remontrances, s'en fut droit vers son neveu, lui tapa sévèrement sur l'épaule, et s'écria :

— Réveille-toi, cœur de pierre !... Rougis de honte, et ressens la brûlure du remords, mauvais fils !

— Mon frère, dit la dame, notre Afonso n'est pas un mauvais fils et n'a commis aucune action dont il ait à rougir. S'il en avait commis une, je ne serais pas la mère que je suis. Ce qu'il a, c'est qu'ils est malheureux ; mais celle qui l'a engagé sur ce mauvais sentier, c'est moi.

— Toi, Eulália ? ! Comment donc ? demanda le conseiller, interdit.

— C'est moi, moi-même, qui lui ai la première parlé de Teodora, et qui ai incité son cœur à se laisser enchaîner par la fille de la première amie de ma jeunesse. Je pensais qu'avec sa naissance honorable Teodora n'aurait pas besoin d'hériter d'un titre de noblesse pour être l'excellente épouse de mon fils, et digne de l'être du fils de la mère la plus illustre. Je me suis trompée, et il a été trompé par moi. Afonso s'est épris d'elle ; quand nous avons voulu en tirer les conséquences, il était trop tard, mes conseils devenaient inutiles ; et si mon fils n'était pas un ange, il aurait pu m'obliger à garder un silence discret, quand je l'ai traité, moi, de faible, il y a un instant.

Afonso éclata en sanglots et se jeta dans les bras de D. Eulália ; puis, après un court silence insoutenable, il s'exclama :

— Je ne partirai pas en voyage si telle est votre volonté, ma mère. Je possède en votre âme un trésor de biens et de bonheurs. Vivez, ma mère chérie, ce dont j'ai le plus besoin, c'est que vous viviez !

— Grâce vous soient rendues, ô mon Créateur et mon Rédempteur, s'écria cette dame fort émue, les mains jointes. Il est grand, le pouvoir que vous donnez au cœur d'une mère ! Je ne méritais pas autant de vous, mon

Dieu ! Mais votre miséricorde ne mesure pas les mérites au désespoir des mères qui font appel à vous !

Et, attirant à elle le visage de son fils, elle le couvrit de baisers, et le pressa contre son sein avec la même ferveur et la même tendresse que celle avec laquelle elle le dorlotait dans son enfance.

Le magistrat et ses filles solennisèrent ce spectacle en riant et en pleurant de joie.

IX

Je verrai si je puis reproduire, sans erreur notable, ce que me conta Afonso de Teive, en respectant la chronologie des événements évoqués.

"Aucun garçon à mon âge, disait-il, n'exercerait une si douloureuse violence sur son esprit. Je me jurai de ne jamais répéter le nom de Teodora, et même de convaincre ma mère que je l'avais oubliée. Je ne sais à quelle porte de l'Enfer j'étais allé frapper, en me sacrifiant puérilement à des principes de dignité qu'aucun homme d'un âge rassis n'est parvenu à respecter. En présence de parents, et de relations de ma famille, j'attachais avec des fils de fer embrasés le masque de mon agonie que ma mère, sans le vouloir, couvrait d'insultes. Quand elle me disait : "Tu as oublié cette fille, mon fils ! Mes prières ont été entendues au Ciel !" ou quand mon oncle, avec de joyeux éclats de rire, m'applaudissait en disant : "J'ai toujours été convaincu que tu étais un homme, mon garçon !" mon angoisse alors s'exacerbait et, dès que leurs attentions me laissaient un répit, j'allais me cacher pour pleurer, et pleurer les mains jointes ; et je me levais souvent, après avoir ainsi prié Dieu en vain d'avoir pitié de moi, pour écrire à Teodora des cahiers que je brûlais avant d'éteindre la lumière, quand la lueur du soleil pénétrait dans ma chambre ! Quelles nuits !

"Ma mère demeura un mois à Lisbonne. Je devinai son désir de me ramener avec elle dans notre province ; mais mon obéissance ne pouvait pousser aussi loin l'abnégation. Me rappeler ces endroits, voir là-bas les horizons de Braga, penser que je rencontrerais fortuitement Teodora, ou que quelqu'un me parlerait de son bonheur, cela me serrait tellement le cœur que je sentais mon courage défaillir, et que j'avais presque besoin de demander à grands cris que l'on me soutînt.

"J'ai songé alors à partir pour Coïmbra où j'espérais que mille garçons de toutes les conditions et de tous les caractères m'arracheraient à moi-même et m'entraîneraient dans leurs chahuts, ou m'habituerait à consacrer mon esprit aux études qui consolent.

"Ma mère accéda promptement à ma requête.

"Je partis pour l'Université avec une singulière absence de bases et c'est pour cela que je m'inscrivis en philosophie. Dès les premiers jours, je me rendis compte que j'avais eu tort de compter sur les distractions qu'offre Coïmbra à la jeunesse. Je me joignis d'abord au cercle des *Vieux Jeunes Gens*, une espèce ridicule, mais d'un ridicule qui n'amuse personne. On eût dit que la tête de chacun avait toujours deux oracles en réserve ; avant d'exposer leurs dogmes, ils se mettaient à l'écoute de leur inspiration et, quand ils ouvraient la bouche, ils pensaient que la Minerve des Escaliers

Latins* descendait en personne de son socle pour les écouter. Je pris en grippe ces créatures nocives et allai m'enrôler dans les rangs des *Lettrés Militants*, espèce au maigre savoir, féconde en prodiges, d'autant plus questionneuse qu'elle se voit contrainte de deviner dans ses discussions ce qu'elle n'a pas appris en lisant ; ils représentaient un espoir pour l'avenir de leur Patrie, car ils savaient bien qu'une science limitée, avec beaucoup culot, suffit pour se hisser au sommet de la société. Ces garçons tenaient un journal.

"Je publiai sans signature une des nombreuses poésies que j'avais écrites dans les bosquets de Belas au temps que l'image en larmes de la recluse des Ursulines y allait avec moi écouter la voix de Dieu au sein des harmonies terrestres. Cette poésie rendait la religieuse douceur d'un amour qui se console dans les saints enchantements d'un cœur vierge. Les lettrés dirent que j'imitais Lamartine et que je le traduisais presque littéralement dans certaines strophes. Or je n'avais pas encore lu Lamartine ; j'entrepris de le lire et je rougis de honte pour le grand poète qu'on comparait à moi. Je fus en tout cas dégoûté de mes collègues qui se donnaient des airs plus niais qu'il n'est raisonnable. Après quelque temps, j'ai donné au journal une autre poésie, frémissante d'une passion impétueuse, vertigineuse, écrite après le coup qui m'avait frappé. Mes collègues me prévinrent qu'après avoir lu mon ode, l'Académie avait déclaré que j'avais traduit Victor Hugo. J'entrepris alors de lire Victor Hugo, et je regrettai que les souverains génies fussent exposés aux railleries de tout le monde, y compris des lettrés, mes contemporains à l'Université.

"Excédé par des benêts qui n'étaient même pas divertissants, j'entrai dans la bande des *Persifleurs*, m'initiant dans ce but aux homériques libations de genièvre et de cognac chez Troni.

"La première fois que je me saoulai, revenu à moi, j'en eus honte ; je me souvins de ma mère et je pleurai. Cela ne m'empêcha pas de prendre une seconde biture. Ceux qui partageaient mes délires disaient que gris, j'étais un garçon de bonne compagnie, gai, sarcastique, ironique, éloquent et même spirituel. Et je gardais en vérité de mes états seconds le souvenir que j'avais vu le monde avec d'autres couleurs et d'avoir imaginé des chimères dorées par les aurores splendides d'un autre amour. Je commençai par regretter mes moments d'ivresse, quand, en possession de toutes mes facultés, j'étais assailli par les terreurs de la nuit infinie où mon cœur était plongé, heures volées aux tourments des parricides, profond dégoût de tout ce qui autour de moi trahissait quelque gaieté, aversion même pour la lumière qui me montrait les spectres de la nature où, à une autre époque, mon âme, toute prière, toute absorbée, s'envolait dans des effluves d'admiration pour le Tout-Puissant.

"C'est en perdant ainsi toute dignité que je terminai ma première année, en passant mes examens haut la main, et résolu de passer mes vacances à Lisbonne.

Je le coupai : "Haut la main !?"

"Pourquoi pas ? répondit-il. Mes nuits étaient presque toutes blanches, quand je revenais des chahuts et des bagarres. Si la torpeur ne m'endormait pas, l'image de Teodora s'asseyait à ma table et dialoguait avec moi, elle

* NdT. Statue dominant les superbes escaliers extérieurs de la Bibliothèque Joaninha.

avec le ton railleur de la femme fière de son déshonneur, moi avec les accents suppliants de qui n'a rien d'autre à demander que la pitié.

"Pour échapper à ce supplice, je me jetais désespérément sur les manuels, je les relisais sans les comprendre ; mais, après avoir écrasé mon cœur sous la main de fer de ma volonté, je parvenais à comprendre, à apprendre par cœur, et à exposer de temps à autre avec clarté les idées des compendiums. Je confirmai cette bonne impression en donnant à mon avantage une première leçon.

"Ma mère me demanda de venir la voir pendant les vacances, même si je ne restais que quelques jours. Sans refuser d'accéder à ses désirs, j'obtins qu'elle vînt à Porto passer avec moi la saison des bains de mer. Cette sainte femme accepta.

"Mes jours s'écoulaient, douloureux, mais sereins, à Leça da Palmeira, où s'étaient réunis quelques-uns de mes parents venus de maisons très éloignées les unes des autres. Mon oncle Fernão vint nous rejoindre avec ma cousine Mafalda, que son père m'avait jovialement décrit, sans aucune exagération. C'était la première compagne de mes jeux d'enfants. Les yeux de ma raison la virent sous son vrai jour. Elle était belle et triste. Si ce n'était l'orgueil de sa race, la gravité taciturne de Mafalda serait un dialogue avec l'ange bien-aimé de son innocence. 'Si je pouvais l'aimer !' disais-je à ma mère qui était devenue pour moi, au cours de ces journées moins angoissantes, une seconde conscience. Et ma mère, avec l'extrême délicatesse de sa vertu, demandait à Mafalda de m'obliger à lire à haute voix quelques livres divertissants. Sur l'insistance de ma cousine, je choisis de lire *La Nuit du Château*, et *La Jalousie du Barde*. Je commençai par lire dans le livre ; mais, à la seconde page, je le lâchai insensiblement et déclamai le texte, par cœur, avec un tel enthousiasme, et la voix si vibrante de larmes, que ma mère éclata en sanglots et que ma cousine pâlit, épouvantée par mon ton impérieux. Tu as ici un trait dont je ne puis maintenant me souvenir sans rire ! Comment je vois cela, d'ici, du haut de mes sabots et à travers ces lunettes épaisses !

"Ma mère m'empêcha de poursuivre ma lecture et Mafalda n'exprima plus jamais le désir de m'entendre. Je constatai que ma cousine était plus froide et moins attentionnée depuis cette explosion de jalousie, mise sur le compte du poète Castilho. Cela m'inquiéta si peu que même ma vanité n'en fut pas froissée.

"Nous étions en Septembre et j'avais déjà fait mes malles pour retourner à Coïmbra. J'allai faire mes adieux aux endroits où les heures avaient été les plus tranquilles, dans ma solitude.

"Je remontai le fleuve à la voile et j'abordai à la berge d'où l'on apercevait le petit couvent en ruines et déjà en partie défiguré des Franciscains disparus. À l'ombre d'un arc manuelin qui avait été l'entrée du temple rasé, je méditai sur les moines, le couvent, ce refuge des êtres désemparés, les pierres tombales profanées que des mains impies ont arrachées de sur les cendres de bien des cœurs éteints avec le secret de leurs sublimes tourments. Je méditai, et maudis la civilisation qui avait fermé tous les sanctuaires de la paix quand la guerre, plus inexorable, lâchait ses serpents ; je maudis la culture qui avait ébranlé les infirmeries des malades infectés par le vice, quand la peste faisait plus que jamais rage. Ma détresse était encore immense, puisque je ne pouvais me passer de Dieu, et des hommes,

qui m'indiquaient le chemin d'un monde meilleur.

"Je descendis le fleuve, les yeux encore pleins des ruines de ce couvent dont je garde la nostalgie. Je débarquai sur le pont où ma mère m'attendait. Je me promenai quelque temps avec elle à mon bras et lui confiai mes réflexions sur les couvents. Cette vertueuse dame était heureuse de m'entendre parler ainsi et disait, dans un transport de joie, que je me trouvais entre les mains du Seigneur et que, n'en déplaise au monde, je marcherais toujours sur les traces de mes aïeux pénétrés de piété, dont certains étaient morts en martyrs de la foi dans les combats des soldats du Christ contre les Mahométans. Je me plaisais à écouter la chronique de mes ancêtres, morts glorieusement en Afrique et en Orient, quand je vis au loin, sur la route de Porto, à la sortie de Matosinhos, et se dirigeant vers le pont, une dame qui montait un vigoureux cheval, aux côtés d'un cavalier moins attentif aux élégants écarts du sien.

"Ma mère braqua sa lunette sur eux et murmura : 'Par Notre Dame des Remèdes !... Si je ne me trompe...'

"Je la coupai : 'Qui est-ce ?' Ma mère resta sans réponse. Les cavaliers entre-temps s'approchèrent au galop. Avant que je la reconnusse, mon cœur la devina, un flot de sang me monta à la tête... C'était Teodora, Teodora, éblouissante de beauté, gracieuse comme les magnifiques chimères d'un pinceau inspiré, une vision qui ne me semblait pas faite pour des yeux brouillés par les laideurs de cette vie... Ne t'étonne pas de l'ardeur de mes expressions... J'ai remonté vingt-quatre ans de ma vie, et j'ai eu l'impression de revivre ce moment... Attends un peu, pour l'instant... Laisse-moi reprendre mon souffle, en me rappelant ma femme et mes chers petits.

X

Au bout de deux minutes, Afonso poursuivit ; il n'avait plus le même air jovial qu'au début.

"Teodora me reconnut. Le désordre de mon âme était comme un vertige et, même ainsi, je ne perdis aucun de ses regards, aucun des traits altérés de ce visage adorable. Elle me fixa. Je frémis ; je la vis frémir quand son cheval s'est presque arrêté dans un mouvement convulsif. Je cherchai un appui sur l'épaule de ma mère et je sentis qu'elle me serrait dans ses bras. La magie satanique du regard de cette belle femme me pétrifia ; je fus glacé ; en peu de temps, mon front est devenu un feu vivant ; je croyais la voir encore et elle était passée. Je mis alors ma main sur mon cœur et c'est là que je rencontrai celle de ma mère.

"Nous nous en retournâmes chez nous sans échanger un seul mot. J'entrai dans ma chambre, me jetai sur mon lit, enfonçai mon visage dans mes coussins, et me vengeai de mon infortune en pleurant. Je pleurai et me sentis soulagé. J'allai dans la chambre de ma mère et la trouvai à genoux, qui priait. Quelles larmes m'apaisèrent ? Les siennes ou les miennes ? Les siennes ; quand l'homme pleure, il calme sa passion et l'étouffe avec une autre : la haine. Les sanglots qui nous sauvent sont ceux de la douleur qu'on ne méritait pas, quand on en appelle des iniquités du Monde devant le tribunal de la Providence. Et moi, quand je pleurais, je maudissais et je criais vengeance.

"Le lendemain, je partis pour Coïmbra. Je me concentraï sur ma vision du pont de Leça. Cet adorable démon ne me laissa pas retomber dans mes misérables erreurs. 'Pourquoi, me disais-je, si je dois la retrouver tenant les tenailles ardentes de mon tourment.'

"Quinze jours après mon arrivée, j'ouvris une lettre timbrée à Braga. Je vacillai sur mes jambes et crus entendre dans ma poitrine mon cœur qui se décrochait, une douleur dont je ne sais si elle est commune à toutes les organisations, une douleur que j'ai si souvent éprouvée, que je la considère comme une maladie des vaisseaux sanguins. La lettre était de Teodora, il y avait peu de lignes, elle y disait, si je me souviens bien :

C'est le mauvais ange de ma vie qui m'a amenée où tu étais, Afonso. Il me manquait l'Enfer que je vis aujourd'hui. Il ne suffisait pas du remords ; il fallait la fatalité de l'amour, de la passion.

À partir de maintenant le désespoir des réprouvés que Dieu a écartés de lui va me déchirer la poitrine. Je me traîne à tes pieds pour te demander pardon. Ne me maudis pas dorénavant. Si tu as souffert, pardonne, et que Dieu t'accorde le triomphe de la béatitude ; si tu as oublié, moque-toi de moi. Quelle meilleure vengeance ? Adieu. Réjouis-toi : je désire la mort et elle viendra arracher ma pauvre âme à ce misérable corps.

"Quel combat, mon ami ! Les heures de cette journée et de cette nuit ont été un balancement continu entre une joie folle et une désespérante agonie. Je me mettais à lui écrire, puis je déchirais aussitôt mes lettres en rougissant sous le regard de ma propre conscience. Ma passion touchait aux extrêmes où commence la perversion morale. Je me plaisais déjà à croire qu'il n'y avait aucune indignité à lui répondre, soit en l'insultant, soit en jetant à ses pieds mon cœur infâme. L'outrager, ou l'adorer, c'est ce que me dictaient les despotiques exigences de ma tête hallucinée.

"Il me manquait un ami, et je n'en avais aucun à qui confier les secrètes douleurs que j'avais cachées à tous. J'éprouvais le besoin désespéré d'une âme qui m'écouterait. Je me souvins de tous ceux qui avaient partagé ma vie. Sans exception aucune, ils étaient tous futiles et incapables de m'épargner leurs railleries, s'ils me voyaient pleurer. J'étouffai mon cœur, je me jetai dans les bras de la fantaisie qui me tourmentait, je me laissai dilacérer par le vautour de mon orgueil, l'orgueil de n'être ridicule dans aucun de mes malheurs.

"Trois jours passèrent. Sur mon bureau, il y avait trois lettres fermées, et de morceaux de quelques autres que j'avais adressées à Teodora. J'ouvris les lettres, je me relus, j'eus honte de moi, et je me sentis gêné ; je les déchirai et j'allai me saouler.

"Pourquoi ? Pourquoi n'aurais-je pas été ce que serait tout homme embrasé d'amour ou assoiffé de vengeance ? Quelle raison avais-je, tout en ayant pitié d'elle, ou en la bafouant, de lui pardonner ? Si quelqu'un avait ri de me voir abandonné par elle, quelle plus grande victoire voulais-je que celle de rendre ridicule le mari de cette femme punie par son abjection même ? Cette hideuse philosophie, dont se pavane l'amour-propre de bien des individus, que portent aux nues l'envie et l'admiration d'autres misérables de la même espèce, qui m'a empêché de l'adopter et d'en tirer

profit dans une circonstance de ma vie où je ne pouvais espérer aucune guérison de la religion, de la morale, ou de l'inconstance de mon caractère ? Je ne lui répondis pas, c'est tout ce que je puis dire sur l'inflexible honneur de mes dix-neuf ans. Telle est la féroce vengeance que je m'infligeai pour racheter le lâche abattement où m'avait plongé l'apparition de cette femme vile, parée des pompes du bonheur.

"Ma deuxième année à Coïmbra fut un suicide continu. Je ruinaï ma santé dans toutes sortes de dérèglements et de libertinages. Je ne parus pas à l'Académie parce qu'en cette année 1846, la fermentation de la guerre civile absorbait les esprits séditieux des étudiants... L'Université ferma ses portes en mai quand, exténué par les insomnies, et empoisonné par les boissons stimulantes, je tombai malade, avec le désir sincère et l'espoir joyeux de ne plus me lever.

"Je cachai mon état à ma mère tant que je ne fus pas assailli par le remords de ne pas l'appeler à mon chevet, et de ne pas lui avouer la bassesse qui m'avait amené à détruire ma vie par des moyens aussi ignobles. Ce fut cette honte qui me sauva. Anxieux et les larmes aux yeux, je demandai aux médecins de me sauver. Ils me dirent d'aller à Madère pour me rétablir, et de passer ensuite un an à voyager dans des pays plus tempérés et boisés. À mon avis, la science voulait me signifier, avec son formulaire, que j'étais à la veille d'entamer un voyage qui me conduirait au-delà des barrières de l'éternité.

"Je comptai sur ma jeunesse, sur ma volonté de vivre, et je me levai. Je partis de Coïmbra pour Porto. Je pris des résolutions, je voulais retrouver les montagnes qui m'avaient manqué, mes chères pineraies de Ruivães, les ruisseaux cristallins, ourlés de verdure, au bord desquels ma mère me voyait, enfant, cueillir des pâquerettes pour les entrelacer dans ses cheveux. Mon âme alors aimait ces choses-là, avec les transports extatiques et sereins des phthisiques ; c'est que son enveloppe n'empêchait pas que se coule en elle la chaleur de la lumière idéale, ce calme ambiant dans lequel se dégèle le sang coagulé dans le cœur.

"C'est le désir de vivre qui l'emporta. Ce qui, l'année précédente, me semblait peu engageant et laid, mon appétit de vivre l'embellit. Même la couleur du ciel, d'où s'écoulaient en pluie les joies de mes seize ans, me souriait et m'appelait. La crainte de croiser Teodora ne put même pas me retenir. Qu'est-ce que cela pouvait me faire ? Je pensais que la partie de mon essence, captive de son amour, le feu l'avait rougie et évaporée, et que j'en étais sorti trempé, et bien étranger à l'homme d'une autre époque.

"Je surpris ma mère assise à l'ombre du chêne, à notre porte, qui relisait mes dernières lettres, écrites avec la tendresse d'une âme éclairée par l'aube d'un jour meilleur. En serrant contre moi cette femme vertueuse, je sentis dans sa poitrine un débordement de santé, d'allégresse et de religieuse onction. Je fus alors convaincu que je commençais une nouvelle existence.

"J'attendais que l'Université rouvrit ses portes pour aller à Coïmbra redoubler ma deuxième année, dont je n'avais même pas abordé les programmes en consultant la table des matières des abrégés. Ma mère s'efforçait de me dissuader de retourner à Coïmbra, ne jugeant pas que pour moi une licence s'avérât indispensable puisque je ne pouvais compter sur elle pour subvenir à ses besoins et aux miens. Je désirais cependant m'instruire. Je sentais la nécessité d'engranger des idées pour adoucir

ensuite par l'étude toutes les années de ma vie, que je comptais passer dans la maison où mon père avait vécu la sienne, jouissant du bonheur complet d'une existence paisible. Ma mère était bonne, elle transigea. Cette douce créature ne cessait de se reprocher d'être l'instrument de mon infortune, elle s'était sentie obligée d'expier par son abnégation et sa complaisance. De plus, elle craignait qu'à un moment ou à un autre, réapparût la vision de Leça.

"Quel pressentiment !

"Quelques jours avant celui où mon départ était fixé, je m'en fus aux Taipas prendre congé de mon oncle Fernão, qui se trouvait à Caldas. Le soir, je sortis me promener avec ma cousine Mafalda dans la chênaie. Il faisait déjà sombre quand nous retournâmes sur nos pas. Nous traversions l'Allée des Bains quand la silhouette d'une femme s'approcha de nous, enveloppée dans une cape blanchâtre. Mafalda me serra le bras, convulsivement. La silhouette s'arrêta devant nous et dit, sur un ton ironique : ' – Permettez-moi de contempler votre bonheur, c'est un plaisir pour les gens heureux de se voir admirés.'

"Je reconnus la voix de Teodora. Mafalda sentit que mon bras tremblait et la reconnut aussi d'instinct. Je m'écartai du chemin afin de poursuivre ma route. Teodora laissa tomber un repli de sa cape, derrière lequel elle dissimulait la moitié de son visage, et dit avec un ton arrogant : ' – Regardez, Afonso de Teive ! Regardez, je suis encore belle ! Le cœur est broyé, mais le visage conserve des grâces qui pourraient enlever une âme plus grande que la vôtre'.

"Elle resta quelques secondes haletante ; j'entendais la palpitation de son sein altier dans le frémissement de la soie de son chemisier. Puis, dans un grand geste impétueux, elle lança un paquet à mes pieds et s'éloigna d'un pas rapide. Je ramassai l'objet qu'elle avait lancé, et me rendis compte que c'étaient des papiers, et un objet plus solide ; ce devaient être mes lettres. Le reste, qu'est-ce que cela pouvait être ?

"Mafalda murmurait : ' – Quelle femme, mon Dieu ! Quelle audace !... Il me semblait bien que c'était elle. Tandis que tu dormais, cette après-midi, j'ai vu passer cette créature, c'était bien elle, encapuchonnée de la sorte sur un grand cheval, avec un domestique en livrée. Ta mère m'avait raconté de quelle façon elle l'avait vue à Leça, et mon père me l'a si bien décrite dans le moindre détail que j'ai deviné que c'était elle. Je ne te l'ai pas dit et j'ai demandé à Dieu de la faire vite partir d'ici'. ' – N'aie pas peur, ma bonne cousine, dis-je à Mafalda, en tout état de cause, cette femme ne peut représenter dans ma vie qu'un tracas de trois minutes quand je me promène dans l'Allée des Bains'. Ma cousine répondit : ' – Ne te fais pas d'illusion, mon cousin, cette femme, c'est ton mauvais sort.'

"Je souris et m'en fus examiner le paquet. C'étaient des lettres attachées avec un ruban noir, auquel pendait une petite clé ; il y avait aussi un coffret en écaille, fermé. Je compris que la clé était celle du coffret. Je l'ouvris, et je vis une tresse de cheveux et trois fleurs séchées glissées entre les mèches, comme une parure. Je reconnus les trois fleurs : je les lui avais apportées du jardin de ma mère, pour son anniversaire.

"Je pris la tresse et, à force de la contempler, je m'aperçus que je l'avais insensiblement rapprochée de mes lèvres. Je regardai autour de moi pour m'assurer qu'on ne me voyait pas. J'étais seul et ma chambre était fermée...

Je déposai un baiser sur les cheveux de Teodora, mon ami ! Je te demande pardon de ne pas en rougir aujourd'hui ; mais je te permets, si tu écris un jour cette histoire, de mettre six points d'exclamation quand tu arriveras à cet incident, et de t'étendre, le mieux que tu pourras et que tu voudras sur la misère de cette brute qui pleure et dépose des baisers sur des tresses de cheveux, de la brute qui rit de son propre avilissement, de la brute enfin qu'on appelle *un homme*.

"J'allais déposer ces mèches dans le coffre, craignant quelque surprise, et vis alors un papier plié au fond du coffret. C'était une lettre. Je m'empressai de la cacher, remis les cheveux dans le coffre, et le dissimulai, ainsi que mes lettres, dans mon sac de voyage et, palpitant d'émotion, je quittai ma chambre pour aller respirer dans l'obscurité d'un balcon où je ne m'attendais pas à trouver quelqu'un.

"Dès la première bouffée qui pénétra jusque dans mon cœur, imprégné des souffles balsamiques de ma jeunesse, j'entendis une respiration forte et tremblante.

"J'allai au bout du balcon et vis ma cousine, les mains sur le visage, qui essayait de retenir les sanglots qui lui montaient de la poitrine, trahissant une violente anxiété. Je l'appelai tendrement, je l'interrogeai. Quand j'arrivai à la comprendre, comment t'exprimer la profonde contrition qui déchira mon âme ? Les larmes de Mafalda coulèrent sur mes mains... Je lui demandai pourquoi elle pleurait. Elle me répondit : ' – Ce sont mes premières larmes : c'est pour toi que je les verse, mon cousin. Dieu te laisse te perdre... Il n'y a personne qui puisse te sauver de cette femme.' Elle se dégagea de mes mains, et s'enfuit en sanglotant.

"Je levai les yeux au ciel et me dis, en geignant presque comme un enfant : 'Ne permettez pas que je sois précipité dans l'abîme dont votre Miséricorde n'a pas voulu me sauver!'

"Et je crus que le Ciel répondait à ma prière par un miracle. L'image de Teodora passa devant mes yeux, elle me semblait repoussante, abjecte, ignoble et prostituée. Tout à coup, dans un disque lumineux, se dessina la figure angélique de Mafalda, le visage baigné de larmes, humble comme une sainte et, en même temps, hautaine comme la vertu sans tache.

"Je me mis alors à aimer ma cousine ; toutes les étoiles du ciel m'étaient favorables ; toutes les rumeurs de la nuit entonnaient avec moi un hymne au Seigneur pour m'avoir délivré des pièges de cette femme fatale qui m'avait fasciné par l'effronterie même de son audace et avait tissé, avec ses cheveux, la corde avec laquelle elle devait étrangler ma dignité.

"Pris d'une fervente tendresse, je partis à la recherche de ma cousine. Je la trouvai au chevet de son père. Mon oncle m'appela au pied de son lit. Je m'assis avec une joyeuse inquiétude. Le vieillard me trouva différent à mon regard, au ton de ma voix, à mon air. Il voulait savoir le secret de cette transformation. Il demandait à Mafalda si elle le connaissait. La jeune fille souriait avec cette angoisse particulière qui lacère l'âme dans un sourire, parce que les larmes ne servent qu'à exprimer les souffrances ordinaires.

"Je restai là pendant que mon oncle prenait tisane, lui demandai sa bénédiction, et retournai dans ma chambre. Ma cousine prit congé de moi, sans me regarder dans les yeux. Sa fierté souffrait probablement que je l'eusse surprise en larmes. Cette réserve me rendit Mafalda plus divine encore.

"Enfermé dans mon alcôve, j'ouvris la lettre de Teodora. Elle se trouve dans ce paquet cacheté depuis quatorze ans. Brisons le cachet, cela confirmera l'authenticité de mon histoire... La voici. Lis-la, toi, tandis que je reprends mon souffle. Il y a des années que je n'ai pas parlé aussi longtemps. Je lus la lettre de Teodora que je transcris ici :

Qui t'a dit, à toi, que je me sentais dégradée à mes propres yeux, Afonso ?

Quand t'ai-je donné le droit de supposer que ton silence, en réponse à un cri du cœur, écraserait la dignité de la femme qui fait tomber, d'un souffle, la boue du mépris dont tu as souillé ses habits ?

Quand je te suis apparue, comme la preuve d'un dévouement magnifique, tu t'es montré mesquin. Mes larmes te semblent le pus d'un cœur corrompu, quand c'était le sérum du sang le plus noble.

Tu n'as pu élever ton front à la hauteur du mien ! Et tu m'as jeté la pierre !

Qui crois-tu être, Monsieur Plein-de-Superbe, qui détourne les yeux de ton esclave, et ne sais même pas manifester quelque miséricorde en demandant à la femme qui t'aime de ne pas être infâme en t'aimant ? !

J'interrompis ma lecture à ce moment, repris haleine, et dis :

— Cette dame a du style, ou alors je n'y entends rien en styles ! Quelle cascade de questions !

— Tu peux rire : moi aussi, je me mords les lèvres pour ne pas éclater de rire au nez de l'ancien Afonso de Teive, dit mon ami.

— Mais le style – sincèrement, j'ai pris du plaisir à cette lecture – le style, ici, ne peut être à l'image d'une femme ; il y a là, au moins, la triple intelligence de trois écrivains qui secouent leurs mèches aux quatre vents de l'inspiration ! Par Hercule ! Ça oui, c'est une femme ... Et *il y a là quelque chose à voir*, comme dit Garrett.

— Et à lire, ajouta Afonso de Teive. Continue, si tu veux.

Je sollicitai mes facultés intellectuelles, et poursuivis ma lecture :

C'est à mes dépens, homme de fer, que tu as durci l'argile fragile d'une autre époque au feu des passions basses, aux dépens de la femme méprisable.

Que faisais-tu quand je me débattais avec les regrets que tu m'inspirais, et les douleurs de ma captivité derrière les grilles des Ursulines ?

Quand tu as su que la tyrannie m'enfermait à double tour dans une cellule et mesurait le moindre atome de l'air que je respirais furtivement, que faisais-tu pour délivrer une femme qui, à quinze ans, aspirait au même soleil que les fleurs, les oiseaux, les mendiants, le dernier vermisseau qui rampe pour accomplir son destin sous les yeux de Dieu ?!

— Il me semble, fis-je remarquer, que cette dame arrondit hardiment ses

périodes, mon cher Afonso ; et si tu me le permets, je dirai qu'il y a trop de style dans cette période ! Ça me démange de te demander l'effet que cela te faisait il y a quinze ans.

— Lis et, quand tu auras fini, nous parlerons, dit Afonso.

Et je lus :

Ne réponds pas. La femme vile, abjecte, misérable est généreuse. Ne réponds pas. Ris, et écoute.

Abandonnée par toi, trompée, je ne sais pourquoi ni dans quel but, par ta mère, je me suis trouvée trop faible pour croiser les bras et attendre la mort. Au bord de l'abîme, j'ai vu une planche de salut. Je savais qu'en s'y accrochant, mes mains déchirées se couvriraient d'incurables ulcères.

Je le savais, mais je me suis accrochée à cette planche. J'écoutai mon infortune ; je n'avais aucun autre ange, ni aucun autre démon qui me conseillât. Je l'ai écoutée, et j'ai accepté le mari qu'elle m'a donné. Je me suis perdue pour la vie de mon âme ; mais j'ai trouvé la vie de mes yeux, de mes oreilles, et de mon sein où me rongeaient le démon de la solitude et de l'abandon.

J'ai vu des arbres, j'ai vu des étoiles, j'ai entendu les cantiques de la Terre et les murmures amoureux de la nature en fête. Au centre du monde, j'étais la seule femme sans mère, sans père, sans ami, sans un cœur qui s'ouvrît aux cendres du mien. Peu importe. Je voyais le soleil dans le firmament et, au-delà du soleil la lumière infinie de ceux qui ont loué la main du Seigneur qui, suivant sa volonté, déploie un crêpe de ténèbres sur les cœurs qui, dans leur innocence, n'osent l'interroger comme Job.

— De mieux en mieux ! fis-je remarquer. Elle possède les Livres Sacrés !... Puis-je, sans être indiscret, te demander si l'auteur de cette lettre est morte ou bien encore gaillarde ?

— Attends que l'enchaînement des faits t'éclaire, répondit Afonso. Je poursuivis ma lecture, plus surpris que d'habitude quand il m'arrive de tomber sur des choses écrites par des personnes dont la santé mentale est sujette à caution :

Un jour, l'amertume de mon âme déborda. Je ne savais où m'emportait mon vertige. J'ai couru des lieues. Les arbres qui gémissaient, les fontaines qui murmuraient, les coups de tonnerre qui éclataient dans un ciel de bronze, les cataractes qui rugissaient dans les précipices, tout me disait ton nom. J'ai traversé en courant les montagnes qui nous ont vus enfants ; j'ai reconnu le rocher sur lequel s'asseyaient nos mères, j'ai prié au pied de la croix de pierre nichée dans une anfractuosité de la montagne. Et je ne t'ai pas vu. Je t'ai cherché deux mois, sans balbutier ton nom. Et... quand il y a un an, je t'ai aperçu, appuyé à l'épaule de ta mère, la voix de mon orgueil de malheureuse m'a dit : si il veut que tu te perdes pour lui, demain tu n'auras ni honneur, ni famille, ni mari, ni aucune créature sur la terre qui ne t'insulte pas.

Et je t'ai écrit, Afonso ! Ce papier, c'était un renoncement, ces paroles voulaient dire : offre-moi la damnation pour mon salut ; offre-moi l'infamie pour ma gloire ; le monde va me lapider, et je croirai qu'il acclame ma vertu ; toutes les débauchées me jugeront indigne d'elles ; et moi, heureuse de mon déshonneur, je tendrai la main avec douceur à toutes les misérables qui cracheront sur moi.

Et toi, Afonso ? Comme tu t'es empressé de me juger morte pour la vertu, de t'approcher du cadavre, de poser un pied sur sa poitrine, de le piétiner, de cracher sur lui !

Je suis revenue de l'autre monde. La femme que tu as vue, il y a peu, était un fantôme. Les cheveux noirs que tu as paré de trois fleurs sont tombés à tes pieds.

Les fleurs ont été labourées dans le feu de l'Enfer. Le fantôme est retourné à ses flammes pour ne plus brûler le rire de tes lèvres avec le flamboiement de ses yeux. Va au Ciel, toi, et demande à Dieu qu'il me laisse t'adorer dans l'éternité de mes peines. Demande-lui de m'accorder l'éternité pour mon expiation, et l'éternité pour l'amour. Adieu.

Comme il arrive qu'on pleure, parfois !...
C'était le style.

XI

Afonso sourit de ma sensibilité à fleur de peau, tortilla distraitement ses longues moustaches au-dessus de sa barbe rayée de filets blancs, alluma sa pipe en terre noire et poursuivit :

— C'est que je pleurais vraiment quand j'ai fini de lire cette feuille. Tu sais à présent l'effet que me fit la lettre de Teodora. Il n'est pas de circonstance honteuse que j'omettrai dans cette confession générale. Je suis le juge de l'homme que j'ai été. Je me suis jugé et condamné à l'opprobre de ramasser dans la boue mon vieux cœur et de l'offrir avec un haut-le-cœur au dégoût de ceux qui passent.

Je le coupai :

— Je ne vois là rien de choquant dont tu doives rougir !...

— Ce sera au moins pour toi l'occasion de mesurer la faiblesse de mon esprit, ou plutôt l'indécrottable simplicité dont je fais preuve en pensant qu'une telle pacotille de mots ronflants et d'apostrophes mélodramatiques suffisaient à justifier les accusations de Teodora. Le châtement de ma déplorable stupidité ne tardera pas... Nous y viendrons :

"Je lus une troisième fois la lettre et j'ouvris la fenêtre de ma chambre. Le vent agitait les branches des jeunes chênes, et le ciel était cette nuit-là sans étoile. J'eus envie de m'enfoncer dans l'obscurité des bois. J'ouvris doucement la porte de ma chambre et gagnai à pas de loup le balcon d'où il était facile de sauter dans la rue. Je venais de sauter, quand, d'une fenêtre obscure à côté du balcon me parvint la voix de Mafalda : 'Tu n'avais pas besoin de sauter, cousin, dit-elle, tu nous appelais, nous t'ouvrons les portes.' – Tu es encore debout à cette heure ? demandai-je, stupéfait et

quelque peu contrarié que l'on m'espionnât.' – Je ne me couche jamais plus tôt, répondit-elle avec douceur. Quand les nuits sont aussi tristes, j'aime regarder dehors... Il y a du vent, cousin, ajouta-t-elle en se retirant. Ne reste pas là comme ça, avec cet air perplexe, dans les courants d'air. Bonne nuit'. Et elle s'empressa de refermer la fenêtre.

"Je me dirigeai vers l'Allée des Bains, dans l'espoir inepte d'y voir les traces de Teodora, ou elle-même, si ça se trouvait. Je ne sais ce que j'attendais. Il est difficile d'expliquer ce qui nous pousse dans de telles circonstances quand, quelques années après, on s'interroge soi-même sur la cause de ses désirs ; ce sont des actes étrangers à la raison que seul peut justifier le délire. La vérité, c'est que je m'en fus dans cette allée, et que j'ai marché pas à pas en cherchant à me rappeler l'endroit où elle avait surgi devant moi, et la direction qu'elle avait prise en s'en allant.

"Je m'assis sur un des bancs de pierre, et me demandai si elle avait été assise là. Je bouchai mes oreilles à tous les bruits pour entendre le son des paroles de Teodora qui résonnait au fond de mon cœur. Je projetai mon âme implorante et désespérée vers ce ciel de bronze aussi noir qu'elle. Je demandai à Dieu qu'il me fit oublier cette femme, avec la véhémence du juste qui, dans sa détresse, demande la couronne du triomphe.

"Je me levai et marchai dans les ténèbres, me heurtant aux arbres, et cherchant à apaiser le feu de ma tête et de mes mains aux fontaines et aux étangs que je rencontrais. Au point du jour, je me trouvais au pied de la Falperra. Un sommeil irrésistible et léthargique s'empara de moi. Je m'endormis, le visage appuyé à la racine d'un arbre, et me réveillai tout emperlé de rosée, à la chaleur des premiers rayons du soleil. Je revins par la route des Taipas, et entrai dans la maison au moment où mon oncle Fernão, surpris de mon absence, interrogeait les domestiques pour savoir si j'étais sorti au petit matin.

"Mafalda m'apparut, le teint pâle, les yeux rougis à force de pleurer et ses cernes, d'un violet prononcé, descendaient jusqu'au milieu des joues. Mon oncle fit une légère allusion à mon peu d'égards pour sa fille. Nous sortîmes de la salle à manger et entrâmes dans le salon où Mafalda jouait ses morceaux au piano, et s'accompagnait de temps en temps en chantant. Ce jour-là, l'adorable pénitente s'assit pour d'une seule main, pianoter des airs monotones mais d'une céleste nostalgie, et mélancoliques.

"Le vieillard me fit un signe à l'insu de sa fille. Je le suivis, nous sortîmes, et nous rendîmes à pied aux ruines de Citânia. À mi-chemin, il y avait une maison inondée, avec des pans de mur encore debout. Le vieillard s'approcha de ces ruines, tendit son bras comme un index et dit : ' – Cette mesure a appartenu à ton grand oncle Cristovão de Teive. En ce temps-là, quand leurs derniers hivers givraient leur crâne et leurs tempes, sonnait leur glas, et ramenant leurs yeux vers leur sépulture, le remords pénétrait profondément le cœur des hommes qui avaient mené une vie dissolue, et les étouffait sous les anneaux de ses innombrables vipères, jusqu'à ce que Dieu eût pitié d'eux et les convoquât à son tribunal. Ton grand oncle était un misérable. Il s'éprit d'une femme de la cour, et cet amour lui pourrit le cœur et le sang, empoisonné par les affres de la perfidie. Ce garçon abject partit pour sa province, où il assouvit sa haine sur autant de victimes qu'il put surprendre endormies dans les bras de leur ange d'innocence. À quarante ans, la malédiction de Dieu s'appesantit sur lui. De la racine des cheveux à

celle des ongles, son corps, rongé par la lèpre, se couvrit d'ulcères. D'un coup, le vide se fit autour de lui, il se retrouva atrocement seul. Tous l'abandonnèrent. Même les enfants trouvés que la rumeur lui attribuait n'osaient lui tendre un gobelet.

'Cristovão possédait cette maison-là, sans proches voisins, construite dans on ne sait quel but, il y a trois siècles. C'est ici que s'est enfermé et qu'a vécu ce vivant enseveli dans le linceul de ses ulcères. Il avait pour seule compagnie la nourrice qui lui avait donné le sein, et que Dieu, pour la récompenser, a préservé de cette terrifiante maladie. Il mourut abandonné de tous et légua cette maison à la femme qui lui ferma les yeux. Son infirmière disparut tout de suite après lui, et rendit la maison aux héritiers de son maître. Quand je suis arrivé ici, cinquante ans après, j'ai trouvé cette mesure. Aucun de nos parents n'en a franchi les seuils, qui sont encore là où existaient auparavant des portes. '

"Mon oncle resta quelques instants silencieux et dit pour conclure : 'Afonso, notre Divin Maître nous édifiait par des paraboles ; un homme de cette calamiteuse époque fait la morale avec des exemples. Ton grand-oncle a commencé comme toi ; à toi de voir, mon neveu, si tu arrives à mener une meilleure vie que la sienne. Si une femme a introduit un tel cancer dans ton sein, cache-toi, purifie-toi, essaie de t'amender, et reviens ensuite dans le monde chercher le bonheur de ton cœur. J'ai une fille unique, un trésor que Dieu m'a confié. Ma fille pleure à cause de toi. Si tes larmes ne te délivrent pas des griffes de cette femme perdue, fuis, et fuis aujourd'hui même. Ne dis pas un mot à présent, Afonso. '

"Le lendemain je partis de Taipas et m'en fus à Ruivães. Quelques jours après, je fis une croix sur mes études, et partis pour Porto. Un vapeur appareillait pour Liverpool ; j'embarquai ; je restai un moment en Angleterre ; de là, je passai en France, puis de la France en Suisse où je vécus quelques six mois. Le remords d'avoir quitté ma mère et mon pays n'a cessé de me suivre.

"Je pris à plusieurs reprises la décision de revenir, mais la première image qui se présentait quand je m'imaginai de retour dans ma patrie, ce n'était pas celle de ma mère ! C'était inmanquablement Teodora, toujours elle !

"Au bout d'un an hors de ma patrie, je revins à Porto. Je me considérais alors comme guéri. Son souvenir s'était déjà estompé : le pouls ne s'accélérait pas et, de mon cœur, un flot brûlant ne me montait plus à la tête. J'offris ce plaisir à ma mère d'aller la voir, et je trouvai à son chevet Mafalda qui l'aidait à se remettre d'une grave maladie. Je notai un changement sensible dans le visage de ma cousine. Les rires de l'ange s'étaient élevés jusqu'au Ciel avec le parfum de ses prières. L'étincelante lumière de ses yeux avait été éteinte par ses sanglots. Ses mèches tombaient, éparses, sans fleurs, sans ornements, comme autant de dons que l'on oublie, ou dont on ne voit pas l'utilité pour réussir dans la vie. Embellie, cependant, par la sainte auréole d'une douleur qu'on subit sans avoir commis de faute. De quelle passion me suis-je senti l'esclave, ces premiers jours ! Avec quelle ferveur religieuse j'embrassai la main de ma mère réchauffée par ses lèvres à elle ! Je me souviens de l'avoir trouvée seule dans le verger. Je m'assis à côté de cette femme d'une pureté sans égale. Je saisis avec une soudaine avidité ses doigts qui me tendaient une pomme. Je n'osai les baiser... J'ai juste

balbutié : ' – Ma sœur chérie... ' Mafalda me répondit : ' – C'est ainsi que tu dois m'appeler, puisque j'ai déjà pris le pli de m'adresser à ta mère comme si elle était la mienne, mon cousin.'

"La paix de ces premiers jours, ce doux repos de mon esprit entre ces deux âmes charitables qui réconfortaient la mienne avec les indicibles douceurs de la vie domestique, ne me retinrent pas trois semaines. Comme je me sentais fatigué de la monotonie des heures toutes semblables, je fus pris d'angoisse et d'horreur pour ce que j'allais devenir : 'Quel homme abominable je suis !' me disais-je en mon for intérieur, rebuté par moi-même dans un dernier sursaut de vertu. 'Si le crime me répugne, pourquoi ne pas l'oublier ? Si je ne puis l'oublier, pourquoi me dévorer le sang en essayant lâchement de la fuir ? Je la hais et, dans mon âme, je lui demande pardon pour cette haine. Si mon cœur souffre, en se languissant d'elle, je m'abomine, et retourne contre moi-même les griffes de cette passion féroce'.

"Pour échapper à moi-même, je cherchais un refuge dans les yeux de Mafalda. Elle voyait dans les miens une implorante soumission et ne devinait pas pourquoi, lâchement, je la fixais avec une telle douceur. Elle en tira de fausses conclusions. Elle se crut aimée. Et lorsque je m'échinai le plus à lutter contre la vision de Leça et de l'Allée des Bains, Mafalda attribuait au Ciel les joies d'un autre temps, qui lui empourpraient le visage. La compatissante amertume avec laquelle je la considérais, cette jeune fille ingénue y voyait l'expression d'un amour contemplatif, comme celui qu'elle avait ressenti et toujours caché à tous, sauf à son père.

"Ma mère, à l'insu de sa nièce, me posait sur elle des questions, songeant toujours au mariage. Je lui répondais en lui disant la vérité, comme si Dieu avait besoin d'interroger ma conscience. J'exprimais la crainte d'avoir dissipé les fleurs de mon cœur, convaincu de ne plus avoir les vertus qui feraient de moi un époux digne d'elle. Ma mère ne pouvait me comprendre, m'obligeait doucement à lui donner des réponses et, quand elle m'entendait, elle disait en sanglotant : ' – Ce fatal envoûtement n'a pas encore été rompu !... Que Dieu te sauve, mon pauvre fils !'

"À quarante pas de ma maison, il y a une croix de pierre brute sur un piédestal en moellons. C'est cette croix qu'évoquait Teodora dans la lettre que tu as lue. Quand elle avait six ans, elle a passé une saison avec sa mère chez nous, et elle y est revenue à neuf. Nos mères se sont assises parfois sur les marches au pied de la croix tandis qu'avec des rejets fleuris d'acacias et d'arbres fruitiers, nous tressions de maladroitement guirlandes que nous accrochions à ses bras.

"C'est là que m'entraîna mon cœur dix ans après. Je me suis assis sur le piédestal de la croix. Je jetai un coup d'œil sur la pierre qui en constituait le socle, et vis des lettres. Je les examinai, et reconnus l'écriture de Teodora. Il y avait deux dates : *5 juin 1848*, avec ses initiales *T.P* en guise de signature. Les lettres de la suivante étaient plus récentes : *10 Septembre 1849*, avec les mêmes initiales et les mots suivants : *Une âme en peine est venue prier ici*.

"Nous étions le 15 Septembre de la même année. Teodora s'était donc trouvée là cinq jours avant.

"J'avais la fièvre quand je suis rentré. À la divine amabilité de Mafalda que je trouvai en haut des escaliers, je répondis avec une tendresse feinte. L'ange m'importunait. J'aspirais maintenant à une infernale orgie. Je voulais brûler et palpiter dans la jouissance avide qui se rit des devoirs et insulte

l'épouvantail de la morale, impassible bourreau des organisations ardentes. L'air touchant de Mafalda était une lance qui me transperçait. Je l'évitai et, durant quelques jours, nous avons passé fort peu de temps ensemble.

"Je retournai encore au calvaire. Au bras gauche de la croix pendait une couronne de fleurs des champs et, à la base, on avait inscrit une autre date : *20 Septembre 1849. Minuit. Le soleil du matin brûlera ces fleurs ; mais les bras de la croix rédemptrice resteront ouverts pour les malheureux. T.P.* Je voulais cacher à ma mère ces inscriptions écrites au crayon. Je mouillai un mouchoir d'eau et je les effaçai. Je vais à présent t'avouer que, quelques heures durant, l'entêtement de Teodora me sembla ridicule."

— C'est exactement ce que je pense, moi aussi, à présent, fis-je observer, encouragé par la confession de la personne la moins disposée à se laisser prendre au romantisme ridicule de l'épouse d'Eleutério Romão dos Santos.

— Mais, poursuivit Afonso de Teive, cette judicieuse critique se transforma le lendemain en compassion.

Je le coupai :

— En amour...

— En amour, oui, en un amour indomptable, un amour qui brûlait de la voir et de l'entendre, de pleurer avec elle, de l'arracher à son mari et d'insulter, en en prenant possession, la société et Dieu.

"Ce dessein m'aiguillonnait quand j'entrai dans la maison. Ma cousine se trouvait dans la première pièce. Elle se leva. Elle me prit doucement la main, la posa sur son sein haletant et me dit : ' – *Les bras de la croix rédemptrice resteront ouverts aux malheureux.* Bien qu'écrites par une main criminelle, ces paroles sont saintes. Puisqu'elle a fait ton malheur, mon pauvre Afonso, accepte aussi son conseil.' Elle posa un baiser sur la paume de ma main et quitta la pièce.

"Mafalda avait vu avant moi les paroles de Teodora. Elle avait compris ce mystère, résisté à la tentation de les effacer, et promis à Dieu, dès ce moment-là, d'user de toutes les ressources de son cœur pour me mettre en garde contre les ruses de cette femme perfide.

"Qu'aurait pu faire cette simple créature ? Elle déploya l'infinité des forces humaines pour mon rachat ; mais il a fallu que je fusse au cœur des ténèbres de ma vie, pour que le ciel lui concède une autorité pleine sur ma raison.

"Dès le lendemain, Mafalda me demanda de l'accompagner à une promenade, loin de là, dans les pineraies autour du monastère de Landim.' – Seuls ? lui demandai-je'. ' – Pourquoi pas ? Seuls avec nos anges gardiens et le cœur de ta mère qui nous accompagne, mon très cher Afonso. '

"Nous sortîmes. Mafalda restait taciturne. Contre mon bras droit, son cœur battait irrégulièrement la chamade. Et je sentais en mon âme un trouble, une contrainte qui n'était pas adaptée au style habituel d'une conversation entre cousins. Au sommet d'un tertre, d'où nous devons descendre vers des plaines fertiles, Mafalda s'assit et embrassa de ses yeux baignés de larmes les horizons à l'entour. Je lui demandai pour quelle raison elle pleurait. Elle me répondit que l'idée l'affligeait de me voir quitter pour toujours ma mère et des parents qui me chérissaient.

' – Qui t'a dit que j'abandonnais ma mère et mes parents ? rétorquai-je'.

' – Tu me le diras, toi, si je te le demande, en joignant les mains, répondit-elle, joignant le geste à la parole'. Je balbutiai n'importe quoi. Les paroles qui me venaient sonnaient faux. Mes joues s'enflammèrent, parce que je

n'étais pas habitué à mentir. Mon cœur prit part à cette honte ; la tendre créature qui m'interrogeait semblait à ce point déifiée qu'elle m'inspirait une sorte de scrupule religieux.

"Mafalda m'interrompt : ' – Je vois que je te fais de la peine, mon cousin. Tu es encore bon, tu ne peux mentir à ton amie. Tu veux suivre ton destin... Fais-le, mais... écoute-moi...' Un long silence suivit, auquel elle mit elle-même fin, elle s'exclama, éclatant en sanglots : ' – Je ne puis !... La Sainte Vierge n'a pas écouté mes prières!...' "

"D'un ton câlin, avec la délicatesse d'un frère, j'insistai pour qu'elle parlât. Elle articula quelques phrases sans aucun lien encore entre elles, dont je pouvais suivre le fil dans mon esprit averti. Je la coupai, fort ému, et m'adressai à elle en ces termes : ' – Tu dois avoir un instinct directement inspiré par le Ciel, ma cousine, parce que ton âme virginale et pure de toute fausseté ne peut être trompée. Tu sais que je vais m'enfuir sans avoir annoncé à ma mère ce nouveau coup. Je m'enfuis, ma sœur, parce qu'entre ton céleste dévouement et mes passions effrénées, il y a l'infini. Tu es une créature qui n'a pas encore songé au mal, qui cherche une âme toute pleine des croyances de la jeunesse. Tu vois ma vie, harcelée par les menées de la seule femme que j'aime, d'une femme perdue pour moi et pour elle-même. Tu observes cela avec tes yeux inexpérimentés, et tu n'en reviens pas du pouvoir infernal de cette femme. Oh ! Que Dieu ne te laisse pas voir le monde dépouillé des habits que lui prête ta candeur ! Que Dieu te préserve de te pencher sur l'abîme d'où l'on tire les clartés qui nous permettent d'observer les plaies de la société. Cache-toi de moi et de tout homme, cache-toi, ange du paradis, pour qu'aucun homme ne te dise ce qu'il a vu. Je ne sais comment j'oserais te conter mes malheurs, Mafalda. Ton langage, je l'ai oublié quand j'ai quitté ces forêts où nous nous entendions comme s'entendent les petits oiseaux du ciel. Que te dire aujourd'hui ? En quels termes te montrerai-je mon indignité ?' "

"Avec une extrême douceur, Mafalda posa sa main sur ma bouche : ' – Ne dis plus rien, mon frère, tu as déjà tout dit... La seule femme que tu aimes, c'est... elle'. Les sanglots étouffèrent sa voix. Je n'avais plus assez d'énergie pour essayer de la consoler. Comme je ne sentais en moi aucune ferveur, toutes mes expressions eussent été faibles et vaines. Je pouvais mentir, mais à quoi cela m'aurait-il servi ?... Mon silence était angoissant. Je me reprochais de m'être exposé à un tel entretien.

"Je fus heureux de la voir se lever et me dire : ' – Nous revenons, cousin ?. Revenons chez nous. Ne perds pas des instants que tu pourrais passer avec ta mère. Allons-y.' "

"À ce moment-là, au pied de la montagne par où passait la route de Landim, une femme passait au galop. Elle était seule. Je ne l'avais pas encore vue quand Mafalda tendit son bras pour me la montrer et dit : '*La seule femme que tu aimes*'."

"À cet instant, j'oubliai l'ange qui se trouvait là, près de moi, en train de pleurer ; je ne sais même pas si j'ai souhaité que Dieu la rappelât dans sa patrie ; et j'adorai le démon qui passait là, en bas, avec son voile qui voltigeait, dans les nuages de poussière qui se levaient sous les sabots du cheval lancé au galop.

XII

Chaque jour les ténèbres s'épaississaient autour de l'esprit désespéré d'Afonso de Teive. L'obsession de Teodora ne lui laissait aucun répit. Aux environs de Ruivães, on remarquait de plus en plus l'amazone, tantôt seule, tantôt suivie de son laquais, parfois flanquée de son mari dont elle faisait aussi peu de cas que de son laquais. Selon moi, Afonso résistait à la tentation et, dans l'espoir de les rejoindre dans le royaume céleste, se renseignait sur les saints de sa famille, qui étaient moines sous l'étendard de la Croix, mais qui, selon d'autres, méritaient beaucoup moins l'auréole de la sainteté. Mourir quand le ciel s'ouvre pour vous au-delà de l'horizon, en entendant déjà les hymnes des anges, c'est glorieux et réjouissant ; mourir par contre en versant goutte à goutte comme autant de larmes le sang de son cœur, sans visions bienheureuses, sans l'élan du prédestiné, mourir de son amour pour une femme, qui se traîne soumise aux pieds de son vainqueur qui le méprise et qui l'adore... une sublime extravagance si vous voulez que je n'appelle pas cela un très saint martyr !

Avant qu'on la prévînt de l'intention qu'il avait de partir, la mère du déplorable garçon résolut de lui imposer sa volonté de mère, en faisant preuve de sévérité. Informée par Fernão de Teive, elle savait que Teodora faisait de fréquentes incursions dans les alentours de Ruivães et qu'Afonso n'était pas étranger, bien qu'il ne l'eût pas rencontrée, aux manigances de cette dévergondée.

Le mot *adultère*, dans l'esprit de D. Eulália, représentait une horreur, comme si ce crime avait été sans exemple dans l'humanité et qu'il n'y eût aucun remords pour faire contrepoids dans la balance de miséricorde divine. L'effroi à l'idée qu'un fils à elle, un descendant de saints, et de mâles pour le moins honorés, puisse provoquer dans le monde un scandale d'une telle monstruosité, l'enflamma d'une louable indignation. Alors qu'il ne s'y attend pas, on appelle Afonso dans la chambre de sa mère pour entendre ces paroles graves et sèches :

— J'ai besoin de mourir en paix avec le monde entier, que je n'ai jamais scandalisé, je pense, et que Dieu me pardonne si ma vanité me fait oublier mes fautes. Je te demande comme une amie, à moins qu'il ne me faille plutôt t'en donner l'ordre comme une mère, de m'épargner, tant que je vivrai, la honte de me voiler la face quand on me demandera des comptes sur les sentiments de religion et d'honneur que j'ai instillés dans ton âme. Je crains que l'on ne me demande ce que j'ai fait de l'héritage que ton père m'a confié pour que je te le transmette dès que tu auras assez de discernement pour le recevoir... un héritage de vertu et de probité que d'emblée tu liquides. Va à Lisbonne, si cela te plaît, ou voyage, si tu préfères. Il est bon que tu saches les fonds dont tu disposes. Ta maison rapporte six mille cruzados, tu peux compter sur eux, et sur la valeur des propriétés si, pour préserver ton honneur, tu as besoin de les faire vendre. Ne reviens pas auprès de moi si tu ne peux me jurer sur les cendres de ton père que le souvenir de cette femme coupable est éteint dans ton cœur. Que Dieu, notre Sauveur, te bénisse, mon fils. Ma dernière prière sera pour demander au Créateur de te restituer à la maison où des générations se sont légué la

tradition des grands services rendus à Dieu qui vont de pair avec les grands services rendus à la Patrie ; religion, honneur et travail, le noble métier de l'épée pour les uns, et de la science pour les autres. Tu ne suis plus la trace de tes aïeux, tu consumes ta jeunesse en t'exposant à des déboires auxquels personne, à part moi, n'est à même de compatir. Sois fort si tu le peux, sois un homme. Si ta dernière faiblesse te pousse au dernier crime, réserve au moins une partie de ton âme à la contrition, au moment de mourir.

Jamais, jusqu'à cette heure, Afonso n'avait entendu sa mère parler ainsi. Même dans l'admonestation, elle n'avait jamais caché combien ça lui coûtait ; et pour compenser sa peine, elle passait aussitôt aux caresses.

Concernant Teodora, les réprimandes étaient toujours voilées sous la grave et douce persuasion des conseils. Vouloir l'éloigner d'elle-même, il n'en avait jamais été question, elle n'y avait pas fait la moindre allusion. Et maintenant, il y avait son air, la dureté de ses propos, son expression, les rides de son front. Afonso trouva assez de changements pour en être surpris et peiné. Il s'apprêtait à répondre. D'un geste, elle lui intima aussitôt le silence et dit :

— Je ne veux pas t'entendre. C'est à Dieu de t'entendre. Pars. Moi, je reste ici, je veillerai sur cette enfant qui n'a eu que le malheur de t'aimer. Nous nous consolerons, elle et moi, en priant pour toi. Demain, tu partiras. C'est un ordre de ta mère.

En prenant congé de sa mère, Afonso eut l'intuition qu'il ne la verrait plus. La plus grande angoisse qu'il ressentit jusque là, ce fut celle-là.

Il s'agenouilla pour baiser ses mains qu'il couvrit de larmes. Elle le bénit sereinement, les yeux sur le crucifix de son oratoire. À côté d'eux, se tenait Mafalda, livide, raide, transie par le froid qui la faisait grelotter. Elle ne pleurait pas. Sa souffrance était comparable à ceux de la mère qui avait également les yeux secs. Mais, lorsqu'Afonso lui tendit la main et lui dit : "Adieu !" elle arracha du fond de sa poitrine un cri perçant et se jeta dans ses bras, pleurant à chaudes larmes.

XIII

Afonso de Teive s'en fut à Lisbonne. Dans son désespoir intransigeant, il refusa de loger chez le conseiller. Il meubla une maison dans le quartier de Buenos-Aires, et dans la rue la moins fréquentée. Il prit ses distances avec les relations qu'il s'était faites chez le magistrat et s'abstint de se lier avec de nouvelles connaissances. Il tapissa de livres les murs de son cabinet, se lançant dans l'étude pour se distraire, et même dans des travaux de composition, sans avoir l'intention de se faire connaître dans le monde littéraire. Tant que son esprit fut absorbé dans l'aménagement de sa maison et les commodités nécessaires à qui entend y vivre jour et nuit, il ne fut accablé de douleur qu'en de courts moments ; mais dès que cessa ce remue-ménage, que les tapis des pièces élégantes ne laissaient plus passer le bruit des pas, et qu'assis à son bureau, Afonso entendait juste le tic-tac de l'horloge, autour de son esprit, les nuages s'épaissirent, qui s'étaient espacés, dispersés par la brise de l'espérance, et jamais la main de la tristesse ne pesa autant sur lui. Les livres l'ennuyaient ; l'écriture lui échauffait l'esprit et le plongeait dans une pénible excitation. Tous ses manuscrits, fragmentaires

ou décousus, que j'ai vus treize ans après, trahissaient une passion tenace et le poète en tirait des arguments contre la Providence qui l'avait abandonné, dans le combat qu'il menait contre lui-même.

Accepter à vingt-deux ans, aussi longtemps et volontairement, un tel joug dans sa vie cela relève d'une vertu imaginaire. On disposait, dans d'autres civilisations, du désert de l'anachorète et de la Palestine du Croisé ; les uns et les autres se consumaient dans les tourments de la solitude, ou se laissaient découper par le fer islamique ; ils se rejoignaient au Ciel pour recevoir leur patrimoine de joies infinies, en échange d'une heure d'orgueil comblé – qui de plus n'a rien à voir avec la course fugace du ventre vers la sépulture. À notre époque, par contre, devant tant de lumière, tant de fracas, tous ces efforts de la terre pour se parer, maintenant que le Ciel se laisse contempler, non plus comme l'asile de vies futures, mais uniquement comme l'enveloppe étoilée de ce globe dont les délices nous ont été données en dédommagement du temps trop bref où nous les savourons, maintenant, en somme, que vivre sans jouir est un sinistre, sinon un stupide, prélude à la mort, au bord de la tombe, quelle folie que celle d'Afonso de Teive qui ne prend pas le monde à bras-le-corps, avec six mille cruzados de rente, vingt-deux ans, sa hardiesse de fidalgo, une figure dotée de toutes les grâces, et qui a tout pour plaire !

La société raffinée se devait d'envoyer un de ses ornements intimer à Afonso de Teive l'ordre de comparaître, en tant que prévenu de lèse-culture, à la barre du XIXe siècle. Le délégué choisi pour cette occasion trouva comme par hasard Afonso dans les bois de Penha-Verde à Sintra, où l'avait amené la nostalgie de ses arbres de Ruivães.

D. José de Noronha, trente ans, second fils d'une noble maison de Lisbonne, avait entamé diverses études à l'Université, il avait dans les mêmes âges qu'Afonso. Il appartenait à la tribu des *Persifleurs*, et se recommandait comme meneur dans les troubles, et plus encore comme l'estomac le mieux fait pour digérer le vin. On racontait que D. José de Noronha buvait au tonnelet quand il n'avait pas sous la main la bassine qui lui servait d'habitude de coupe dans ses libations. Ce fait, constaté par des témoins stupéfaits et envieux, lui gagna la considération de ses compagnons de taverne, et lui valut une voix délibérative dans toutes les débauches nocturnes. Afonso de Teive, quelque temps associé aux imprécateurs, ne jugea pas digne de son estime cet illustre compagnon qu'il ne distinguait pas des autres dans son esprit. Séparés par leurs habitudes à présent différentes, ils se voyaient rarement. D. José de Noronha traitait le transfuge de renégat, et faisait courir le bruit que le misérable n'avait jamais bu une bouteille de genièvre, sans éprouver les effets de l'ébriété. Une telle accusation constituait une offense grave.

Après avoir abandonné ses études, à force de se faire régulièrement recalier, D. José retourna dans sa famille qui le reçut sans manifester aucune surprise devant cet échec, pas même la moindre contrariété. Le fidalgo disposait d'un gros patrimoine du côté de sa mère, et avait un père dont la vie dérégulée absolvait les écarts de son fils. La société l'accueillit joyeusement, le rangea en première ligne dans la cohorte des élégants, et salua comme autant de trophées des conquêtes relevant du code pénal, et glorieuses aux yeux des salons. D. José s'abstint de s'enivrer en public, il faut le reconnaître ; mais se rattrapa dans des vices qui s'avéreraient bien plus

nocifs pour la société si la plupart de ses membres s'autorisaient les affligeants outrages qui touchent les intimités les plus secrètes, quand ils n'exposent pas les familles au regard du public. Nous n'allons pas jusqu'à dire que toutes les familles outragées se plaignent. Il y a tant d'exceptions, surtout à Lisbonne, que celui qui voudrait en tirer une règle aurait bien du fil à retordre. Vous trouverez là une bonne quantité de cette chose que l'on appelle "philosophie", une science qu'il a fallu inventer à mesure que certaines vertus irréprochables dans leurs appartements se sont mises à sauter par les fenêtres, et à prendre leur envol pour je ne sais où, pour l'Inde, ce qui semble naturel, car les veuves s'y font brûler afin de confirmer qu'elles restent fidèles à leurs défunts époux. Ce doit être ça.

Afonso de Teive reconnut D. José, qui s'écarta d'un groupe de femmes pour le saluer. C'était bien autre chose, après l'avoir vu à Coïmbra, de le voir ici à Sintra, flanqué de femmes *d'une extrême distinction* comme on dit là-bas, une expression presque toujours d'une irréprochable pertinence, à condition de ne pas mentionner la qualité distinctive. Le peu d'estime dans lequel le fidalgo du Minho tenait celui de Lisbonne se dissipa aussitôt. Son maintien, sa mise, sa gravité, ses gestes affectés, tout cela servi avec un parfum, pour m'exprimer ainsi, de palais et de cour, transforma la mauvaise opinion d'Afonso en une estime attentive et presque amicale.

Bref, ils échangèrent leurs adresses et convinrent aussitôt de se retrouver souvent et de passer beaucoup de temps ensemble. D. José de Noronha, qui était du pays, fut le premier à rendre visite à Afonso. Ils se fréquentèrent assidûment et en vinrent à loger à tour de rôle l'un chez l'autre pour des périodes de trois jours. Il fallait s'y attendre : Afonso raconta ses chagrins et se livra sincèrement à son ami. C'était le premier étranger à les entendre. Il lui montra les lettres de Teodora, vantant sa beauté, plus grande encore que son génie manifesté dans l'écriture. Le pauvre Afonso n'avait trouvé rien de moins que du génie dans les lettres de l'épouse d'Eleutério Romão. De son côté, D. José de Noronha passait de la surprise à l'effarement à chaque phrase interrogative de la fameuse missive, qui m'a fait rire et pleurer, un fait unique dans ma vie extraordinaire.

— Et tu as pu, dit D. José, tu as pu résister à cette femme ? ! Tu es un infirme, ou tu as un cœur de pierre, ou encore tu dégages un parfum de sainteté ! Découvre-moi bien les replis de ton esprit. Explique-moi ce phénomène. Est-ce bien vrai que tu n'as jamais répondu à cette femme, et que tu n'as pas cherché à la voir ?

— C'est exact, répondit Afonso, presque honteux de sa confession.

— Ô pauvre Joseph ! Ô malheureuse Hiempsal... Connais-tu bien Hiempsal ? l'épouse du ministre du Pharaon ? Combien de capes comptes-tu abandonner ainsi à de belles mains !... Pauvre de toi, Afonso de Teive qui as fini par sortir de l'inondation sans cape et couvert de boue !... Tu ne sais pas que tu es en 1850 et que tu dois jeter par-dessus bord le poids de deux siècles si tu ne veux pas couler à pic, et tomber dans l'inexorable ridicule avec les hommes de ta condition, et faits comme tu l'es. Origènes factices qui ne corrigent même pas par l'étude des attributs divins leur ignorance des attributs humains... Pauvre Teodora... la belle femme qui se traînait à tes pieds, quand toi, avec l'orgueil même de ta vanité blessée, tu aurais dû aller lui baiser les cheveux au lieu de les lui arracher. Pauvre fille, mariée à un homme appelé Eleutério. Eleutério comment... déjà ?

— Eleutério Romão dos Santos, dit Afonso souriant, sur le ton moqueur de son ami.

— Eleutério Romão. Je ne sais, reprit D. José, si j'aimerais l'épouse d'un homme appelé Eleutério ! Mais vu la figure et le style de cette Teodora, je l'aimerais, je veux bien croire que je l'aimerais, Afonso, en l'obligeant à rendre justice au titre d'époux de son mari... Parlons sérieusement, comme des garçons qui ont le strict devoir de ne pas être idiots, sous peine d'être victimes de tous les Eleutério. Il est indispensable que tu écrives à cette femme ; cela ne t'empêche pas d'écrire à beaucoup d'autres, vu que tu ne sais plus où tu en es, et que tu t'adonnes volontiers aux méditations... Quel guignol tu fais, Afonso ! Et moi qui te trouvais si drôle à Coïmbra ! Quand tu publiais dans le *Trovador* des jérémiades lamartiniennes, et nous étions convaincus que tu étais un infortuné, que tu vivais des brises du lumineux Mondego, et, tandis que tu faisais pleurer les jeunes filles avec tes vers, farceur, tu te sifflais des torrents de cognac, comme une éponge sous une cataracte, et j'ai bien souvent cru que tu me ferais descendre de mon piédestal... Fêtard !... Parlons sérieusement, à présent. Écris à Teodora, s'il te reste un semblant de pudeur... Ne me dis pas que tu souffres à cause d'elle, que c'est pour elle que tu as abandonné ta mère, que tu as renoncé à l'amour d'un ange à cause d'elle... Ne me dis rien de tel, je ne puis admirer ta vertu, ni ta sottise. La vertu consisterait à mesurer l'espace qui sépare ton âme du cœur de Teodora que tu as trahie, et à loger dans cet espace trente femmes, pourvu que tu ne privas pas ta mère de ta présence, et que tu ne lui infliges plus de tels chagrins, fussent-ils bien moins graves. Tu devais adorer ta cousine parce que c'était un ange, et désirer l'autre parce que c'était un démon. Qu'as-tu fait quand elle s'est mariée ? Tu as pleuré, et enduré un tel rabaissement de ton orgueil que tu as consenti à ce que l'on te vît pleurer, toi, un garçon de vingt ans, aimable, riche ! Réfléchis bien à une si catastrophique calamité. Imagine ton existence dans dix ans et dis-moi quel dégoût va t'inspirer cet Afonso, quand l'Afonso de 1850 constatera qu'il a le même nom et pratiquement le même visage !...

Et il développa longtemps le même argument.

Le fils d'Eulália écoutait le discours de D. José, entrelardé de facéties, et parfois pertinent pour des raisons qui se fichaient profondément dans son esprit. Les répliques qui lui venaient étaient molles et même timorées. Il hésitait à donner des réponses qui feraient rire son ami. Il se forçait à manifester autant de licence dans les idées, et parfois de grivoiserie dans les propos. Il avait l'impression de s'épanouir intérieurement pour un nouveau printemps de joies où il connaîtrait bien des amours qui s'annihilerait, permettant à son cœur de se trouver salutairement détaché de toutes. Il prit en grippe sa maison des Buenos-Aires parce qu'elle se trouvait loin du monde, et juste bonne pour de malheureux fous qui comptent se déplumer en pleurant sous le regard de l'ange de la solitude. Il déménagea pour aller s'installer au centre de Lisbonne, près des salons et des théâtres, entre le tapage des estaminets et la foule des promenades. Il paya de sa personne. Il fut d'abord écoeuré ; mais il y avait à ses côtés D. José de Noronha, entouré de tous les grands roués, tous décidés à se gausser du provincial dromadaire qui s'était caché dans le quartier des Buenos-Aires afin de diluer dans ses sanglots une passion aux mains calleuses, ramenée de là-bas, du Minho montagnoux. Or Afonso préférait abjurer la vertu qui prenait déjà beaucoup

de précautions pour lui souffler ses conseils, plutôt que de s'exposer aux railleries de personnalités aussi brillantes. Il est vrai que parfois deux images s'imposaient à son esprit, baignées de larmes : celle de sa mère et de Mafalda. Afonso chassait ces images importunes, et se traitait de visionnaire infantile, pas encore émancipé des illusions d'un poète sans aucune expérience du prosaïsme inévitable de la vie.

D. José eut beau faire, il ne parvint pas à lui faire écrire à Teodora. Il se trouve que d'autres femmes supérieurement belles, et pleines de reconnaissance pour ses égards, retinrent son attention, et lui firent un peu oublier la morgada de Fervença. Mais, un jour, au milieu d'un cercle de jeunes gens qu'il avait prié à déjeuner, Afonso reçut une lettre de Teodora :

Le Seigneur m'a prise en pitié. L'ouragan est passé. J'ai la tête froide au bord de la tombe d'où je me suis levée. Me voici debout face au monde. Je sens en mon sein le poids de mon cœur mort ; mais je vis, Afonso. Mes lèvres ne lâchent plus de malédictions, les mains sont jointes, mes yeux ne pleurent pas. Mon cadavre s'est levé, immobile comme la statue du sépulcre. Ne me crains plus, à présent, ne t'enfuis pas. Arrête-toi, là où tu es : tes joies doivent être bien illusoires, si la voix d'une pauvre femme arrive à les troubler.

Écoute... Si je te voyais aujourd'hui, tel que tu as été près de moi, quand tu étais l'ange de mon enfance, je t'embrasserais. Si tu me disais que ton innocence s'est abîmée dans le gouffre des passions, je te repousserais. J'aime l'enfant d'il y a cinq ans et je déteste l'homme d'aujourd'hui.

Tu peux être rassuré. Quel mal peut te faire cette lettre, Afonso ? Ne me réponds pas, lis. Cette femme perdue, le Christ lui a jeté un regard plein de commisération et l'a entendue. Et si moi je voyais passer le Christ entouré de misérables, je m'agenouillerais et lui dirais : 'Seigneur ! Seigneur ! C'est une malheureuse qui s'agenouille devant vous, et pas une femme perdue. Il n'y a pas une seule infamie dont la justice de la terre me puisse faire grief. Il était immoral, ce devoir que l'on m'a imposé, j'ai voulu le fouler aux pieds, mais je suis pure. *Un devoir immoral...* pourquoi pas, Seigneur ? Vous avez vu que j'étais innocente ; ma mère et mon père étaient avec vous.

On m'a étouffée dans un cachot ; je voulais vous aimer, libérée des fers que l'on m'imposait, je me suis laissé tuer, votre image sous les yeux, par un prêtre de votre culte. Votre prêtre, Seigneur Dieu de Justice, a commis un acte immoral, dressant, pour menacer les facultés de cette âme qu'il écrasait, l'échafaud de mon cœur. Il a été immoral, le devoir que l'on m'a légalement dicté en votre nom, Seigneur. Et moi, sans vociférer contre le monde qui me passe ce garrot à mon cou, je m'agenouille devant vous, Dieu qui réprouvez les plaisirs de ce monde, en vous suppliant de me donner un ami.

C'est ce que je dirais au Dieu de la femme adultère et de Madeleine, Afonso. Et le Seigneur aurait pitié de moi, il m'écouterait, et de ton âme, pénétrée et foudroyée par la miséricorde du Juste des Justes, jaillirait un gémissement compatissant

pour la femme désemparée : *Sois mon ami !*

Afonso refusait de montrer sa lettre ; c'était pourtant discourtois de la garder cachée entre garçons qui s'étaient confié là franchement, et aussi fidèlement que possible, leurs exploits amoureux des quinze derniers jours.

— Homme indigne de notre estime ! s'exclamait D. José de Noronha. Cynique rhéteur ! Peux-tu refuser à tes amis le plaisir innocent d'apprécier deux minutes le style d'une provinciale Sévigné à qui il ne manque, puisque c'est une femme de notre temps, que de s'attacher à un homme qui lui ouvre les horizons d'un destin splendide ? Par ici la lettre !

— La lettre ! La lettre ! crièrent tous les assistants en empoignant leurs verres.

— Un toast à la belle des montagnes ! beugla D. José.

— Après avoir lu la lettre, corrigea un commensal.

— Avant et après ! rétorqua celui qui avait proposé le toast et il ajouta : À la santé de Teodora, la belle, la spirituelle, la femme aimée follement amoureuse, aussi pure que peut l'être l'épouse qui, dans les bras de son mari, réserve à l'homme qu'elle aime la virginité de son cœur.

— À la santé de Teodora ! crièrent-ils tous à l'unisson, à l'exception d'Afonso dont la mine trahissait la mélancolie.

Suivit un toast enthousiaste à l'heureux Afonso qui plaçait la belle Minhota au-dessus de tant de Lisboètes au teint et à l'œil d'arabes qui lui avaient offert leur âme dans un sourire. Afonso les remercia, dissimulant fort mal un geste de contrariété.

Les convives persistèrent à réclamer la lettre. Afonso hésitait encore. Le plus ivre de cette jeunesse patricienne représentant les plus grands noms de l'époque héroïque du Portugal osa prendre la lettre sur la table et l'ouvrir sous les applaudissements retentissants des autres. Afonso de Teive tendit le bras, impétueusement, et arracha la lettre de la main de son hôte.

— C'est une insulte à tous ! s'exclama D. José de Noronha.

— Ce n'est pas une insulte, rétorqua le garçon de Ruivães, c'est un hommage à toutes les femmes, et particulièrement aux malheureuses.

Cela dit, il embrasa la feuille à la flamme du chandelier auquel ils allumaient leurs cigares. Le ton amer de ces paroles toucha les convives qui, par bonheur, se trouvèrent tous d'humeur sentimentale : les vapeurs de l'alcool avaient embrumé leurs facultés intellectuelles, qui étaient restreintes chez eux, comme par privilège héraldique. D. José, imprimant à son visage un semblant de rigueur et de sérieux, pérorait sur la probité d'Afonso et, au nom de leurs amis communs, le remercia pour cette leçon et porta un nouveau toast à leur jeune hôte qui était aussi digne de l'estime des hommes que de la confiance des femmes.

Ce chapitre ne nous dispense pas d'une note explicative, pour apporter une réponse provisoire à la critique avisée, laquelle me demandera comment j'ai pu transcrire une lettre brûlée à la flamme d'un chandelier quelques minutes après avoir été lue par Afonso. C'est parce que le brouillon, de la main de Teodora, pleine de ratures, de corrections et de pâtés était encore entre les mains d'Afonso de Teive en décembre dernier. Il nous reviendra de dire comment Afonso est entré en possession de ce brouillon. Les critiques constateront alors qu'il est peu de choses dans la vie qui arrivent aussi

naturellement.

Excusez-moi ces scrupules excessifs : je ne supporterai pas de bon cœur que la mauvaise foi relève chez moi de flagrantes invraisemblances.

C'est ainsi que je voudrais que l'on écrivît l'Histoire de notre Patrie, en faisant preuve de cette exigence et de cette rigueur. C'est faute d'une telle minutie dans l'élucidation des événements historiques que nous ne savons pas encore combien de bâtards ont faits nos monarques, une lacune qui ternit quelque peu notre panégyrique des rois portugais et de leurs vertus. Que les historiens s'inspirent de mon exemple.

XIV

Le même jour, un député qui venait d'arriver du Minho remit à Afonso une lettre de sa mère, à laquelle était jointe une autre de Mafalda. La dame de Ruivães félicitait son fils : elle avait appris qu'il cherchait à se distraire dans la capitale, et l'exhortait à se comporter de façon honorable dans ses plaisirs, pour qu'ils ne soient pas gâtés par le fouet de la conscience et de l'infamie. En quelques lignes, Mafalda lui demandait de ne pas l'oublier et de rester fidèle à sa promesse de l'estimer comme une sœur.

Le député de Braga était un particulier qui n'avait pas la langue dans sa poche, et prenait gaillardement par-dessous la jambe tout ce qu'on appelle la délicatesse pour ce qui touche aux affaires de cœur. Moyennant quoi l'exubérant député tint à Afonso ce discours :

— Je me souviens encore de vous quand vous étiez déjà un jeune homme et que vous étudiez la rhétorique à Braga. Le fait est que vous avez été pris au collet par l'officier d'État Civil quand vous avez assailli les sœurs du couvent des Ursulines. Eh bien, c'est moi qui, à la demande de votre mère, suis intervenu en votre faveur dans le procès qu'on vous intentait.

— Je ne le savais pas, fit-il. Je profite de l'occasion pour vous remercier.

— Il n'y a pas de quoi, rétorqua le député avec un sourire entendu. Ce que peuvent inventer, Monsieur, les femmes... ou les petites femmes... parce qu'en fin de compte la morgadinha de Fervença est tombée assez bas pour aller se marier avec une brute de Tibães... Vous en avez entendu parler ?

— Parfaitement. Il était impossible pour moi de ne pas l'apprendre, répondit Afonso, attentif.

— Je connais Eleutério Romão dos Santos, poursuivit mon informateur Il en a vu de grises. Elle lui a bien rincé les grandes oreilles qu'il a ; il n'y a plus qu'à les essorer. Vous devez le savoir.

— Je sais juste que Teodora est la femme d'Eleutério.

— Bon, je vous raconte. La fille a ses humeurs et personne ne le dira après avoir vu cette limace, qui semble faite de blanc-manger. Dès qu'elle est entrée de la maison et s'est vue affligée de son beau-père Romão et de sa belle-mère Eleutéria, elle a piqué sa crise, fait sonner les grosses cloches, et garni ses pièces et ses chambres de meubles modernes. Eleutério a voulu se rebiffer ; mais, dès les premières frictions, elle a parlé de divorce, ou pire, de quitter la maison, pour partir apparemment à votre recherche. Le mari s'est pris la tête à deux mains quand il a entendu parler de divorce. Tous les biens pratiquement appartiennent à Teodora. Si elle s'envolait avec son patrimoine, sa fripouille d'oncle qui a manigancé un mariage si désastreux, aurait un coup de sang. Ils ont commencé par lui passer ses quatre volontés.

Reste à savoir pour quoi faire. Vous ne devinerez jamais ce qui lui est passé par la tête.

— Pour ce que j'en sais... dit Afonso qui brûlait de curiosité.

— Elle s'est improvisée doctoresse!... Elle a fait acheter à Porto deux chariots de livres, s'est enfermée dans son bureau dont on aurait dit que c'était la librairie d'un couvent, et s'est mise à lire jour et nuit. Le jour, passe encore ; mais la nuit, il y avait de quoi rendre Eleutério perplexe, lui qui était religieusement marié et le maître de sa femme d'après les droits qu'on lui reconnaissait. Quelques temps après, elle a été prise d'une autre manie : elle s'est improvisée cavalière, et elle se lançait au galop à travers le champ Sant'Ana à Braga, levant des nuages de poussière, qu'on aurait dit un escadron de cavalerie ! Et le dérèglement de cette tête ne s'est pas encore arrêté là ! Elle a pris un laquais, lui a donné une livrée à parements rouges, et parcouru avec lui les routes du Minho, dans des courses folles. On l'a vue tantôt à Landim, tantôt à Santo Tirso, puis à Leça de Palmeira... On dirait vraiment que je vous apprends quelque chose de nouveau !... conclut le narrateur en souriant.

— Et qu'est-ce que l'on disait de sa conduite ? fit Afonso, vivement intéressé par les révélations de ce législateur si spontané.

— De sa conduite à quel propos ? demanda le député avec un sourire méfiant.

— À propos d'amants ; je voudrais savoir si l'opinion publique lui prêtait des amants.

— Voici ce que je puis vous en dire : quand vous étiez à Leça avec votre mère, et que la morgada y est allée avec son mari, quelqu'un a dit que le mari avait une bonne tête de naïf. Et à mon avis, ce n'étaient pas des paroles en l'air.

Le député éclata d'un rire chargé de sous-entendus avant d'ajouter :

— Et puis, quand vous avez passé une saison à Ruivães et que Teodora traînait dans le coin, tous les bons à rien disaient que l'adultère était établi conformément à tous les articles du code et à quelques autres encore que n'ont pas mentionnés les corps législatifs.

Le député de Braga partit dans un nouvel éclat de rire où l'on devinait un monde de goguenarde finesse :

— Ce n'est pas notre genre de colporter là-bas des ragots sur personne, que je sache, reprit le député. Mais ce mari ! Ce crétin qui ne la tient pas et la laisse batifoler avec son cheval et son laquais, il me fait de la peine, sincèrement : il y a eu quelqu'un pour m'assurer que, lorsqu'elle s'enferme dans sa librairie, sa femme ne tolère pas sa présence, et l'on m'a même dit qu'elle passe toute la nuit à consulter ses livres ! C'est sûr : ce mari se trouve dans une position délicate, conjugalement parlant. Que vous en semble, M. Afonso ?

Là-dessus, le bonhomme fut pris d'un troisième fou-rire, où perçait quelque arrière-pensée s'accordant mal, à mon avis, à la retenue souhaitable chez une personne grave... et encore moins à un député des Cortes.

— Comment est-elle ? demanda Afonso. Est-elle encore jolie ?

— Plus que jamais, elle est parfaite. Les épaules se sont arrondies, et tout le reste se présente à proportion. Elle est très grande, élancée, on dirait une Anglaise. Et quel panache dans la façon de mener son cheval !... Vous vous moquez de moi, Monsieur ? demanda tout à coup le député, après avoir un

moment réfléchi sans dire un mot.

— Si je me moque de vous ?! Quelle question !

— Alors, là ! Vous me demandez à moi, M. Afonso, si elle est jolie ?! Y a-t-il quelqu'un qui sache mieux que vous comment elle est ?! Allez donc raconter des histoires à ceux qui les gobent. Moi, on ne me la fait pas !

— Je vous donne ma parole d'honneur, répliqua Afonso, que ma question était sincère. J'ai juste vu Teodora en coup de vent, et je n'ai pu distinguer ses traits.

— Votre parole a pour moi, rétorqua l'homme de Braga, autant de poids que l'Évangile. Eh bien, Monsieur, le monde se trompe. La rumeur publique fait de vous l'amant de Teodora. Je n'osais pas vous le dire aussi ouvertement ; mais, puisque nous en sommes arrivés à ce point, sachez que personne ne croit à votre innocence, excepté Eleutério qui est bonne pâte.

Il est inutile de dire que le bonhomme se remit à rire, en se frottant les mains, et s'exclama soudain, poussé par ses penchants oratoires :

— Il se trouve encore des gens pour se marier ! Il y a encore des victimes qui s'immolent d'elles-mêmes sur l'autel des femmes ! Nous arrivons à une époque où personne ne peut affirmer avec certitude qu'il connaît son père. Les registres de baptêmes sont falsifiés. Les commandements de Dieu, et par-dessus tout le neuvième, vont disparaître des catéchismes. Le moment est venu de réformer ainsi cet article de la sainte loi : "Tu ne désireras pas ta femme pour ne pas t'opposer aux droits de ton prochain !" Où cela va-t-il s'arrêter, M. Afonso de Teive ?

Balançant entre le sérieux et le rire, durant trois quarts d'heure, le député égrena toute une suite de lieux communs, entrelardés de saillies, à propos de la dégénérescence de la société en ce qui concerne le mariage. Afonso trouvait le comique emportement du législateur heureusement relevé de gros sel, et stimulait sa verve. Enfin, content de lui, le député s'en fut à S. Bento, plus convaincu que personne que le sort le désignait pour élever la voix au Parlement quand il s'agirait de décréter la moralisation des familles.

Afonso resta pensif. Ces révélations le flattaient. Le caractère odieux de Teodora dissipa l'impression que produisait sur lui sa façon de vivre, qui lui en imposait quand elle ne suscitait pas sa compassion.

"Une malheureuse sublime ! se disait-il. Une malheureuse sublime qui, en se liant à moi, serait la plus sublime des créatures !"

Et, travaillé par cette idée qui lui martelait obstinément l'esprit, Afonso se repentait d'avoir brûlé la lettre qu'il avait reçue ce matin-là. Il voulait la relire, l'imprimer avec des baisers au fond de son cœur.

Le soir, il alla au théâtre et s'entretint longtemps avec D. José de Noronha. Fallait-il répondre favorablement aux assauts de Teodora ? D. José, apparemment dégoûté pour lors de l'imbécillité morale de son ami, lui demandait cependant d'oublier complètement cette femme, et de se comporter comme un garçon raisonnable, ou d'écouter son cœur et d'accepter le bonheur des mains de qui que ce fût.

Cette nuit là, vaincu enfin par l'impérieuse nécessité d'être semblable à tous les hommes, le jeune homme écrivit une lettre fort longue. Il commençait par leur rappeler leur enfance à tous deux : ce devait être un morceau de haute poésie amoureuse, l'expression d'un cœur qui déborde, quand, dans un sombre épisode de la vie, les yeux percent les ténèbres pour aller se plonger dans des abîmes de lumière, dont l'éclat ne rayonnera plus à

présent. C'était d'une tristesse on ne peut plus douloureuse !

Puis il rappelait les jours où ils s'étaient aimés, quand leurs cœurs s'épanouissaient et fleurissaient, qu'ils balbutiaient leurs désirs dans des phrases qui reflétaient leur âme et leur ravissement, un si doux langage, qui était encore celui des puérides chimères, à peine évanouies dans le passage de l'enfance à l'adolescence. C'était encore de la poésie, comme une fleur toujours splendide et verdoyante, parce que la tige, arrosée de larmes, continuait de grandir, sans que quelque passion hideuse des temps à venir ne puisse en extirper la racine.

Suivait le rappel des douleurs atroces qu'avait éprouvées le jeune homme après son abandon, quand deux fois, à Lisbonne et à Ruivães, il se serait jeté dans les bras de la mort, en acceptant l'Enfer, si le souvenir de la femme qu'il avait aimée en ce monde ne représentait pas déjà pour le condamné le plus terrible des supplices. Après les plaintes, montant enfin du cœur jusqu'aux yeux, le pardon s'exhala dans une larme. Le pardon et l'amour. Il n'y a pas moyen, pour une âme humaine de pardonner des ingratitude sans baiser la main qui nous a blessé. Oublier, oui ; mais oublier, c'est du mépris, ce n'est pas le pardon.

Une fois la lettre écrite et fermée, Afonso remit à plus tard son expédition. Pourrait-elle parvenir, sans être détournée, entre les mains de Teodora ? D'injustes soupçons ne pousseraient-ils pas Eleutério à l'ouvrir ? De plus, une fois rétablis les liens d'estime, Afonso rentrerait-il chez lui, contre la volonté de sa mère, faire là-bas le siège d'une femme mariée ?

Ces questions s'adressaient à la raison ; mais la malheureuse raison était déjà enfouie dans sa conscience, et la conscience avait été assourdie par les grelots du bal carnavalesque où son maître l'avait envoyée étudier les coutumes de son époque.

La lettre prit la direction de Braga. C'était un jour de foire quand elle arriva à la poste ; le mari de Teodora se trouvait là pour vendre des grains. Il alla consulter la liste à la poste pour voir si son père avait reçu une lettre de ses parents du Brésil et, comme il était fâché avec les noms de plus de trois syllabes, il demanda qu'on lui lût toute la liste. Quand le lecteur obligeant arriva à *Teodora Palmira Vilar de Sousa*, Eleutério s'écria :

— C'est ma femme ! Ce sera une lettre de son libraire.

Il convient de savoir que la morgada s'entendait directement avec les libraires qui la fournissaient. Eleutério alla récupérer la lettre, et son œil fut tiré par l'élégance de la calligraphie, le sceau bleu qui la fermait, avec des armes, et surtout le tampon de Lisbonne.

Je n'ose reproduire le soliloque d'Eleutério Romão. Je sais que tantôt il tournait sur lui-même avec la lettre, et que tantôt il frottait le papier entre deux doigts comme si en le palpant il eût pu en déduire le contenu. Le *regedor* de la paroisse se trouvait à côté de lui ; c'est lui qui avait lu la liste, et lisait maintenant dans son âme.

— Tu as l'air tout chose, Eleutério, dit-il. On dirait que cette lettre t'a tapé dans l'œil.

— À vrai dire, répondit le mari de Teodora, je ne connais pas cette écriture, ni ces armes royales!... Ma femme ne connaît personne à Lisbonne, et d'après ces lettres, compère, on dirait que ça vient de Lisbonne.

— C'est comme vous le dites : *Lisbonne* en toutes lettres. Et alors ?... Tu crois qu'elle...

— Ça me démange de l'ouvrir !... Qu'en dis-tu, compère ?...

— Il ne tiendrait qu'à moi, la lettre serait déjà ouverte. Une épouse à moi qui reçoit des lettres sans que je sache de qui... Dieu m'en préserve !

À peine ces mots furent-ils prononcés, Eleutério brisa le sceau, et tendit la lettre au regedor, en lui disant :

— Lis, toi... Elle est vraiment longue ! On dirait une sentence !... Voyons voir, je ne me sens plus dans mon assiette.

Le regedor prit le manuscrit de huit pages, se carra sur ses jambes en accent circonflexe, toussa, respira, s'assura que ses lèvres étaient bien humectées, et lut péniblement ces mots : "D'où vient cette céleste harmonie qu'a entendue mon âme, quand le ciel me caressait exhalant les souffles de notre enfance, et que toutes les délices de l'existence m'étaient promises dans mes rêves ?"

Le regedor tourna ses yeux effarés vers Eleutério et dit :

— Tu y comprends quelque chose, compère ?

— Que Dieu me sauve ! Je n'ai pas compris un traître mot, répondit Eleutério Romão, le regard vissé sur cette écriture cabalistique, les yeux écarquillés.

— À mon avis, c'est du portugais, répondit le regedor pour sonder son compère.

— Ça oui, c'est du portugais !... Répète un peu voir.

Le lecteur répéta et dit

— Ça parle d'*âme*, de *rêves* et de *délices*. Veux-tu que je te dise ? Quoi que ce soit, ça me semble louche ! Il y a là, Dieu me pardonne, une canaillerie, et de taille ! Laisse-moi jeter encore un coup d'œil, que je voie si je pêche quelque chose.

Et il poursuivit sa lecture : "Les rêves d'un ange, éclairés par l'image éclatante de la fille de mon âme ! Revenez, revenez, déposez votre rosée sur cette fleur brûlée, faites souffler une brise printanière sur mon cœur glacé par les frimas de cette nuit sans fin... Oh, mes si aimables chimères !..."

— Et maintenant, tu as compris ? reprit le regedor. Je suis comme Felicia de Abrantes, encore moins avancé qu'avant. Si ce n'est du latin, ce doit être quelque diablerie !

— Tu veux qu'on aille demander à quelqu'un ?! répondit Eleutério. On va trouver une personne qui nous explique ça, ici, à Braga... On va en parler là-bas à un prêtre que je connais, au chapelain des Ursulines.

— Tu as raison... Tu ne vas pas rentrer chez toi sans tirer cela au clair... Dis donc, tu vois qui nous arrives là, et qui va pouvoir nous expliquer de quoi il retourne ? demanda le magistrat, admiratif. C'est mon compère Fernão de Fonte Boa.

C'était Fernão de Teive qu'on connaissait sous le nom de *Fonte Boa* parce qu'il en était le morgado. Le vieux fidalgo était accompagné de Mafalda, appuyée à son bras, apparemment souffrante.

Le regedor se découvrit, de loin, et s'avança vers Fernão qui l'accueillit avec l'affabilité des anciens fidalgos.

— Qu'est-ce que tu deviens, compère ? Ça doit faire cent ans que je ne t'ai vu, dit le vieillard. Depuis qu'on t'a nommé regedor, je trouve que tu ne te soucies que de fabriquer des députés et de manger les saucissons des recrues qui sont passées entre les mailles du filet ! En des temps meilleurs, tu aurais dû obtenir le poste de *capitão-mor*, tu es fait pour manger les échines de

porc dont tu rêves. Que t'arrive-t-il, mon vieux ? Et qui vois-je avec toi ? Si je ne me trompe, c'est Eleutério, le fils de Romão.

— Pour vous servir, Monsieur, dit Eleutério, en inclinant trois fois la tête dans une révérence démesurée. Je suis toujours à votre disposition.

Fernão tourna son regard ironique vers l'épaule de sa fille et dit, en réprimant un fou rire :

— Tu as devant toi le mari de la morgadinha de Fervença.

Mafalda regarda à peine ce quidam et baissa les yeux dans un geste qui trahissait son émotion.

Le regedor, tira la lettre de sa poche, et dit :

— Je voulais vous consulter, Monsieur, à propos d'une lettre que ni mon compère Eleutério ni moi-même ne comprenons. Comme dirait l'autre, un agent ne connaît que son travail et c'est tout juste s'il sait signer. Voici, l'affaire : mon compère a retiré à la poste une lettre pour sa femme. Ça lui a donné la chair de poule, et il l'a ouverte. Nous avons commencé à la lire, et nous nous sommes sentis bloqués. On dirait que les mots, c'est du portugais, à mon avis ; mais nous ne savons pas ce que ça veut dire. Si vous voulez nous faire la faveur, mon cher Monsieur, de la lire...

Fernão de Teive allait prendre la lettre déjà ouverte dans la main du regedor, quand il sentit un poids extraordinaire à son bras gauche. Il sursauta, tourna la tête, et vit Mafalda en train de s'évanouir, le visage baigné de sueur. Elle l'appela, en hoquetant d'une façon déchirante, essaya en vain de s'accrocher au cou de son père. Le vieillard la prit dans ses bras, tremblant d'anxiété, et la porta dans une boutique, en réclamant à grands cris un médecin.

Le regedor et Eleutério suivirent Fernão, désemparés après ce qui s'était passé. La lettre se trouvait encore dans la main du regedor. Le vieillard qui s'interrogeait sur la raison de ce malaise jeta un regard machinal sur le papier et ressentit d'instinct comme un choc, sans comprendre encore pourquoi.

Il arracha littéralement la lettre de la main du compère, l'examina avec son lorgnon, lut les premières lignes, détourna les yeux, réfléchit, et jeta brusquement la lettre par terre en disant :

— Laissez-moi... Je ne sais pas ce que c'est... Allez-vous en...

Les deux hommes allaient partir quand il les rappela, hors de lui, demanda la lettre et la déchira en tout petits morceaux en s'exclamant : "Ce n'est rien, ça ne vaut rien, vous pouvez partir, avec l'aide de Dieu."

Eleutério restait interdit et son compère ouvrait et fermait la bouche pour exprimer son effarement et sa compassion. En toute bonne foi, le regedor crut que le vieillard avait eu une crise de démence en voyant sa fille près de mourir. Ils s'éloignèrent en discutant, chacun donnant son opinion sur l'incident, bien qu'Eleutério ne fût pas vraiment content d'avoir vu la lettre déchirée.

Quand elle eut repris ses esprits, Mafalda leva les mains vers le visage de son père et murmura, avec beaucoup de tendresse :

— Pardonne-moi, je n'ai pu faire autrement ! Pardonne cette faiblesse à ta malheureuse fille !

— Pauvre ange ! balbutia le vieillard. Qu'y faire ? Dieu t'a envoyé cette désillusion... Accepte-la, modestement, humblement, de ses mains divines. Tu avais besoin de ça pour être enfin convaincue.

Mafalda demanda à son père de l'amener à la première église ouverte. Elle s'agenouilla devant l'autel du Seigneur des Affligés, pleura et vit les larmes du vieillard agenouillé à côté d'elle. Elle se leva, apparemment rassérénée, et dit :

— Je vais mieux, mon père. Dieu n'abandonne pas les malheureux qui n'ont pas commis de fautes, ni même les coupables... J'ai prié aussi pour mon cousin Afonso.

— Moi, je n'ai pas prié, dit son père, mais j'ai déchiré la preuve de son infamie.

XV

Afonso de Teive comptait les jours, et le dernier jour, l'heure était constituée d'instantanés où il devait recevoir une lettre de Teodora. Il attendit une semaine, ne tenant pas en place et, le dixième jour, il endurait déjà les tourments de l'espoir déçu. Ne pas savoir si la lettre était arrivée, ça le soulageait par moments : mais d'autres survenaient où il avait l'impression d'avoir perdu l'estime de cette femme capricieuse et vindicative. D. José de Noronha, l'oracle le plus reconnu de son conseil, avançait raisonnablement qu'une femme qui écrivait de telles lettres devait forcément répondre ; et il déduisait de son silence que celle qu'il avait envoyée s'était égarée. La confirmation de cette hypothèse arriva avec cette question :

Je te supplie instamment de me dire, par le premier courrier si tu m'as écrit. Je n'ai que trop de raisons de le supposer. Je n'en peux plus. Cette incertitude me martyrise plus que ton mépris. Réponds-moi vite. Envoie ta réponse – que je te demande en pleurant – à Barcelos. Je calcule le jour où elle s'y trouvera. J'irai moi-même la retirer.

T. P.

Dès qu'il eut lu cette lettre, Afonso s'attabla pour répondre. À peine eût-il écrit le premier mot, il se leva d'un bond, appela son écuyer, et lui demanda de panser les chevaux en vue d'un long voyage. Il s'assit pour écrire à D. José Noronha. Il s'absorba ensuite dans les préparatifs de son départ et deux heures avant celui du courrier, il galopait sur la route de Porto. À mi-parcours, les chevaux faiblirent. Afonso en changea à Coïmbra sans discuter le prix des nouvelles montures, et arriva à Barcelos deux heures avant le courrier.

À peine descendu à l'auberge de Barcelinhos, il appuya sa tête épuisée au bord d'un lit, et s'endormit. À moi, il a raconté qu'il n'avait dormi qu'une heure quand il s'était réveillé, transi d'effroi. Il avait vu Teodora en costume de Bacchante tournoyer dans des valse lubriques, et se jeter, saoule, impudique, obscène, dans les bras d'un homme. C'était un rêve ; mais, à son réveil, Afonso sentit son cœur se déchirer sous les coups du repentir. Il ne pouvait s'arracher à sa prostration ; il s'endormit de nouveau et rêva qu'il voyait sa mère agoniser dans les bras de Mafalda. Il se réveilla, épouvanté, et s'efforça d'effacer, de ses mains frénétiques, cette image de son front ; le repentir s'était transformé en remords lancinant. Il consulta sa montre ; il vit qu'il était encore temps de s'enfuir... Il dit qu'il se serait enfui... Ah ! je ne crois pas qu'il se serait enfui, ah non ! Il avait appelé l'écuyer pour lui faire

harnacher les chevaux... Et voici qu'en haut de la rue retentit un tumulte de sabots ferrés, et que l'on s'arrête brusquement à la porte de l'auberge.

Afonso pâlit, s'approche des vitres, et voit la morgada mettre pied à terre. Sa chambre était contiguë à la salle commune. Afonso entendit son pas dans les escaliers, et tout de suite après sa voix qui ordonnait au laquais de couvrir les chevaux et de revenir pour recevoir ses ordres. Il alla tout doucement regarder par le trou de la serrure. Il haletait quand il arriva tout près de la porte. Il se courba, aspirant goulûment l'air qui ressortait par à-coups de sa poitrine.

Il la vit. Elle avait le bras gauche appuyé à la table au centre de la pièce, et le visage posé sur sa main. Avec la droite, elle fouettait de sa cravache, comme sans se rendre compte de ce qu'elle faisait, la poussière accumulée sur son bruisant costume en casimir vert-sombre. Son chapeau avait un voile vert. Elle l'enleva peu après, d'un mouvement rapide, et le fit glisser sur la table. Elle leva ses deux mains vers ses tempes, écarta les mèches de cheveux qui descendaient en boucles le long de son visage jusqu'aux épaules. Elle garda un moment cette posture. Elle se leva, impatiente, et parcourut la maison, marchant de long en large, faisant vibrer sa cravache, et tirant brutalement sur la chaînette en or de sa montre. Elle se rassit, le visage tourné directement vers la porte d'où Afonso l'observait. "Je ne trouvais alors que peu de traces des traits enfantins qu'elle avait quand j'étais parti, me dit-il. Il ne restait plus de l'admirable jeune fille que son air angélique, mais la beauté de la femme exaltait les réminiscences de l'enfant."

Afonso domina l'élan qui le poussait à ouvrir la porte. Il attendit sans savoir quoi ; il attendait que le don de la parole fût retiré à son cœur.

Un laquais entra, qu'elle envoya aussitôt à la poste avec un mot qu'elle avait écrit là, au crayon. Afonso savait à présent ce qu'il attendait ; il voulait voir son désespoir quand elle se rendrait compte qu'il n'y avait pas de lettre. Entre-temps, Teodora appela le garçon de l'auberge et commanda un café. Le garçon, après avoir pris la commande, se dirigea vers la chambre d'Afonso qui le vit et s'écarta.

Le garçon ouvrit tout doucement la porte et demanda si Monsieur voulait déjeuner.

Afonso fit signe que non. La porte refermée, Teodora demanda :

— Qui occupe cette chambre ?

— Je ne sais pas, *fidalga*, répondit le garçon.

Afonso recolla son œil à la serrure. Le laquais arriva.

— Alors ? demanda-t-elle, comme effrayée.

— Il n'y a rien, Madame.

— Rien !? hurla-t-elle en tapant des pieds. C'est impossible ! Impossible ! Il doit y avoir une lettre !...

— Pour tout vous dire, Madame, j'ai commencé par lire la liste, et puis je suis allé à l'intérieur demander au préposé, dit le laquais avant de sortir.

— Enfer ! s'écria-t-elle en se tordant les doigts, dont elle faisait craquer les articulations. Que je sois maudite pour m'être rabaissée à ce point !

Elle s'assit, haletante, en larmes, et, aussitôt après, mit les poignets sur ses tempes, qu'elle serra. Elle posa ensuite ses mains, les doigts entrelacés, contre ses lèvres, appuya son menton au pouce de la main gauche, baissa les yeux et réfléchit.

Le garçon entrainait avec son plateau. Frissonnant, presque effrayée, Teodora tourna les yeux vers lui, et lui dit rudement :

— Posez ça. Je me servirai moi-même. Que le laquais déjeune et qu'il attelle les bêtes.

À ce moment, Afonso ouvrit la porte et dit, d'une voix convulsive :

— Un voyageur demande une tasse de votre café, Madame.

Le lecteur sait déjà, par tous les romans, tous les drames et toutes les actions de la vie réelle plus ou moins similaires à celle-là, ce qu'a fait Teodora. Un *ah !* ou deux, c'est le faux-nez de toutes les surprises imaginées depuis Homère, et bien avant.

Quand il vit Ève, Adam lui a dit sans doute : "*Ah !*" Quand elle a vu le serpent, si elle ne s'est pas enfuie, je suis prêt à vous jurer, sans vouloir amoindrir le mérite de l'historien Moïse, qu'Ève s'est écriée plus ou moins nerveusement : "*Ah !*" Cette interjection est contemporaine de l'homme, qui est né plein de stupeur.

Mais s'il y a eu stupeur égale à celle de la morgada, ce fut la mienne quand Afonso me dit que la poitrine de Teodora n'émit aucune interjection, pas même un *ah !*

— Et alors ? demandai-je, respirant à peine, qu'a-t-elle dit ? !

— Elle a levé les mains, les a jointes sur son sein dans un geste de prière, puis elle a glissé sur ses genoux ; elle allait tomber quand, à genoux moi aussi, je l'ai retenu, défaillante.

— Elle n'a donc rien dit !... Et elle n'a pas fait semblant de défaillir ?

— Tu me poses cette question comme quelqu'un qui aurait connu cette femme... répondit Afonso. Tu m'affirmes que je te raconte des faits que tu ignores ?

— Pouvais-je donc savoir ce qui s'est passé dans l'auberge de Barcelinho ? ! rétorquai-je. J'ignore tout de cette femme, sauf ce que tout le monde savait. J'ai vu Palmira avec toi à Lisbonne. Mais, si tu crois qu'un homme accoutumé à composer des romans est une espèce de naturaliste qui à partir d'un seul os reconstitue un animal inconnu, accorde-moi la capacité de deviner l'âme entière de Teodora à partir des indications rares mais significatives, que tu m'as données sur son caractère. Puisque donc ta question m'y autorise, je prends la liberté de te dire que l'évanouissement de cette amazone a été rien moins que théâtral, parce qu'il n'a même pas été précédé de l'inévitable interjection. Dès que tu m'as dit, Afonso, qu'elle n'a pas arraché du fond de sa poitrine un *ah !* strident, j'ai compris que Teodora était plus artificieuse que le propre artifice, plus théâtrale que le théâtre même.

— Mon récit, répondit Afonso, perd le sérieux qui est de rigueur dans un tel cas. Fatigue ou dégoût, je te dirai que je me sens à présent englué dans ces souvenirs. J'ai l'impression de me sentir de nouveau quelque peu concerné par ma vie passée ; j'ai repassé le Léthé qui m'en séparait, et je regarde avec nostalgie les rives que j'ai quittées. Si, comme Dante le dit, il n'y a rien de plus triste que le souvenir, dans la misère, des temps heureux, cela lève pour le moins le cœur de rappeler en des temps heureux de déshonorantes misères. Cependant, puisque me voilà devenu un romancier inexorable, le début de ce long prologue ne me dispense pas d'aller jusqu'au chapitre final de mon livre – ce livre que j'appellerais *Les Amours Salvatrices* – je conduirai cette histoire à son terme, puis j'irai purifier mes lèvres sur le

visage de mes enfants.

"Teodora, poursuivit Afonso, voulut ouvrir les yeux, elle s'arracha de mes bras en s'exclamant : ' – Repousse-moi, je suis indigne de toi. Je reconnais à présent que je suis une misérable, maintenant que je te vois, ô ange de mon enfance que j'ai laissé partir se réfugier sur le sein de la femme irréprochable, de la femme pure, de la créature parfaite pour laquelle tu es né ' "

Je l'interrompis :

— Il y a beaucoup de style là-dedans. C'est la femme qui élaborait l'intrigue. On voit qu'elle a lu et qu'elle en a tiré profit. Le député de Braga avait réellement l'œil de D. João Mañara s'agissant des femmes de lettres. Et après ?

— J'ai franchi l'espace qu'elle avait laissé en reculant et je l'ai embrassée. À ce moment-là, j'ai senti sur mes joues le contact de ses boucles défaits. Je lui ai déposé un baiser sur le front...

— J'aime, lançai-je, l'honnête modestie de cette expression... *J'ai déposé un baiser...* Oui, Monsieur... C'est ainsi qu'un père de huit enfants raconte l'histoire de ses baisers. Et elle, a-t-elle aussi déposé des baisers ?

— Des baisers fous, avides, en me tenant la tête par les cheveux.

— Cela est également conforme aux règles théâtrales. Cette femme connaissait cette scène. Pardonne-moi mes interruptions. Elles sont volontaires. Je veux te permettre de reprendre ton souffle, vu que ce récit te fatigue déjà. Continue ...

— De ma poitrine, ont jailli des flots bouillonnants d'éloquence passionnée. C'était une âme vierge qui s'ouvrait, découvrant un trésor intact dont je n'avais jamais tiré un seul mot pour mentir à une autre femme. Elle m'interrompait, cueillant mes paroles sur mes lèvres, ou les étouffant sur son sein ardent et palpitant comme le fervent halètement d'un volcan. Cette scène fébrile, qui a duré quelques minutes si l'on se réfère à la vie de l'esprit, nous absorba une heure, selon le cours habituel du temps...

— Et après, dis-je, vous avez repris votre sang froid, et abordé sereinement des sujets plus graves.

— Elle m'a raconté que son mari, avec ses airs de *tyran borné*...

— Ce sont là ses paroles ? *Tyran borné* ?...

— Oui. Le ton railleur sur lequel elle me parlait du pauvre homme m'aurait dégoûté, si je n'avais pas été...

Je terminai sa phrase :

— Corrompu. C'est ça que tu voulais dire ?

— C'est exactement cela. Elle disait donc que son mari lui parlait de correspondances de Lisbonne, en se mordant les lèvres, ou en grattant le pavillon de ses oreilles, une habitude à lui, quand la jalousie lui donnait du prurit.

Je l'interrompis, pris d'une irritation des plus ingénues :

— Elle s'est exprimée en ces termes devant toi ?

— En ces termes, en gros, quelques mois après, quand j'étais plus corrompu qu'elle, et que je l'excitais à donner libre cours aux inventions de sa veine satirique, ce que j'avoue pour mon opprobre. Nous ébauchâmes des plans pour l'avenir. Ce fut elle qui fixa notre programme. Nous partirions loin. Elle proposa Lisbonne, ou Madrid, ou Paris. J'optai pour Lisbonne, dans l'intention de réclamer le divorce. La fuite était prévue dans moins de huit

jours. Je resterais à Barcelos, sous un déguisement, et me cacherais le jour. À minuit, je mettrai pied à terre à un huitième de lieue de Tibães. Teodora se trouverait dans son cabinet d'études dont les vitrages filtreraient la lumière de sa lampe, la compagne de ses élucubrations intellectuelles qui n'éveillaient pas la méfiance de son mari. Le programme contresigné et scellé d'un baiser (remarque que je ne m'oublie pas), j'entendis la cavalcade d'un cheval dans la rue. Quelques moments après...

Je le coupai, plein d'enthousiasme et avec une gaieté stupide, sinon cruelle :

— Vous allez voir qu'Eleutério va faire son entrée !

— Eleutério Romão dos Santos en personne, gravissant bruyamment les escaliers qui menaient à la pièce où nous nous trouvions, tranquilles comme Paul et Virginie (pardonnez-moi, âmes saintes, la comparaison) sur les rochers de S. Domingos*. C'est maintenant à toi, Calliope, de me soutenir au moment de raconter cette étrange scène !... Eleutério eut le temps de voir les bras de Teodora se détacher de mon cou. Il s'arrêta, resta figé, pétrifié, stupide, sur le seuil de la porte.

— Et Teodora ? Raconte-moi, pour l'épouse surprise ; que fit-elle ? demandai-je avec inquiétude, pris par l'histoire.

— Teodora, les bras au corps, fixa Eleutério, l'air hautain, fit deux pas, se mit devant moi et dit, en le regardant droit dans les yeux : "Que me voulez-vous ? Mon âme est libre."

— Si je m'y attendais ! Cela me semble stupide et immoral. C'est une façon d'agir originale et laide ! Et toi, qu'as-tu fait ?

— Rien.

— Des trois, c'est toi qui t'en es sorti le mieux. Mes compliments ! Et lui, le mari, qu'a-t-il fait après ? Qu'a-t-il répondu à cette Penthésilée ?

— Il a répondu qu'il allait lui faire la peau, et tiré de la poche intérieure de sa cape une serpette luisante à deux tranchants.

— Une serpette ! voilà autre chose ! Il s'est jeté sur elle avec ?

— Quand il s'en est saisi, je me suis mis devant Teodora.

— Sans armes ?

— Sans armes ; mes pistolets se trouvaient dans ma chambre. Mais la virgilienne Penthésilée, comme tu l'appelles à juste titre, m'écarta d'un bras et montra à l'extrémité de l'autre un pistolet braqué sur la poitrine de son mari.

— Troisième retournement de situation, lançai-je, éprouvant déjà quelques doutes sur l'authenticité du récit. Tu n'es pas en train d'inventer, Afonso ?

— Ta question est inepte, mais excusable. Je n'invente rien, mon ami. Je raconte des vérités qui m'affligent. Je me sens vraiment gêné quand je me souviens maintenant du geste consterné de son mari. Le fer tremblait dans sa main menaçante, et son visage était déjà baigné de larmes. Il baissa son bras sans force, sous le coup d'un désespoir plus déchirant que sa colère, et fixa sur moi ses yeux flamboyants. Puis, il les tourna vers sa femme, et, lâchant chaque mot à grand peine, il dit : 'Puisses-tu être châtiée, que Dieu me venge !'

* Il n'y a pas de 'rochers de Saint Domingue' sur l'Île-de-France, actuellement île Maurice, où se déroule l'action de *Paul et Virginie*.

— Je ne m'attendais pas à ce qu'il lui dît cela. Il y a de la concision et une suprême angoisse dans cet appel à Dieu, fis-je remarquer ému, bien que je l'aie vu, comme je l'ai consigné, il y a quelques années à la fête de São Bras à Landim, qui se régalaît apparemment, l'esprit et le cœur pleins d'allant.

Et j'ai poursuivi mon interrogatoire impertinent car je tenais à ce que mon lecteur fût bien informé :

— Eleutério est-il sorti après ça, ou a-t-il fait autre chose ?

— Il a pleuré, trempé son mouchoir de ses larmes et dit : ' – Je ne t'ai pas obligée à être ma femme. Si tu t'es mariée, c'est parce que tu l'as voulu. Si tu avais pensé à quelqu'un d'autre, tu n'aurais pas dit à mon père que tu m'aimais.'

— Quelle impression ont faite sur toi ces paroles si simples et si sincères ? demandai-je.

— Une mauvaise impression, répondit Afonso de Teive, une bien mauvaise impression ! Je détournai d'elle involontairement les yeux. La raison est sortie quelques instants de sa bauge, et elle a plaint l'aliénation de ma pauvre âme. Pour finir, Eleutério lâcha ces derniers mots : ' – Je n'ai pas de femme. Je rentre chez moi, et toi, retourne chez toi'. Et il sortit. Teodora se tourna vers moi, jeta le pistolet sur la table et dit : 'Je suis libre. Me voici, Afonso, je suis à toi. Voici ta Palmira, et son cœur vierge tel que tu l'as connu, plus précieux qu'il n'était, plus parfaitement épuré de ses mauvais instincts par les épreuves qui ont affligé sa vie. Me veux-tu comme ça, Afonso '

Je le coupai :

- Tu l'as embrassée convulsivement, avec ferveur.

- Non. Je lui ai dit, le visage faussement enjoué : ' – Je te veux comme ça ; nous partirons aujourd'hui même pour Lisbonne'. ' – Et mes vêtements, mes bijoux ? demanda-t-elle. J'ai des brillants qui appartenaient à ma mère'. ' – Laisse-les. Tu auras des brillants, s'ils sont indispensables à ton bonheur'. ' – Mon bonheur ! s'exclama Teodora en s'agenouillant, les mains jointes, mon bonheur, c'est une cabane avec toi, dans le désert, loin de tous les plaisirs de la société.' Je la relevai, plein d'amour. Le contraste me toucha entre cette humilité et son arrogance face à son mari.

"À cette tempête d'émotions violentes, succéda un intervalle de morne silence, d'une tension peut-être douloureuse tandis que nous nous interrogeions du regard. Moi, je voyais ma sainte mère et l'image si pure de ma cousine. Je ne sais pas ce que voyait Teodora : sans doute voyait-elle la page noire de son destin, que notre Seigneur avait tournée. Je contraignais mon visage à afficher son bonheur : mes yeux s'illuminaient en la regardant ; la brûlante ambiance qu'elle enflammait de son haleine insinuait son feu jusque dans la moelle de mes os ; mais le cri formidable de la morale se répercutait dans mon esprit, qui se ressentait de ma chute. Qu'elles sont malheureuses et atroces les liaisons qui commencent ainsi ! C'est que la sentence divine a déjà été prononcée.

"Teodora ouvrit la fenêtre de la pièce et aspira profondément ; elle s'appuya à la tablette, les yeux fixés sur les cimes de la Serra de Tranqueira. ' – À quoi penses-tu, Palmira ? lui demandai-je'. ' – À ma mère qui était vertueuse comme la tienne, répondit-elle'. Cette douleur noble, qu'elle m'avouait avec une telle simplicité, me mit du baume au cœur. Je fus ému par cette parole de femme, et ce ton de touchante féminité qui résonne

d'une façon si douce et compatissante pour des âmes aussi trempées que la mienne. Nous parlâmes de nos mères, et avec une telle tendresse dans l'expression de notre nostalgie, que nous avons fini par échanger des baisers, le yeux baignés de larmes.

"Le même jour, vers le soir, nous prîmes le chemin de Lisbonne."

XVI

Un mois après les événements décrits ici, Afonso de Teive et Palmira – qui ne s'est plus jamais appelée Teodora – vivaient dans un hôtel particulier au Campo Grande, car c'était le début de la saison d'été.

Le splendide intérieur surpassait l'extérieur majestueux. Dans les écuries, piaffaient, hennissaient et fringuaient des chevaux d'attelage et de monte. Dans la cour, les laquais nettoyaient et lustraient les harnais et les voitures. Cette magnifique demeure respirait un bonheur apparemment dissimulé aux jalousies du monde. Son propriétaire passait pour un riche fidalgo du Minho ; mais le trésor qui suscitait le plus d'admiration dans l'opinion publique, c'était Palmira.

Fréquentaient la maison d'Afonso de Teive quelques-uns des amis que D. José Noronha lui avait amenés, des garçons de la plus haute noblesse. En voyant la femme pour qui Afonso méprisait toutes les autres, ils jugèrent et dirent, sans aucune flagornerie, qu'il avait peu souffert et aimé. L'attente de D. José fut dépassée par son excessive beauté, des talents et des grâces qu'il n'avait pas imaginés. Mais ces louanges craintivement proférées en sa présence étaient si respectueuses et conformes au patron de la délicatesse courtoise qu'Afonso de Teive n'aurait pas une seconde songé à la possibilité que son ami conçût un dessein déloyal.

De son côté, quand ses hôtes et ses convives, échauffés au plus haut point par les toasts de ces banquets somptueux, balançaient à son adresse l'encensoir des éloges, Palmira baissait les yeux, penchait la tête et faisait mine d'accepter avec résignation cet encens, pour obliger les thuriféraires. Telle était l'enivrante atmosphère, conforme aux aspirations de la morgada de Fervença.

Les souvenirs de sa vie conjugale, elle les écartait avec répugnance.

L'image d'Eleutério la rendait honteuse d'elle-même. La lecture ne lui fut plus nécessaire pour se distraire la nuit. Elle préférait, quand elle ne pouvait aller au théâtre, se promener à cheval, à la clarté de la lune, en compagnie d'Afonso et D. José de Noronha, le confident le plus intime et le plus heureux des plaisirs d'Afonso. Ils prolongeaient leurs promenades nocturnes jusqu'à Sintra, tantôt sereins et contemplatifs, tantôt lancés dans des courses folles, suivant la volonté et le caprice de Palmira, qui montait un cheval noir auquel elle avait donné le nom de...

— D'Eleutério ?! demandai-je, croyant l'avoir deviné, quand mon ami arriva à ce point de l'histoire.

- Non. Même pas... répondit Afonso. Elle l'appelait *Lucifer*. Quel mépris pour le monarque de l'Enfer ! Il me semble que Palmira n'avait pas assez de vertus pour se moquer ainsi du personnage qui va lui demander éternellement des comptes sur le nom qu'elle a donné au quadrupède. Poursuivons la descriptions de ce bonheur céleste où l'Enfer ne se rappelait à notre souvenir qu'en vertu du nom de ce cheval.

Au bout d'un an, Afonso avait écrit, et de loin en loin, fort peu de lettres à sa mère. Il serait préférable de parler de cette vertueuse dame et de l'angélique Mafalda à un moment plus opportun. La promiscuité me fait craindre de les rabaisser. Mais il est nécessaire de préciser que D. Eulália, pour tenir sa promesse, expédiait à son fils les sommes considérables qu'il exigeait, et le revenu d'une ferme faisant partie de sa légitime paternelle, dès qu'Afonso le lui demanda. Fernão Teive avait acheté la ferme en sous-main, par l'intermédiaire de son intendant. L'or se précipitait à pleins torrents dans ce gouffre, dont il ressortait sous forme de voitures, de vaisselle, de festins, de soies et de brillants, de mises grandioses au jeu, de prêts à ses commensaux.

En l'espace de douze mois, Fernão de Teive n'envoya qu'un triste *memento homo* dans le tourbillon de ces réjouissances. Il y avait juste ces mots : "Souviens-toi, Afonso, de ton grand-oncle, Cristovão de Teive."

Afonso sourit et demanda à Palmira si elle distinguait sur lui quelque symptôme de la lèpre. Quand il lui eut expliqué l'allusion intentionnelle, la joviale créature éclata d'un de ces rires qui ravissaient les oreilles de son amant, et qui, à en croire D. José de Noronha, débordaient d'une allégresse contagieuse, laquelle faisait du bien aux malheureux. Afonso ne répondit pas au vieillard de Fonte Boa ; mais, pendant une heure où il se trouva seul dans son cabinet particulier, il additionna les parcelles bien entamées de son patrimoine et en fut effrayé ; il calcula la somme nécessaire pour subvenir à ses besoins pendant vingt ans et découvrit qu'il devrait être mort au bout de dix ans, pour ne pas demander l'aumône à ses parents. Il se leva pensif après cette opération arithmétique, sortit de son cabinet, et tomba sur Palmira qui lui rappela que c'était le moment de s'adjuger une loge au São Carlos, mise aux enchères. Afonso répondit tristement : "D'accord." Palmira ne décela aucune expression extraordinaire sur le visage de son amant, lui baisa les yeux et dit : "Tu es un ange".

À partir du jour fatal où il avait calculé ses frais pour vingt ans, Afonso réfléchissait souvent aux dix que lui offraient au plus ses capitaux supposés, en comptant déjà sur le décès de sa mère. "Clause infâme de mes calculs", disait-il, et ses yeux laissaient échapper, treize ans après, les larmes d'un remords cuisant.

Palmira finit par s'apercevoir de la mélancolie d'Afonso ; et avant de s'enquérir de sa raison, elle lui demanda s'il ne l'aimait plus. Cette question affligea le jeune homme. Il comprit que manquaient à cette femme les solides qualités de l'esprit requises pour écouter le motif de ses rêveries, au milieu des faveurs de la fortune.

Palmira manifesta son orgueil impatient. Elle affecta un recueillement amer et susceptible. Elle éclata en sanglots, et prit une attitude tragique pour demander au Ciel si l'expiation commençait dès à présent. Afonso la cajola, la plaignant déjà, et lui confia, en faisant mine de mépriser ces craintes, leur cause mesquine. Palmira lui fit observer que, de son côté, sa fortune s'élevait à plus de vingt-cinq *contos*, et lui proposa de requérir le divorce aussitôt. Le bizarre jeune homme refusa la proposition, et s'agenouilla mentalement devant l'offre généreuse de Palmira.

Le nuage se dissipa. Les plaisirs et les dépenses repartirent de plus belle. On projeta des voyages à l'étranger. D. José Noronha était le premier à

élaborer avec eux des plans pour se ménager encore plus de joies. Palmira évoqua la Semaine Sainte à Séville. Ils se rendirent à Séville, parcoururent l'Espagne deux mois, jusqu'à ce qu'ils pressentissent une ombre d'ennui. Ils revinrent à Lisbonne, goûtant à l'avance les excursions qu'ils devaient faire en Italie. Afonso entra dans son bureau, pour voir s'il avait des lettres, et commença par ouvrir la première des deux de Mafalda, avant que Palmira le surprît tandis qu'il les lisait. Voici ce que disait la première :

Mon cousin, notre pauvre mère est au plus mal et inquiète le médecin qui passe tous les jours. Je ne prends pas la liberté de t'appeler, mais, après avoir consulté mon père, j'ai décidé de te le faire savoir et de te prier de venir voir cette sainte. Elle ne cesse de pleurer et de prier Dieu pour nous. Viens lui demander de continuer, au sortir de son exil, à intercéder en ta faveur, en la mienne, et en celle de tous les malheureux.

Ta cousine, Mafalda.

Cette lettre était datée du 6 avril 1852.

Voici la teneur de l'autre, datée de 18 du même mois :

Mon cousin, Ta mère vient de rendre l'âme. Il est cinq heures du matin. Elle est morte dans mes bras. L'horloge marquait trois heures quand elle a dit qu'elle allait mourir au point du jour. Il en a été ainsi. Elle m'a parlé de toi jusqu'à la fin, et m'a prié de t'envoyer une lettre qu'elle a écrite le deuxième jour de sa maladie. J'ai été surprise que tu n'aies pas au moins répondu à ce que je t'ai alors écrit. Dieu sait ce qui se passe dans ta vie. La sainte est là-haut dans le Ciel ; elle obtiendra ce qui sera le mieux pour toi, en conformité avec les décrets du Très-Haut. Mon père se trouve ici pour s'occuper des tristes préparatifs de l'enterrement. On sonne déjà le glas. Les larmes ne me permettent pas d'écrire. Adieu, Afonso.

Ta cousine, Mafalda.

Après avoir fini de lire cette deuxième lettre, Afonso hurla : "Mon Dieu, mon Dieu !" et tomba à genoux, cachant son visage dans les étoffes d'une ottomane. Palmira accourut à ces cris. Afonso se leva, les mains sur son visage et, en étouffant ses sanglots, il put dire : "Ma mère est morte."

— Pleure sur mon sein, dit-elle émue, pleure comme un fils, mon chéri. Il te reste ce grand cœur pour t'y réfugier dans ton affliction.

Ces paroles blessèrent encore plus l'âme de mon ami. Il les considéra comme un sacrilège, une insulte à la mémoire de sa mère dont la vie avait débordé de vertus.

"Le cœur de l'adultère qui offre asile à la douleur d'un fils !" C'est la conscience qui le lui criait, pas encore le dégoût. C'était peut-être la répugnance à s'appuyer sur le sein de la femme pour l'amour de laquelle il avait laissé mourir sa mère, oubliée, dédaignée même, à laquelle on songeait parfois comme à la dame qui gérait le patrimoine, et dont il était l'héritier.

Afonso demanda à Palmira de le laisser seul. Blessée dans sa vanité, se jugeant d'aucune utilité pour consoler l'homme faible, l'homme ruisselant de larmes, Palmira croisa les bras et hocha la tête.

Le jeune homme, dans son chagrin, n'avait pas vu ce geste ; mais il avait entendu les paroles qui le trahissaient :

— Le cœur d'une femme aimante ne suffit pas à consoler la perte d'une mère. J'avais encore la mienne quand je t'aimais, et je me suis réfugiée dans ton cœur. Quelle différence...

Afonso s'emporta, mais étouffa sa colère sous un geste impatient. Palmira le comprit et recula en jetant les yeux sur les deux lettres qui étaient ouvertes.

Elle s'appuya à la table et les lut, sans les toucher. Après les avoir lues, elle sourit, tourna plusieurs fois la langue dans sa bouche, n'osa proférer un sarcasme infâme et sortit. La femme impure avait en effet souvent écumé le pus du cancer douloureux de son orgueil sur la face immaculée de Mafalda, dont le jeune homme imprudent avait parfois évoqué, par fatuité, l'infortune dans son dévouement amoureux.

Dès que Palmira fut sortie, Afonso, tremblant, frémissant, décacheta la lettre de sa mère, dont voici la teneur :

Mon fils. Il y a longtemps que je demande à Dieu de mettre fin à mes peines. La vie me fatiguait déjà, qui me faisait endurer tant de souffrances, sans aucun espoir de les voir cesser.

J'attends à présent que la Miséricorde du Seigneur m'exauce ; et, si mon cœur ne me trompe pas, l'heure est venue de t'écrire quelques lignes qui te seront envoyées dès que j'aurai passé.

Tu sais bien, mon fils, que, terrifiée par ton péché, je me suis tournée vers Dieu pour lui exprimer mon angoisse, et que je ne t'ai adressé aucun reproche dans mes lettres. Ce que je pouvais faire pour te délivrer a été fait, sans aucun résultat. Tout ce que j'aurais pu faire ensuite arriverait trop tard. La malheureuse créature se trouvait déjà à tes côtés. Personne, sans un ordre du Ciel ne pourrait la sauver de la perte. Le malheureux mari de Teodora est venu me voir, espérant que je t'inciterais à user de ton influence pour engager sa femme à se retirer dans un couvent. J'ai pris d'abord conseil de la Volonté Divine, puis de la raison humaine. Si mes prières pouvaient fléchir Dieu, elles parviendraient jusqu'à ton âme pour ébranler ta conscience. Le Seigneur ne l'a pas voulu. Les personnes à qui j'ai demandé leur avis pour savoir s'il fallait t'écrire comme me le demandait le mari de Teodora, m'ont toutes dit que je rabaisserais ma dignité par cette requête vaine et qui ne répondait pas à la nature de ta disgrâce. Rabaisser ma dignité, cela ne me coûtait rien et ne m'humiliait pas ; mais, désespérant de te toucher par mes pauvres raisons, j'ai préféré prier, et ne pas cesser de prier celui qui pouvait tout.

Tu sais bien, mon fils, que, même quand il m'a fallu te remettre en une année le revenu de quatre, en plus du produit de la vente de ta ferme, je ne t'ai rien dit au sujet de tes prodigalités qui te conduiront inévitablement à la misère.

J'ai compris que je ne pouvais même pas dans ta vie tenir lieu d'amie, et que mon autorité de mère devait encore moins t'inspirer du respect et de l'amour. Je me suis dit que ta disgrâce était irrémédiable, et je me suis découragée tout à fait.

Le Seigneur a envoyé ta vertueuse cousine à mes côtés. Nous avons pleuré ensemble ; mais, tout en sanglotant, cet ange consolait la malheureuse qui voyait les terribles mortifications que souffrait son âme.

Le moment est maintenant venu, mon fils toujours chéri, de te bénir et de te pardonner les douleurs que tu m'as données, et de te demander de me voir aux pieds du Très-Haut, si sa Miséricorde déduit mes angoisses des nombreuses fautes de ma vie. Que ne te mortifie pas le chagrin de m'avoir laissé mourir sans que ta vie se lave par le repentir du crime déshonorant qui la défigure. Quel que soit le moment, si tu entends le cri impérieux de ta conscience, écoute-le, reprends-toi, fuis-toi toi-même pour te retrouver dans la justice bienveillante de celui qui condamne de tels crimes. Je serai alors en esprit avec toi pour t'aider à te réformer et te soutenir dans tes défaillances.

Dans les dissipations et la ruine de tes avoirs, efforce-toi au moins de sauver cette maison où tu es né, et cette ferme qui te procurera du pain en abondance dans ta vieillesse, si Dieu te l'accorde, afin que tu aies le temps de mériter le Ciel. C'est ici que sont nés ton père, et beaucoup de personnes pieuses et honorables. Sauve cette maison ; tes parents et tes aïeux y reposent.

Si tu reviens un jour ici, et que ta cousine est vivante, estime-la pour la payer des attentions dont je lui reste redevable, et du baiser filial qu'elle me donnera quand j'expirerai dans ses bras. Ta bonne mère t'envoie ici sa dernière bénédiction.

Eulália.

XVII

Afonso s'enferma huit jours, sans que les caresses de Palmira pussent le consoler.

Ses amis, les compagnons de sa vie débauchée et fière de ses fautes, les complices trompeurs de ses dissipations, irritaient les affres de ses remords. Il se déroba à leur vue, fermant sa porte quand ils venaient, le visage pénétré d'une fausse compassion, rappeler à leur ami, en deuil depuis huit jours, qu'un homme raisonnant clairement était tenu de se montrer au-dessus de souffrances communes et tout à fait naturelles, telles que la mort d'une mère.

Palmira allait recevoir les condoléances au salon et tombait d'accord avec ces messieurs étonnés de la pusillanimité d'Afonso. "Je souffre beaucoup, disait-elle à D. José Noronha, courbant la tête pour exprimer son chagrin et son découragement, de voir que mes efforts pour consoler Afonso restent sans effet. Le cœur d'une femme qui a renoncé à la satisfaction du devoir accompli, et s'est immolée aux caprices fugitifs d'un homme, doit également renoncer au pouvoir de détourner ses yeux d'une tombe. C'est ainsi qu'on est punie quand on est coupable comme moi. "À de tels arguments, proférés les yeux levés au plafond, D. José de Noronha répondait : "Je croirai qu'Afonso a cessé de vous aimer passionnément quand il se considérera comme un monstre, et que l'honneur sera banni de ce monde. Je ne comprends qu'on

oublie l'honneur que lorsqu'il est nécessaire de le sacrifier à une dame comme vous. Heureusement qu'il n'en existe qu'une comme vous pour que l'on n'abjure pas nos devoirs sociaux". Or le style d'Afonso, disons-le en passant, était beaucoup plus simple et plus courant.

Au bout du premier mois de deuil, le fils d'Eulália dit à Palmira, en prenant des gants, que son esprit connaissait un étrange revirement, s'agissant des plaisirs illusoires du monde ; qu'il était décidé à diminuer le nombre de ses relations et les dépenses superflues ; qu'il comptait consacrer quelques heures à la lecture, et que Palmira lui tiendrait heureusement compagnie, en retrouvant son ancien goût pour les livres ; qu'il acceptait comme une inspiration de sa sainte mère son détachement des vaines jouissances, de ces voluptés de pure vanité qui perdent leur saveur avant même de s'achever ; pour finir, Afonso dit, en guise de conclusion :

— Vivons comme des amants qui n'ont pas besoin d'être admirés pour être bienheureux.

Palmira sourit et dit :

— Je le sais bien, Afonso... je le sais bien.

— Que sais-tu ? demanda doucement le jeune homme. Dis ce que tu sais, mon amie.

— Je comprends le ressort caché du nouveau programme de ta vie... C'est la lassitude. Tu m'appelles déjà ton amie. Quand on lui donne un tel nom, la femme qui aime sait qu'elle est un objet de peu de prix pour celui qui le lui donne. Parle-moi clairement : sens-tu le désir de nouvelles sensations ? Sont-ce les lettres de ta cousine qui ont soulevé dans ton esprit cette poussière de tardive vertu ? Pas de faux-fuyants, Afonso. Je tiens qu'aucun de nous ne doit se contraindre. Même quand c'est le devoir qui les impose, ces barrières me sont un malheur bien connu. Tu me fais de la peine, si tu l'éprouves. Aimes-tu ta cousine, Afonso ?

— Je n'aime pas ma cousine, répondit le jeune homme, sereinement et patiemment. Si j'aimais Mafalda, je ne me trouverais certainement pas à côté de Palmira. Je l'estime comme une sœur ; je la respecte aujourd'hui religieusement, car je sais qu'elle a recueilli le dernier souffle de ma mère sur ses lèvres... Mais qu'as-tu donc contre ma cousine ? À quoi riment ces attaques injustes dont tu l'accables systématiquement ? Quel mal t'a fait cette jeune fille triste, qui vivra et mourra sans autre plaisir que celui de sa vertu mal rémunérée en ce monde ?

— Sa vertu !... s'exclama Palmira, en plissant les lèvres dans un sourire d'une insultante ironie. Toujours la vertu de ta cousine qui part en campagne pour souligner naturellement mes vices ! Tu montres bien peu de générosité, Afonso !... Devrai-je encore entendre de ta bouche de telles diatribes contre mes fautes ?! C'est possible, c'est possible, et vieillie par mon expérience de quelques semaines, il ne faudra pas que je m'en étonne.

— Je me sens offensé par ces reproches injustes, répliqua Afonso, refrénant son impatience. Quel droit t'ai-je donné de me traiter aussi mal ?

— Quel droit ? Voudrais-tu par hasard me dire que je suis chez toi ?

— Cette question est avilissante, Palmira !... Que sont devenus ton intelligence, ton esprit critique et, plus précisément, ta vanité ? répondit Afonso de Teive. Je ne te reconnais plus, tu te rabaisse, sans qu'il y ait rien qui puisse t'y pousser.

— Je me rabaisse dans ton estime ? rétorqua-t-elle froissée.

— Qui en doute ? Une femme de cœur ne pose pas de telles questions à un homme comme Afonso de Teive. Je voudrais te dire que je ne te donnais ni le droit, ni de raison de m'offenser.

— Bien ! rétorqua-t-elle d'un voix plus douce, feignant de se rendre à ses arguments. J'accepte tes explications. Pardonnons-nous réciproquement et soyons... soyons *amis*, c'est bien ça ?

— Quelle ironie t'a inspiré le mot *ami* !

— C'est qu'il ne sonne pas bien aux oreilles du cœur, répliqua Palmira, rieuse, en approchant son visage des lèvres du jeune homme, qui l'embrassa froidement.

— Quant à ton nouveau programme de vie, reprit-elle, veux-tu que nous le suivions comme il a été fixé ?

— Fixé, ce n'est pas le terme propre. Je demande ton avis. Je t'ai brièvement exposé mes raisons ; mais si cela te déplaît...

— Tout ce qui te satisfait me plaît, mon Afonso. À partir d'aujourd'hui, nous réformerons nos habitudes. Vendra-t-on les voitures ? Tirera-t-on un trait sur la loge ? Nous installerons-nous dans une modeste demeure ? C'est ce que tu veux, Afonso ? Moi aussi .

Le ton ironique de ces questions n'échappait pas à Afonso. Il rentra soudain en lui-même, et jugea que son châtement commençait. Bien des lumières s'éteignirent sur l'autel où il gardait la belle argile qu'il idolâtrait. Les yeux de son âme fuirent vers le tombeau de sa mère et virent Mafalda à genoux sur la dalle de la chapelle, le visage appuyé sur le marbre de la sépulture.

Les lumières encore allumées sur l'autel lui montraient le côté odieux de la femme d'Eleutério.

Afonso ne répondit pas à ces questions narquoises. Il se leva et sortit de sa chambre.

Il se réfugia dans la pièce la plus reculée du palais, pour pleurer loin du sourire abject de Palmira. Il se dirigea ensuite vers son bureau pour écrire à Mafalda une lettre trahissant un changement temporaire, sinon fondamental dans son esprit :

Cousine Mafalda,

Va sur la tombe de ma mère et répète-lui les paroles de cette lettre. La justice de Dieu m'écrase. C'est moi qui plie sous le fardeau de l'affront et de cette boue que j'ai ramassée de mes propres mains. Le remords pour les égarements de leur jeunesse n'interrompt pas aussi tôt la carrière des grands misérables. Dieu me frappe si tôt ! C'est qu'il veut me libérer de ce joug d'infamie. Puissent les prières de ma mère me venir en aide, car je suis faible. Qu'arrivent les coups de la désillusion, terriblement puissants, pour que le jour de la raison éclaire ma vie. L'aurore de ce jour pointe déjà ; mais mon cœur est encore plongé dans les ténèbres et plein d'amertume. Saintes doivent être tes prières, Mafalda. Je m'agenouille devant la mémoire de notre mère, j'ose invoquer son intercession dans le Ciel ; je sais qu'une âme bienheureuse ne repousse pas le mauvais fils qui l'a crucifiée dans les dernières années, quand elle me demandait de lui offrir mon sein pour y appuyer ses cheveux blancs.

Mafalda, ange solitaire, toi qui vois de tes yeux purs les étoiles de notre enfance, prie pour moi, accorde-moi ta pitié, aucune autre ne m'offre ce monde. Écris-moi, dis à ton père si fragile de m'écrire. Rappelle-lui les taudis des Taipas... Dis-lui que le petit-fils de Cristovão de Teive sent déjà dans son cœur les ulcères le ronger, qui ont ravagé la peau de l'emmuré. Aimez-moi tous les deux, défendez-moi de moi-même, l'étai ne la religion ne suffit pas à supporter le poids de mes folies.

Ton cousin Afonso...

Afonso fit jeter ce mot dans une boîte aux lettres.

Un quart d'heure après, Palmira entra, frémissant de rage, avec la lettre ouverte, en criant :

— C'est une grande abjection et une grande infamie, M. Afonso de Teive. Ma dignité vient vous prier de revoir cette lettre outrageante.

Afonso se saisit de la lettre et recula, horrifié par la vilénie de Palmira. Sa gorge et ses lèvres devinrent sèches sous le souffle de colère qui lui calcinait la poitrine. Il ne put parler. Il sortit de sa chambre, en appelant à grands cris le domestique qui devait déposer la lettre. Il ne servait plus Afonso, le misérable qui avait vendu le secret en échange de son or à lui, il avait fui, et bien rémunéré. Cependant Palmira agitait les bras de pièce en pièce, en poussant des cris épouvantables. Afonso, les tempes congestionnées, le cœur littéralement broyé dans sa poitrine, enfonçait ses doigts dans la chair de son visage, puis se bouchait les oreilles pour ne pas entendre les hurlements de cette femme dont la fureur s'accroissait avec le mépris de ses propres domestiques qui l'écoutaient.

Afonso sortit pour s'arracher à cette scène, comme s'il s'enfuyait ; il s'en fut déposer lui-même sa lettre, divagua des heures dans le bois le moins fréquenté du Campo Grande. Là, il sentit la rosée du Ciel rafraîchir le feu de sa fièvre. Il regarda le Ciel, les mains levées, et dit : "Oh, ma mère !" À la tombée de la nuit, il revint chez lui, vit dans la cour le *gig*, le cabriolet de D. José de Noronha. Le laquais attaché à sa personne, un ancien domestique de sa mère, s'approcha prudemment et lui dit :

— Ne vous tracassez pas, fidalgo... Tenez bon, et ne vous laissez pas mener en double.

La vulgarité de la phrase le choqua, et le mystérieux sous-entendu encore plus.

— Que veux-tu dire, animal ? demanda Afonso.

Le domestique se gratta, ferma les yeux, et répondit.

— D. José de Noronha se trouve là-haut.

— Et alors ? Ne l'as-tu pas vu ici tant de fois ? Réponds.

— Je l'ai vu, je l'ai vu, et Dieu sait si ça me démangeait de lui fracasser son *gig* sur la tête.

— Pourquoi ? Approche... Entre dans cette loge avec moi... Parle clairement, disait Afonso, refrénant sa véhémence. Pourquoi soupçonnez-tu D. José ?

— Je soupçonne, fidalgo, que D. Palmira ne vous est pas fidèle.

— Tu mens ! Tu mens ! hurla Afonso... Prouve-le moi, sinon, je te tue.

— Vous ne me tuerez pas, s'il plaît à Dieu, Monsieur le morgado, répliqua Tranqueira calmement, un nom qui mérite d'être rappelé. Faites-moi la

faveur de reprendre votre souffle et de m'écouter tranquillement. Laissez du temps au temps.

— Il est bien question de laisser du temps au temps ! c'est maintenant et tout de suite. Dis ce que tu sais, Tranqueira, ma tête éclate.

— Voici ce que je sais, fidalgo : le domestique qui s'est enfui aujourd'hui sans que je puisse lui faire passer le goût du pain, a été introduit ici par le laquais de madame et c'était comme un frère de lait pour elle. Certains jours, le garçon abandonnait son service, et restait absent à peu près quatre heures. Avant hier, j'ai laissé mon travail en plan, et je l'ai filé sans me faire voir. Je ne l'ai pas quitté de l'œil jusqu'à la rue de Santa Barbara et là, il a disparu : "Vous allez voir que ce démon nous manigance quelque chose, ai-je dit à mes boutons. Ne se serait-il pas glissé chez D. José Noronha ?" Sitôt dit, sitôt fait. En moins de temps qu'il n'en faut pour trois Credo, ce gremlin sortait de chez le soupirant, et revenait comme ça, sans se presser. Je l'ai surpris en débouchant d'une rue, et je lui ai dit : "D'où viens-tu, António ?" Le coquin en a eu le souffle coupé, et moi, sans faire ni une ni deux : "Gare ! me suis-je dit. Il y a là un coup en douce. Si ç'avait été pour quelque chose de bien, il me le disait." Je me suis mis à réfléchir sur ce que j'allais faire. "Si je lui dis, moi, que je l'ai vu sortir de chez D. José, j'effarouche le gibier, et je passe pour menteur en disant ce que j'ai vu à mon maître. Que faire ? Je garde pour moi ce que je sais, et je prends sur moi de surveiller la patronne... La patronne ! que le diable l'emporte. Celui qui me paie, c'est le fidalgo, je garde les yeux ouverts, et si je la prends sur le fait, tout l'édifice s'effondre, et mon maître fait la fête à ce voleur qui est venu déshonorer sa maison."

En dehors de la voix de Tranqueira, Afonso entendait un bourdonnement et sentait des élancements dans sa tête, comme si un essaim de guêpes s'y contorsionnait et lui dévorait le cerveau.

Le domestique continua :

— Avant-hier, D. José s'est pointé ici, la nuit. Je l'ai suivi pas à pas. Je l'ai vu entrer dans la pièce au tapis bleu, et je me suis retiré dès que je vous ai vu y entrer aussi, avec madame. Il n'a pas réapparu depuis, jusqu'à maintenant ; mais comme un autre se trouve là avec lui, je trouve qu'il n'y a plus de doute, et c'est pour ça que je suis venu vous attendre ici. Voilà ce que je sais, mon maître. Faites vos comptes, et laissez-moi casser une bonne quantité de bois sur ce gandin, s'il le faut.

Afonso posa la main droite sur l'épaule de Tranqueira et dit :

— Merci. Ton maître t'est reconnaissant du soin que tu prends de son honneur. Je te recommande de ne piper mot à ce sujet. Tu m'entends, Tranqueira ?

— On continue de laisser tremper la morue ? demanda le domestique, en ouvrant et en fermant les mains.

— Je te l'ai déjà dit. Pas un mot. Ton rôle est terminé, c'est moi qui prends l'affaire en mains.

— Ça, c'est à voir ! murmura le laquais, quand son maître fut parti.

Afonso entra dans sa chambre ; il se vit dans une glace ; il attendit que la rougeur de l'excitation disparût, se donna une contenance, et passa dans la pièce où se trouvaient Palmira, D. José de Noronha et un ami intime de ce dernier.

Sur un sofa, Palmira avait les bras en croix sur sa poitrine et le visage

incliné vers eux. D. José de Noronha feuilletait les *Femmes de Walter Scott* posé sur un guéridon. Son ami était assis sur le fauteuil à côté du sofa. Afonso salua les deux messieurs et tendit la main à Palmira d'une façon si cérémonieuse que c'est à peine s'il lui effleura le bout des doigts. Après l'affrontement de la matinée, ce comportement sembla fort naturel à l'épouse d'Eleutério. Puis, il s'approcha sereinement de D. José, accorda son attention à la *Flora Mac-Ivor* du romancier écossais, tomba d'accord avec D. José sur l'inégalable gentillesse de l'héroïne, prononça encore quelques paroles, et demanda la permission de se retirer, en invoquant une très forte migraine. Tout cela avec un naturel irréfutable.

Afonso pénétra dans le cabinet de Palmira. Il y avait là un secrétaire en acajou, serti de petits tiroirs, modelés dans le style des anciens meubles. Une fois tirés les tiroirs du premier rang, il y en avait de secrets, qu'il connaissait, car il avait été le premier propriétaire de ce meuble ingénieux. Poussé par ses soupçons, Afonso tira sur les poignées du tiroir central ; celui-ci était fermé, et les deux tiroirs latéraux étaient ouverts. Il en conclut que celui du milieu cachait une révélation. Il chercha un outil en fer convenable pour faire sauter la serrure ; la pointe d'un poignard fit l'affaire. Le pêne était fragile, il céda en craquant. Afonso tira le tiroir qui contenait les bijoux. Il mit le doigt sur le bouton imperceptible qui ouvrait le faux, et tira deux paquets de lettres, et une à part. Il ouvrit celle-ci et lut les premières lignes. Le moindre doute eût relevé d'une incommensurable stupidité. Elle disait :

Il faut faire attention au laquais de A. Il m'a dévisagé hier d'une façon... Utilise notre António pour faire le guet, au cas où l'on nous soupçonnerait. Demain, D.A.M. vient avec moi ; si l'occasion est propice, il sortira au bon moment. Etc.

Afonso passa dans sa chambre pour réfléchir à ce qu'il fallait faire. Réfléchir dans ces conditions ! Peu après, il entendit le bruissement des vêtements de soie de Palmira. Il s'empessa de se jeter sur son lit, les mains sur le front...

— Tu vas mieux ? dit-elle tendrement.

— Non.

— Je pensais que tu serais couché. Que vas-tu prendre, chéri, reprit-elle en se penchant sur le visage d'Afonso. Que vas-tu prendre au souper ?

— Rien.

— Tu es encore très fâché contre moi ? répondit-elle en le caressant.

— Laisse-moi. J'ai du mal à parler. Retourne au salon, s'il y a encore du monde.

— J'y vais, si je ne te sers à rien, ici, et si je te dérange, en plus. Les raseurs sont encore là. Je reviendrai voir plus tard comment tu vas.

XVIII

Palmira retourna au salon et réapparut quelques moments après dans la chambre d'Afonso pour demander si D. José de Noronha et D. António Mascarenhas pouvaient venir le voir, sans déranger. Afonso répondit, en gardant son sang-froid, qu'il les remerciait de cette attention ; mais il était sûr de l'amicale familiarité dont ils usaient avec lui, et avec laquelle il les

recevait, et comptait qu'ils le laisseraient se reposer en silence, pour voir si sa migraine s'apaisait. Palmira entra dans le salon fort surprise, et dit à D. José : "Pas besoin de se méfier. Il enveloppe les regrets que lui inspire Mafalda, dans ceux que lui inspire sa mère."

Entre-temps, Afonso sautait de son lit et vérifiait les amorces de ses pistolets.

Je laisse au narrateur le soin d'évoquer cette indescriptible crise :

"Tandis que j'essayais de rassembler mes idées afin de déterminer la suite de mes actions après l'homicide, j'ai senti dans mon cœur un coup violent, et j'ai presque palpé, pour ainsi dire, de mes yeux le visage de ma mère ; je posai les pistolets et joignis les mains. Je suis encore maintenant émerveillé par le soudain passage du vertige où j'étais entraîné quand mon honneur m'ordonnait de tuer l'infâme, à de sereines considérations sur l'inefficacité de l'homicide pour se venger d'une perfidie. J'attribue ce revirement invraisemblable, si l'on se fonde sur la logique des passions, à un pouvoir plus grand que celui de l'âme humaine. À cet instant critique, je demandai à l'esprit de ma mère de me dispenser un conseil salutaire. Je n'entendis aucune réponse et mon entendement ne me fournit aucune indication. Ce que je vis, ce fut l'image d'Eleutério dans la salle de l'auberge à Barcelinhos au moment où, le visage baigné de larmes, il disait à sa femme : 'Puisses-tu être châtiée. Que Dieu me venge.'

"Voilà la réponse de l'âme bienheureuse, voilà les indiscretes réponses de la Providence.

"J'ai compris qu'avait sonné pour moi l'heure de l'expiation, annoncée par la vision du mari en proie à de plus grandes angoisses que les miennes. Les changements se succédaient de plus en plus vite dans mon esprit, mais il n'était plus question de tuer comme je l'avais d'abord envisagé. Je songeai à m'enfuir subrepticement et à cacher à l'infâme et au monde la raison de ma fuite.

"Il me venait aussitôt une autre idée, car je trouvais des arguments contre cette misérable solution. Je songeai alors à proposer la séparation à Teodora en passant sous silence la raison de cette proposition. Je ne sais combien de projets absurdes ou ridicules se pressèrent dans ma pauvre tête. 'Serai-je un lâche ?' demandais-je aussitôt à ma conscience. Eleutério venait alors se planter devant moi pour dire à sa femme, qui le fixait avec mépris : 'Puisses-tu être châtiée, que Dieu me venge.'

"Sans la moindre préméditation, je fus saisi tout à coup d'une autre idée dont je ne me souciai de prévoir ni la portée, ni les conséquences. Je sortis de mes poches les lettres de Palmira, trouvées dans le tiroir caché du secrétaire, et me dirigeai vers le salon. En passant la porte de ma chambre, je vis une silhouette disparaître au bout du couloir; J'allongeai le pas et la silhouette s'arrêta. C'était Tranqueira, mon domestique. Je lui demandai ce qu'il faisait là. 'Je suis de planton' répondit-il. Maintenant encore, ou vraiment maintenant, je puis rire de cette réponse et admirer l'homme qui me la fit. Il se pencha sur mon oreille et continua : 'Comme j'avais remarqué que vous étiez couché, patron, je n'ai pas voulu laisser l'affaire à la grâce de Dieu ; c'est ça qui s'est passé.' J'entrai dans le salon à pas comptés et presque brusquement. D. José était à côté de Palmira sur la même ottomane. D. José feuilletait les *Femmes de Walter Scott*. Palmira tressaillit en me voyant apparaître sous la portière. D. José, abruti par la surprise, ne changea pas sa

position, qui trahissait une extrême familiarité. En ma présence, il ne s'était jamais assis à côté de Palmira sur la même étoffe. Revenu de sa stupéfaction de quelques instants, il allait se lever quand je lui dis :

" – Ne vous dérangez pas, M. D. José de Noronha. C'est ainsi qu'il faut en user. Dans ma maison, mes amis en sont les maîtres.

" – Ces façons étranges... bafouilla D. José, tandis que Palmira, encore perplexe manifestait ses incertitudes en ouvrant la bouche et en écarquillant les yeux.

"Je ne répondis pas à la réflexion banale de Noronha. Je me tournai vers D. António et lui dis : 'Vous êtes de trop ici, M. Mascarenhas. *Si l'occasion est propice, il partira au bon moment*, dit la lettre de notre ami D. José. Vous devriez déjà être parti.'

"Je lançai à Palmira un regard en biais, Je la vis désarçonnée et livide, elle s'agitait et faisait des mouvements convulsifs sans se lever toutefois du sofa. D. José s'était levé, et appuyé au dossier d'une chaise. D. António me fixait d'un air épouvanté. Je continuai : 'Votre personnage, M. Mascarenhas, est de trop dans cette scène. Veuillez sortir.'

" – Je m'en vais avec D. António ', dit le Noronha. 'Qu'il vous attende dans la rue', répondis-je en tournant légèrement la tête sans le regarder en face.

"D. António se saisit prestement de son chapeau, inclina la tête à l'adresse de Palmira, et partit, en me saluant.

"La femme de l'auberge de Barcelinho s'empara de nouveau du corps de Teodora. La voici debout, le serpent de l'orgueil se déchaînait dans ses gestes.

" – Qu'est-ce que ça signifie ? s'exclama-t-elle. Mettons un terme à cette situation, sans faire de grande scène ! Que voulez-vous me dire, Afonso ?

"J'avouerai que je me sentis petit devant cette question cynique ! Que répondre à une femme qui avait écrasé de son persiflage et de son arrogance les attaques modérées de son mari ? Quel droit avais-je ici, moi qui étais déshonoré, de lui demander des comptes sur son honneur et sur le mien, à elle qui était perdue ? Nous partagions tous deux la même infamie, parce que nous étions tous les deux criminels. De quel point d'honneur pouvais-je me prévaloir pour trouver une réponse digne de ces questions ? C'est la seule explication que je puisse me donner à présent de mon mutisme à ce moment-là.

"Et elle, encouragée par mon silence effaré, poursuivit : ' – J'ai abjuré les devoirs de l'honneur, je me suis perdue, je me suis aveuglément jetée dans vos bras, M. Afonso de Teive. J'ai satisfait vos caprices, j'ai flatté l'orgueil que vous éprouviez à posséder une odalisque dans votre palais, j'ai consenti à parer mon visage de rires faux, j'ai présenté au monde l'air joyeux de l'esclave qui idolâtre sa servitude, tandis que vous, M. Afonso, enlevé par vos amours idéales pour une cousine... '

"Je la coupai : ' – Si vous voulez, infâme, citer des noms dans votre plaidoyer, cherchez-les, si vous en connaissez, dans les derniers repaires du vice !... Ne salissez le nom d'aucune femme : toute femme qui n'est pas descendue au dernier degré de l'abjection, impose le respect à l'amante de D. José de Noronha, qui habite chez Afonso de Teive. ' – Bien ! s'exclama-t-elle. L'amante de D. José de Noronha vous remercie de votre hospitalité, promet en outre de la payer du haut de son indépendance et va partir, pour imposer le silence à celui qui l'insulte'. ' – Partez-donc, rétorquai-je, mais

emportez avec vous les ordures dont vous avez souillé ma maison'. Là-dessus, je lui jetai au visage les paquets de lettres.

"Comme si un serpent l'avait mordue au pied, Palmira sauta tel un fauve enfermé dans sa cage. D. José de Noronha tremblait.

"Et je continuai, tourné vers lui : ' – Tel est l'effet de l'infamie ; elle produit de ces lâches défaillances qui désarment la haine et inspireraient de la pitié, si le dégoût ne se trouvait pas en deçà de la vertu de compassion. Vous avez là, D. Palmira, un paladin qui ne vous laissera pas rougir sans tirer sa raison de ceux qui vous insultent. Suivez-le. Un tilbury reste à votre disposition, si la pudeur ne vous permet pas de monter dans la voiture de votre amant. Quant à vous, D. José de Noronha, sortez, et attendez-la dans la rue.'

"Palmira s'enfuit du salon, dans un accès de folie furieuse. D. José sortit, le visage abattu sur sa poitrine. Et moi, je m'écroulai sur une chaise, pensant mourir là, noyé dans le sang qui me congestionnait le cœur. Quelques instants après, j'entendis un cri strident de Palmira et un grand remue-ménage. Je voulus me lever, en vain. Mes jambes tremblaient comme si tous mes nerfs étaient affectés.

"Je quitterai maintenant le registre de la tragédie pour te narrer ce qui se passait dans la cour.

"Le Tranqueira, qui était de planton, comme il avait dit, ne quitta pas la salle d'attente, ou le couloir tout proche. Quelques instants avant la sortie de D. José, il était descendu dans la cour. Au passage de l'infâme, abasourdi, Tranqueira surgit de sa chambre avec la lanterne dont on se servait dans les écuries. Il s'approcha de D. José, colla la lumière sur son visage et lui dit : ' – Si je ne me trompe, fidalgo, vous nous faites une petite poussée de fièvre !... Je vous trouve bien rouge ; cela ne pourrait vous faire de mal qu'on vous rafraîchisse la tête.' Cela dit, il posa la lanterne, l'empoigna à la ceinture, le prit sous son bras, le saisit de la main gauche à la gorge, l'emporta, renversé, sur la citerne d'eau destinée aux chevaux, et le jeta dedans en s'exclamant : ' – Il va être rafraîchi, il va être rafraîchi, notre gentil Lisboète'. Les autres domestiques avaient voulu lui porter secours, mais Tranqueira s'était débarrassé du jockey de D. José, en le repoussant d'un coup de pied administré avec une fureur digne d'un plus redoutable adversaire. Le malheureux D. José était tombé bruyamment, et avait aussitôt émergé, la tête à fleur d'eau ; mais, au-dessous du cou, le corps restait immergé, il ne parvenait pas à se hisser sur le rebord de la citerne, faute de prise où ficher ses ongles. L'instinct de conservation avait pris le pas sur le sentiment de la honte. D. José criait, tandis que Tranqueira, après lui avoir souhaité bonne nuit, était allé aux écuries nourrir les chevaux. Les hurlements parvinrent aux oreilles de Palmira, alors que le jockey, remis du coup de pied qui lui avait broyé les tripes, secourait son maître à grand peine.

"Palmira, inquiète, descendit dans la cour au moment où l'élu de son âme s'ébrouait sur le rebord de la citerne, pour se débarrasser des derniers filets d'eau et grelottait en claquant des dents.

"Elle fut foudroyée par le ridicule ! Seul le ridicule pouvait venir à bout de cette âme bien trempée, faite pour réagir à tous les chocs. Revenant sur ses pas, elle quitta le portail pour s'enfoncer dans l'obscurité de la cour. La commisération même ne lui inspira pas assez de courage pour s'approcher du jeune homme mouillé. Peut-être ne put-elle supporter sa lâcheté à cette heure. Peut-être ne put-elle pas se supporter elle-même. Je ne sais. On me

prévin qu'elle était prostrée, sans connaissance, sur les dalles de la cour. Je la fis porter par les bonnes sur son lit. Quelques minutes après, je quittai la maison, emmenant avec moi le domestique qui m'avait vu naître, le seul homme devant qui je pouvais pleurer.

XIX

"Le lendemain, j'envoyai de Sintra mon domestique chez moi, s'informer de la suite des événements... Voudrais-tu... je pense que tu désires à présent savoir comment s'est passée cette nuit... Je l'ai passée sur la route de Sintra. J'ai l'impression qu'une partie de mes facultés morales était atrophiée. Tout autour de mon entendement tournoyaient des corps, tantôt noirs comme le fond d'un abîme, tantôt flamboyants comme les serpentins des éclairs. Même la mémoire de ma mère ne trouvait aucune place dans le tourbillon de mes réflexions délirantes. C'était la fièvre, des vagues de sang soulevées par une tempête sous mon crâne. Mon serviteur me comprit d'instinct. Il me répondait brièvement. Je me sentais quelquefois agrippé au bras : c'était quand j'allais tomber de mon cheval, sans m'inquiéter du vertige dont j'étais pris.

"Il me raconta ensuite que, de loin en loin, je poussais des cris qui lui hérissaient les cheveux et vociférais des insultes en éperonnant frénétiquement mon cheval.

"Voilà ma nuit ; je n'en garde aucun autre souvenir. Je me rappelle juste qu'aux premières lueurs de la matinée, les digues de mes larmes se rompirent, et que je pleurai longtemps.

"Mon serviteur partit de Sintra avec l'ordre de prendre des nouvelles. Il me remit, en rentrant, une feuille dépliée que l'écuyer lui avait donné, de la main de Palmira. C'était une reconnaissance de dette, la somme n'étant pas précisée, ou restant à fixer après évaluation des objets qu'elle emportait avec elle pour son usage, en partant de chez moi. Ce devaient être des vêtements et des bijoux. Palmira était donc partie ce matin-là.

"Le soir, quand la tristesse tombait du ciel, comme un deuil d'âmes pas encore malheureuses, mais éclairées par l'iris de l'espérance, les fibres de mon cœur se déchirèrent et je ressentis une douleur ineffable, douleur des regrets qui me dévoraient, regrets de Palmira, désir ardent de la voir pour m'agenouiller à ses pieds ou lui cracher au visage. Je ne trouvai aucun soulagement en faisant appel à toutes les ressources de mon imagination, en invoquant Dieu, et l'amour de ma mère, aucun réconfort. C'était le désespoir qui envisage le suicide.

"Je me couchai dans l'espoir que la léthargie assoupisse mes sens. Je me retournai sur des épines, dans ma fébrile combustion. Si à un moment la somnolence m'engourdissait, mon cœur s'emballait si vivement que je me réveillais, convulsé, me jetant du lit contre ma fenêtre, étouffant comme quelqu'un qu'on étrangle. Le plus horrible, dans mes visions, c'était elle, à cette heure, dans les bras de ce misérable. Les moindres circonstances d'un spectacle de débauche, les détails les plus intimes et les plus lubriques se dessinaient nettement sous une infernale clarté. Même la prière, ce divin apaisement des plus terribles afflictions, la prière elle-même ne procurait pas le plus faible éclair de tranquillité dans mon âme. Je commençais à prier, mon anxiété s'accroissait, la foi m'abandonnait, et alors survenait le

mépris pour Dieu, la négation de la Providence, le plaisir féroce de blasphémer. J'aimais la femme tombée dans l'abîme, la femme prostituée ! Seigneur Dieu, moi qui avais de si nobles instincts, qui avais reçu une éducation si religieuse, appris à éprouver une telle considération pour la dignité ! C'est ce que je pensais ; je m'appliquais alors des épithètes usurpées à l'honneur !... Moi, qui avais eu la fatuité devant le monde d'enchaîner à ma vanité la femme belle, sur le front de laquelle la morale avait imprimé son stigmat, que je couvrais de brillants et de fleurs, croyant qu'ainsi la société la respecterait, et s'humilierait devant mon outrageante opulence ! Me voir, moi, écrasé, oser demander des comptes à Dieu sur l'iniquité de sa volonté, et le renier comme un être incapable de porter remède à ma disgrâce !...

"Dès le point du jour, je fis harnacher les chevaux et retournai à Lisbonne sans aucun dessein précis. En chemin, tandis que nos montures se reposaient, mon vieux Tranqueira s'approcha de moi, les yeux embués de larmes, et dit tranquillement : ' – Allons-nous en de Lisbonne, mon maître, retournons dans notre province, Dieu ou la Vierge Marie nous proposeront un remède'. Je ne répondis pas, mais je réfléchis. La tranquillité de mon village m'apparaissait accueillante ; cependant, en imaginant que je pénétrais à l'intérieur de la maison de Ruivães, j'entendais avec épouvante le son de mes pas dans ces pièces désertes ; je ressentirais là-bas l'absence de ma mère ; l'ange consolateur s'était enfui avant ma rédemption. Il me souvenait de ma triste Mafalda, ma tendre sœur, de sa tendresse de vierge compatissante. Mon cœur, cependant, d'où suintaient les immondices de son hideuse plaie, rejetait les baumes d'une affection purificatrice.

"Le tumulte des grandes villes, avec la fascinante séduction d'une vie déréglée, convenait mieux à une âme assoiffée de je ne sais quels filtres de larmes et de sang. Mon plan était tracé quand j'arrivai à Lisbonne. N'importe quelle résolution secoue l'esprit le plus paralysé. Je me sentis assez fort pour entrer chez moi. Je pénétrai dans le cabinet de Palmira et j'ouvris ses tiroirs vidés de tous les objets de quelque valeur. Ma raison recouvra un moment sa lucidité ; le caractère me parut méprisable d'une femme qui, sous le coup d'une telle honte, avait trouvé le courage d'empaqueter ses vêtements et ses atours dans l'intention de porter de séduisantes parures en l'honneur de nouveaux amants. Je me sentais avili, je m'enfuis des appartements de Palmira. J'allai dans ma chambre. Je fis emballer mon linge. Je gardai la correspondance de Mafalda et de ma mère.

"Je brûlai le reste des papiers, exceptées les lettres de la Teodora des Ursulines. Pourquoi ? Je ne le sais pas moi-même. Je voulais ces souvenirs de l'enfant qui était morte alors ...

"J'appelai mes domestiques, et les congédiai. Je fis fermer les portes par mon cher Tranqueira et, le même jour, j'envoyai des ordres pour la vente des voitures, des chevaux, et du mobilier. Quelques amis arrivèrent à suivre mes traces jusqu'à l'obscur hôtel anglais où j'étais descendu, dans le quartier Buenos-Aires. Ils me demandèrent et je ne les reçus pas. Ma vanité me faisait rougir d'eux. Même l'effroyable curiosité de connaître le destin de Palmira ne put vaincre mon orgueil à vif.

"Au bout de huit jours, je reçus une lettre de Mafalda répondant à la mienne. La voici :

Nous t'aimons, tous les deux, de tout notre cœur, Afonso. Mon père n'a formulé à ton encontre aucun reproche : il te considère comme un infortuné. Quand ta mère, anxieuse, lui disait : 'J'ai perdu mon fils', mon père ajoutait : 'Il viendra, ma sœur, son naturel est bon'. Je lui ai montré ta lettre, et je l'ai vu pleurer ; je lui ai demandé de t'écrire, et il m'a répondu : 'Écris-lui, toi, avec la bénédiction de ton père. Dis-lui que tu l'aimes toujours, que je lui donne l'amour de ma Mafalda ; et je consens à ce qu'elle vous aime ; c'est tout ce que je puis vous donner'. Ces paroles, je les écris parce qu'il me le demande, et je me doute qu'elles n'auront pas le pouvoir de te rendre heureux.

Cela nous fait quand même un grand plaisir que tu désires notre amitié, cousin Afonso. Je vois que ta vie est pleine d'amertume, depuis qu'est morte notre mère, que nous pleurons. Si le chagrin te mortifie de ne pas être venu la soutenir au moment de sa mort, que la certitude t'apaise qu'elle t'a pardonné. Tu sais bien quelle sainte et quelle mère elle était. Je suis allée lire ta lettre devant sa sépulture. Je l'ai lue à voix haute, entrecoupée de gémissements. Puis j'ai beaucoup pleuré, et je me suis relevée en la quittant si soulagée et si contente que j'ai d'instinct pris dans le Ciel mon allégresse. Peut-être cette lettre te trouvera-t-elle jouissant du soulagement que j'ai alors senti.

Il serait bon, mon cousin, que tu envoies des instructions pour qu'on prenne quelques dispositions concernant la gestion de ta maison. Mon père fait ce qu'il peut, et gouverne ton avoué, mais il craint de ne pas veiller à tes intérêts comme il le voudrait, à cause de sa santé défaillante et de la distance à laquelle nous vivons de Ruivães. Adieu, mon frère chéri. Efforce-toi d'être heureux et garde un souvenir amical de ta

Mafalda.

"Je répondis aussitôt à cette lettre, en annonçant à ma cousine que j'allais partir pour Paris avec l'intention de m'y établir. Quant aux expressions affectueuses, c'est à peine si je lui lâchai les formules conventionnelles qui répondent aux relations formelles entre cousins qui s'estiment.

"C'est que je voyais en moi l'homme avili que j'étais, et que j'éprouvais une certaine honte devant Mafalda même, et un reste de vanité, la vanité d'un homme qui se juge déprécié aux yeux d'une femme qui le voit rejeté par une autre, aussi abjecte soit-elle, aussi rejetée par la société des femmes capables d'apprécier les mérites d'un homme dédaigné. Je ne voulais, ni ne pouvais, couvert d'infamie par Palmira, aller me réfugier dans l'amour de Mafalda. Et puis surtout, mon ami, bien que je l'eusse voulu, je ne pouvais l'aimer comme je l'aurais aimée quinze jours avant, quand je ne doutais pas de la loyauté de Palmira.

"Les gens d'expérience savent, et tu le sauras peut-être, que c'est le fait des âmes futiles que de passer rapidement d'un attachement à un autre quand pèse sur nous l'opprobre d'une perfidie. Le cœur est blessé, le front n'ose se dresser pour la femme qui nous offre l'amour salutaire, la dignité gémit sous le poids du mépris que nous croyons lire dans les regards insultants de tout le monde, des regards qui expriment parfois la compassion. Mais, dans de

telles situations, qu'est la pitié, sinon une injure ?!

"J'écrivis à mon avoué pour lui faire vendre toutes mes propriétés, exceptées ma maison et ma ferme de Ruivães. Par retour du courrier, il m'avisa qu'il y avait un acheteur prêt à les acquérir ; et, quelques jours après, je reçus des ordres de paiement pour trente mille cruzados. Avec ces ordres, venait une lettre de mon oncle Fernão de Teive. Elle disait :

Ta cousine est malade, c'est pour ça qu'elle ne t'écrit pas, et, malade moi aussi et triste, j'arrive à peine à t'écrire. Nous avons reçu la nouvelle de ton déménagement à Paris. Que Dieu t'accompagne, Afonso. Il se peut que ton bonheur soit là-bas. Je me réjouis de te voir libéré du personnage qui, d'après ce qu'on m'a dit, a été finalement celui qu'il fallait absolument qu'il fût. En présence de la femme perdue, tous les hommes sont égaux. Vouloir jouir du privilège que le mari n'a pas eu, serait une ineptie de ton orgueil. Teodora se trouve à Braga pour s'occuper de son divorce, afin de partir avec son patrimoine. Eleutério a sollicité l'un de mes compères, pour que je consente à l'assister dans ses démarches, en tant qu'auditeur et de consultant. J'ai accepté cette proposition comme quelqu'un qui n'a pas grand chose à faire, et passe ses heures dans son lit à soigner sa goutte. J'ai entre les mains les brouillons des lettres qu'elle t'écrivait, séduisantes à vrai dire, et qui méritent d'être imprimées. Où cette femme a-t-elle reçu de telles leçons d'éloquence ? ! À mon avis, il y a là beaucoup d'amour pêché dans les dictionnaires ; et les événements ultérieurs m'engagent à croire que l'amour de cette créature était pire encore. Voilà que je te parle comme un camarade ! Et le fait est que ma douleur au talon gauche s'est dissipée.

Ton avoué me fait savoir qu'il a vendu tes fermes de Leirós et Gestal. Pour ne pas te dire des choses tristes et pour éviter que revienne ma douleur au talon, je mets ici un point final à cette lettre. Mais je ne cesserai de te dire, en tant que frère de ta mère et véritable ami qu'une fois ton patrimoine épuisé, tu as ma maison. Si je meurs – et ce sera tant mieux – avant ce jour-là (un jour peut-être inévitable), je dirai en partant à Mafalda de toujours être ce que ta mère et moi avons été pour toi, dévoués de tout notre cœur, sans condition. Adieu. Quand tu auras un moment de libre, écris-moi de Paris.

Ton oncle, Fernão de Teive. '

"Je fus ravi d'apprendre que Palmira n'était pas à Lisbonne. Le dragon de la jalousie relâcha ses griffes sur ma poitrine. Quelle stupide allégresse ! Qu'importait une interruption dans sa perfidie pour venger mon orgueil ? Comme nous sommes pitoyables et ridicules, une fois perdu le nord de la légitime, de la décente probité ! Aucun lien de saine morale ne résiste au cancer du cœur. Notre régénération même semble trahir la bassesse de l'âme, une scène qui fait rire le monde.

"Et moi, dans ma rage de changer de monde, je partis pour la France.

— La méthode la plus aisée pour dépenser tes trente mille cruzados, répondis-je.

— Je ne songeais pas aux trente mille cruzados ; j'allais chercher une femme, j'allais chercher l'amour salulaire.

— Et tu l'as trouvé en France ?

— Oui.

— Voyons ça.

XX

Huit jours après s'être installé à Paris, Afonso de Teive ne savait que faire de sa pesante inertie. Enfermé dans la chambre d'un hôtel, il entendait les vacarmes de la Babylone et soupirait après les silences de son village. Il avait présenté des lettres de personnalités de Lisbonne à l'Ambassade portugaise, reçu la visite de compatriotes distingués à Paris et participé les premiers jours à des bals, des théâtres et des soupers. Il fut vite rassasié de cette artificielle soif de vivre, et une soudaine et glaciale atonie lui assombrit vite les plaisirs auxquels il avait aspiré de loin, comme à une initiation pour d'autres qui effaceraient entièrement de sa mémoire les souffrances passées.

Et, au bout de huit jours, il ne lui restait plus qu'une satisfaction : c'était la perspective de retourner à la maison déserte de Ruivães et d'y attendre près de la sépulture de ses parents la fin prochaine de son irrémédiable tristesse.

Mais Afonso avait vingt-quatre ans. La nature désamorce ces renoncements intempestifs. Des élans imprévus secouent l'âme de son engourdissement et la surexcitent en lui inspirant des désirs vagues, quoique éphémères. La matière n'est pas une enveloppe impassible pour des cœurs assoupis. Il faut que la vie sensible s'exténue avant l'activité morale pour que les passions déçues finissent par briser l'homme.

Afonso fit son entrée dans la société, et l'Espérance lui tenait la main, en lui promettant de le guider jusqu'à ce qu'il rencontre la femme qui le sauverait. Il se fourvoyait dans les salons de Paris. Ceux qui connaissaient ce "monde" lui racontèrent l'histoire de chaque femme qui avait une mine à vouloir sauver quelqu'un ; en général, c'étaient des créatures qui cherchaient un homme qui calmerait leur inquiétude de l'avenir par un mariage que justifieraient et sanctifieraient quelques centaines de milliers de francs. C'étaient des filles de généraux d'Empire, des filles d'hommes d'État au début de leur carrière, des filles de gentilshommes dont les noms évoquaient une ancienneté antérieure à Charlemagne. Et quand toutes ces demoiselles, capables de vous sauver et en quête de sauveur, regardaient le visage mélancolique d'Afonso, elles voyaient en lui le garçon qui se disait douloureusement en les contemplant : "Si j'étais riche !..." En lui jetant un regard en biais, elles se disaient, en gardant une délicate réserve : "Si tu étais riche !.. "

Afonso entreprit de rectifier cette opinion de ses amis en s'approchant des plus auréolées du bleu céleste de l'innocence, et constata que celles qui semblaient les plus naïves étaient celles qui parlaient le plus à propos, en termes rigoureusement arithmétiques, de fortunes vertigineuses, de projets de mariage. Et si, avec la poésie portugaise, si expressive, de nos amours de salon, il se lançait dans des phrases excessivement lyriques, ces créatures éthérées l'écoutaient distraitement, comme elles écouterait au théâtre la musique de Donizetti, et rempliraient leur âme de mélodies, tout en braquant leur lorgnette sur le fils du banquier.

Afonso de Teive comprit vite que la haute société parisienne n'avait pas besoin de lui. Un étranger qui vient à Paris avec trente mille cruzados et laisse dans sa patrie une ferme qui vaudrait moins que la moitié de cette somme improductive, doit être assuré que, sur le chemin de l'hôtel aux théâtres et aux salles de bal, aux festins et aux concerts, avec la plus grande parcimonie dans ses dépenses, il verra filer en moins de deux ans ses derniers liards. Les avoirs d'Afonso mis à la disposition de la fille du maréchal d'Empire ou du marquis déchu en même temps que les Bourbons donneraient une dizaine de *toilettes* à leur épouse. Cette rude vérité le refroidit et l'éloigna de la compagnie des jeunes gens capables de dilapider chaque mois des fortunes bien plus importantes que la sienne. Une atroce désillusion aux portes du grand monde où il avait compté retremper son cœur en respirant l'haleine des premières femmes de l'époque et de la France.

Il ne lui restait plus, descendant au-dessous des classes moyennes, qu'à toucher le fond. Il lui serait plus difficile d'y élire une figure particulière et une âme d'une innocence comparable à celle d'un ange : il s'y heurterait aux portes verrouillées par la cupidité qui s'y donne libre cours, qui les pousse à s'élever pour se parer comme les femmes enviées des classes supérieures. Son jugement éclairé par le flambeau de l'univers, la lumière de Paris, il se vit tel qu'il était, chercha à échapper à sa relative misère, et fuit les bals, les soupers, les festins et les réunions où son pécule s'épuisait à force d'inévitables saignées.

Afonso se leva un jour, assoiffé de richesse. À cette heure, puis durant huit mois régna dans son âme une effarante sérénité ! Il ne se soucia plus de soigner sa mise, il faisait alors à peine attention aux femmes. Il vendit son tilbury et son cheval. Il s'installa dans un hôtel moins coûteux. Il dressa des plans de bataille contre la fortune et se mit à la spéculation où les plus heureux, grâce à leur bonne fée, accumulaient en un clin d'œil d'énormes capitaux, une vérité établie par des milliers d'exemples.

Il fut heureux dans ses premiers essais, en misant peu. D'autres lui réussissaient, plus risqués.

Il se crut assez fortuné pour de plus grandes entreprises. Il connut des fluctuations qui s'équilibraient. Afonso se mit à étudier sérieusement les mystères de ce jeu, avec passion et un mépris absolu de tout le reste : "Que ma fortune se rétablisse, mon cœur se reconstruira. De l'argent, beaucoup d'argent, pour acheter une âme pure à Paris, où leur rareté a donné un prix inestimable à l'espèce."

Submergé par un revers, il perd la moitié de son capital. Il se décourage et sa force morale décline. Il se risque timidement sur les mines du Potosi, et croit trouver là un abîme où s'engloutira ce qui lui reste ainsi que lui-même. Que fera-t-il, réduit à une extrême pauvreté ? Vendra-t-il sa maison, sa ferme, sa chapelle et le tombeau de sa mère ? Il se souvient de sa mère, et invoque cette âme sainte pour qu'elle l'aide dans cette entreprise immorale. La sainte lui inspire un insurmontable abattement face au danger.

Il s'associe à des joueurs heureux. Sa fortune balance entre petites pertes et petits profits. Au bout de huit mois, la société se dissout, et Afonso de Teive n'a plus à lui que quelques livres, et cinquante en plus que Tranqueira a glissé discrètement dans son tiroir, son salaire et ce qu'il a épargné durant

de nombreuses années.

Son serviteur et ami, le témoin de ses larmes et de ses vertiges, ose lui conseiller de revenir à Ruivães et de s'y rétablir en se contentant du revenu de sa maison. Afonso s'emportait contre son serviteur et se récriait :

— Sais-tu ce que représente ma maison de Ruivães ? Quarante charrettes de pain par an.

— Ainsi que vingt pipes de vin et une d'huile, ajoute le serviteur.

— Que vaut tout cela ? demanda Afonso.

Tranqueira compta sur ses doigts et répondit :

— Une fois réglés les frais d'exploitation, cela vaut six cent mille réis.

— Et je devrai vivre avec six cent mille réis par an ! s'exclama Afonso, moi qui suis habitué au luxe, et qui éprouve, à vingt-cinq ans, le besoin de m'étourdir dans les plaisirs que l'on ne peut, n'importe où dans le monde, se procurer qu'avec beaucoup d'argent !

Le serviteur haussa les épaules :

— Que l'âme de ma sainte maîtresse et dame nous vienne en aide !

Afonso envisage de vendre le reste de son patrimoine ; et tout de suite, lui reviennent ces mots écrits par sa mère qui se mourait, dans sa dernière lettre : "Dans tes dissipations et la ruine de tes avoirs, efforce-toi au moins de sauver cette maison où tu es né, et cette ferme qui te procurera en abondance du pain pour ta vieillesse, si Dieu te l'accorde, afin que tu aies le temps de mériter le Ciel. C'est ici que sont nés ton père, et beaucoup de personnes pieuses et honorables. Préserve cette maison : tes parents et tes aïeux y reposent."

Il voit s'évanouir son courage de renier sa mère et sa dernière requête. Mais l'atroce nécessité l'oblige à détourner les yeux d'un tombeau pour envisager la perspective pas si lointaine de l'indigence à Paris, l'indigence par rapport aux splendeurs du passé.

Ces angoisses sont les plus terribles de sa vie. Le souvenir de Palmira, de la femme fatale, ne le trouble même pas en songe. De plus grandes épreuves l'attendent. La honte du pauvre lui semble plus avilissante que la honte de l'homme trahi. Il réfléchit, il rêve, il se débat, il reprend courage, s'évanouit, revient à lui, s'imaginant toujours en train de se réhabiliter grâce à l'or, à la reconstitution de son capital, mais de quelle façon, sans aucun capital ?... Une idée providentielle!... Il écrit à Fernão en ces termes :

Je me suis perdu, j'ai perdu tout ce que j'ai apporté du Portugal, je suis pauvre. Me voici plus sévèrement châtié que le malade du taudis des Taipas. Il s'est retiré, encore riche, à quarante ans du monde. J'ai vingt-cinq ans, j'ai perdu mon honneur, sans aucun espoir de me réhabiliter, sans aptitude pour rien, l'esprit corrompu par d'infâmes plaisirs ; et pour affronter cette vie rongée par la lèpre, il me reste la ferme de Ruivães. Je sais que la faim ne viendrait pas frapper à ma porte, je sais que je garde un couvert à votre table, mon oncle, mais, avant de tendre la main pour demander l'aumône même aux siens, Afonso de Teive cachera son ignominie sous un de ces tertres où les morts ensevelis n'ont pas de nom. Ma mère m'a demandé de ne pas vendre la maison où reposent mes ancêtres. Mes ancêtres sont ceux de mon oncle Fernão de Teive. Je viens ici vous proposer ma ferme.

Achetez-la moi, mon oncle, que la volonté de ma mère soit accomplie. Mafalda, cet ange, est encore là-bas, pour s'agenouiller devant ces pierres tombales sacrées. Achetez-la moi, je vous en prie en joignant les mains, je demanderai à ma mère de pardonner au réprouvé qui a vendu ses os la veille du jour où il aurait faim.

Votre neveu, Afonso.

Après avoir lu cette lettre en présence de Mafalda, Fernão ouvrit les bras à sa fille, qui semblait s'y consumer. Elle passa de la suffocation et des larmes aux cris déchirants, elle demandait à son père de venir tout de suite en aide à Afonso. Fernão qui éprouvait lui-même le besoin d'être consolé du malheur de son neveu, devait calmer l'agitation de sa fille en lui promettant puis en accomplissant aussitôt tout ce qu'elle voudrait, et qu'il devait se faire un devoir d'accomplir aussi bien comme parent qu'en mémoire de sa sœur. Mafalda manifesta tout de suite sa satisfaction.

— Et après ? s'exclama-t-elle. Et après, mon père, une fois épuisé l'argent de sa ferme, qui lui viendra en aide ?

— Nous, répondit joyeusement son père.

— Nous ? reprit-elle, balançant entre la gaieté et l'amertume. Mais ne voyez-vous pas ce qu'il dit ?

— Que dit-il, mon enfant, que dit-il ? Lis-moi, toi, ce qu'il dit...

— Regardez, mon père : "Avant de tendre la main pour demander la charité, même aux siens, Afonso de Teive cachera son ignominie sous un de ces tertres où les morts ensevelis n'ont pas de nom." Vous entendez cela très bien, mon père.

— Je l'entends, et je n'en suis pas effrayé. Pensons d'abord à l'essentiel, qui est de lui envoyer de l'argent et de lui dire que les tombeaux de Ruivães, et les maisons, et les terres sont à lui, comme jusqu'à présent.

— Et il acceptera ? répliqua Mafalda. Prendra-t-il ce don comme une aumône ?

— Ô femme, lui dit le vieillard, tu mets le doigt sur mes péchés !... Et par-dessus le marché, tu as raison de me rappeler sa mauvaise tête ! Ce fou est capable de refuser, si je lui donne de l'argent et la ferme ! Eh bien, l'on dira que j'achète la ferme, et on lui enverra les quinze mille cruzados que cela vaut. Je me rends demain à Porto. C'est là qu'est l'argent. Je reste le propriétaire des trois fermes d'Afonso. Elles te reviennent, ma fille. Si tu t'obstines à vouloir mourir célibataire, tu les lui donneras après, s'il vit. Que veux-tu de plus, ma fille ?

Mafalda se mit à genoux pour lui baiser les mains. Son père la releva avec beaucoup de tendresse, lui essuya les larmes avec son mouchoir déjà trempé par les siennes et dit, en retenant ses sanglots :

— Qu'attends-tu de ce garçon, Mafalda ? Quand Dieu viendra-t-il en aide à ce cœur si faible et si malheureux ? Estime-le, ma fille... Mais ne l'aime pas ainsi, d'un amour qui dévore ta jeunesse. Ils sont si désolants, tes vingt-quatre ans, et si étrangers aux moindres plaisirs de ton âge !... Et tu ne rentres pas en toi-même, ma fille, tu ne sens pas qu'Afonso est de plus en plus loin de t'apprécier à ta juste valeur.

— Je le sais, mon père, répondit sereinement Mafalda.

— Et alors ?... tu le sais et tu ne prends pas sur toi...

— Je ne puis prendre sur moi. Dieu sait que je lui ai demandé son aide, et

même ainsi...

Ses larmes jaillirent de nouveau, puis sa respiration devint moins aisée, elle se sentait oppressée.

— Eh bien soit, ma chérie, fit son père, redoublant de tendresse, je te pardonne ta faiblesse, car le Très Haut ne te donne pas plus de force. Qui connaît, ma fille, qui connaît les secrets de l'avenir ? Il y a des miracles plus surprenants. Il se peut qu'il se présente encore devant toi, le cœur purifié, après avoir payé son lourd tribut à sa jeunesse. Mais ce sera un bon mari, alors. Que te dit ton ange gardien en ton for intérieur ? Serai-je prophète, ma fille, serai-je prophète ?

Mafalda sourit et murmura :

— Et cela ne pourrait-il pas se produire ?! Parfois, j'en rêve ; il y a des heures où je me crois folle, dans mon bien-être sans raison, sans espoir !... J'ai reçu de lui trois lettres en huit mois, et quelle froideur dans les expressions ! C'est quand je le croyais oublié, tout à son amour pour cette créature, qu'il se montrait le plus affectueux en m'écrivant ! Maintenant qu'il est libre et malheureux en plus, on dirait qu'il ne m'estime même pas ! Et j'ai quand même des pressentiments, mon père, dans mon cœur, aussi joyeux que votre prophétie.

— Eh bien, demande alors à Dieu de me donner assez de vie pour que je les voie réalisés, Mais même si cette prophétie se réalise, ce ne sera pas de mon vivant.

XXI

Au bout de six mois, gravement malade et désabusé, Fernão de Teive s'adressait ainsi à sa fille, agenouillée sur l'estrade de son lit, la tête inclinée vers ses lèvres desséchées :

— Je te l'ai bien dit, petite : même si cette prophétie se réalise, ce ne sera pas de mon vivant.

— Vous n'allez pas mourir, mon père ! cria Mafalda en lui baisant le front.

— Ne demande pas cela à Dieu, mes souffrances sont intolérables. La vérité, c'est que je te laisse presque seule ; mais tu as là tes oncles de Barcelos qui te prendront avec eux tant que tu ne pourras pas revenir dans la maison où meurt ton père. Ne pleure pas comme ça, Mafalda, tu me fais de la peine... Il est bien triste qu'un moribond ne puisse parler aux siens avec la présence d'esprit de ceux qui pensent avoir longtemps à vivre... Et en fin de compte, Dieu sait qui vit et qui meurt !... En attendant, petite, de quoi pouvons-nous parler calmement ?... Bien... Cet air résigné sied à ton visage angélique, ma fille... Parlons de notre Afonso... C'est à toi d'imaginer un moyen de lui envoyer des fonds. Si ce que nous avons appris par le conseiller est exact, ce garçon est aux abois. La spéculation l'a encore ruiné, ou réduit à presque rien...

Mafalda l'interrompit :

— Mais ses dernières lettres ne parlent pas d'affaires...

— C'est cela même qui me confirme les informations de ton oncle de Lisbonne. Si ça allait bien pour Afonso, il le dirait. S'il se tait, c'est que ça va mal pour lui.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama sa fille. Vous dites bien, mon père, que ça va mal pour Afonso ?... Il ne l'avoue pas pour ne pas recevoir d'aumône de ses

parents.

— C'est ça, et c'est pour ça qu'il faut trouver un moyen de le tirer d'affaire en prenant autant de précautions que possible. Il ne te vient aucune idée, Mafalda ?

— On lui envoie de l'argent, j'insiste pour qu'il l'accepte... Il sera touché par mes paroles...

— Je n'aime pas cette solution ; je désapprouve le procédé. Voici le Père Joaquim, il va nous donner son avis.

Le Père Joaquim était un modèle de prêtre, chapelain de la maison depuis trente-cinq ans ; un prêtre qui allait m'échapper dans ce roman, il s'en est fallu d'un cheveu ; cela constituerait une innovation dans mes livres. Quand je pourrai composer un roman sans prêtre, je me considérerai comme un romancier à l'imagination fertile. Le maître des écrivains foisonnants, Almeida Garrett, en tenait, comme il l'a dit et prouvé, pour les moines. Lui et moi, qui suis avec enthousiasme à la trace la procession de ses disciples, nous ferons aimer les moines et les prêtres, tout au moins les pères chapelains irréprochables et vénérables comme le Père Joaquim, chapelain de la maison de Fonte Boa.

Mafalda exposa au prêtre la raison pour laquelle on lui demandait son avis.

Le religieux prit une pincée de tabac, réfléchit, raffermi son raisonnement avec une autre prise et dit :

— Voici mon opinion : D. Mafalda doit se marier avec D. Afonso.

Sa poitrine étant trop faible pour qu'il pût rire, Fernão toussa en pouffant, ce qui entama la gravité du révérend.

Mafalda fixa son père, craignant que cet effort ne précipitât sa fin. Le prêtre se tourna vers la jeune fille et dit sur le ton de quelqu'un qui a trouvé une solution :

— Aurais-je par hasard proféré quelque sottise ?... Il me semblait que les deux personnes concernées étant cousines au premier degré, une fois obtenue la dispense obligatoire, il n'y avait rien de plus indiqué pour améliorer la situation critique de M. Afonso.

— Vous n'avez dit aucune sottise, Père Joaquim, répondit Fernão de Teive ; vous avez, au contraire, proposé l'issue la plus morale et la plus souhaitable de ce mauvais pas. Mais ce que nous voulions, c'était lui venir en aide sans que personne ne se marie.

— Cela me semble juste et faisable. Il n'y a qu'à lui faire parvenir l'argent par l'intermédiaire d'une personne sûre, répondit catégoriquement le prêtre.

Fernão rétorqua, le visage enjoué :

— Voulez-vous aller à Paris, Père Joaquim ? Nous ne disposons de personne qui soit aussi sûre que vous.

— J'irai jusqu'au bout du monde pour vous servir.

— Et si le cousin Afonso refuse l'argent ? dit Mafalda.

— S'il refuse l'argent, je reviens avec lui chez nous ; il ne sera pas nécessaire de le lui dire deux fois.

— S'il le refuse parce qu'il est naturellement indépendant et qu'il considère comme une aumône l'aide de mon père ? rétorqua Mafalda.

— Dans ce cas, je lui cite mes auteurs sur la vanité, la morgue et l'orgueil ; et je le convaincrai d'accepter l'argent.

— Vous irez à Paris, mon Père, dit Fernão. Demain, vous partez pour

Porto ; là-bas, on fera les démarches nécessaires. Toi, Mafalda, prépare les bagages du père Joaquim. Prends la somme nécessaire à mon enterrement et prends tout ce que tu trouveras en plus pour Afonso.

— Ton enterrement ! s'exclama Mafalda, cachant son visage contre la poitrine de son père.

À la tombée de la nuit, les souffrances de Fernão de Teive s'aggravèrent. Vers minuit, en possession de tout son esprit, et la voix claire, il demanda les sacrements, et bavarda jusqu'à deux heures. Le matin, il dormit d'un sommeil tranquille et se réveilla au plus mal. Il demanda l'extrême onction et répondit aux paroles rituelles dans un latin irréprochable.

Ensuite, il donna un baiser à sa fille, et lui donna à baiser le crucifix qu'il tenait entre ses mains, s'inclina sur son épaule en lui disant :

— C'est sur cette épaule que ma sœur a expiré... Si tu vois un jour le fils de cette sainte femme, embrasse-le... et à toi, ma fille... adieu jusqu'au Ciel.

Mafalda se mit à pousser de grands cris. D'un regard, son père lui imposa le silence.

Ce fut le dernier regard de ses yeux, déjà fixés sur l'aurore de l'éternité, et fermés pour toujours sous les lèvres de sa fille.

XXII

Les informations communiquées par le conseiller Figueiroa sur la déconfiture d'Afonso de Teive à Paris étaient atrocement exactes.

Les quatorze mille cruzados, prix supposé de la ferme de Ruivães, furent engloutis par le gouffre de la spéculation dans lequel le jeune homme égaré se jeta à l'aveuglette, comptant sur un revirement de fortune, ayant échoué dans ses autres tentatives.

Il résolut alors de se tuer. Cette décision contrebalança les affres d'une désespérante pauvreté. Comme apparemment la mort dépendait pour lui d'une légère pression sur la gâchette, il cessa d'envisager l'avenir. Que lui importait de mourir pauvre ?! Il s'arma de courage et rendit grâce à Dieu pour la fermeté qu'il lui donnait. Il rassembla les objets en or et les gemmes qu'il avait réservés pour une telle occasion. Il fit venir son serviteur et dit :

— Vends tout ce qu'il y a là. Je crois que la valeur de ces choses-là suffira pour te rembourser l'argent et les gages que je te dois. Si tu en tires un excédent, emporte-le pour t'installer dans ton pays.

— Et vous, fidalgo, où logerez-vous ? demanda Tranqueira.

— Ici, dit Afonso.

— Eh bien, moi aussi, patron ! En attendant, tenez bon ; j'ai usé ma jeunesse chez vous : ma vieillesse, je la passerai ici, dans ce pays diabolique, selon ce qui plaira à Dieu. Gardez vos affaires, fidalgo, je n'en veux pas, et je ne vous ai rien demandé. Il me suffit pour vivre d'un chariot et d'un cheval estropié. Arrangez votre vie comme vous l'entendez, moi, je m'arrangerai toujours.

— Obéis à mes ordres, Tranqueira ! répondit Afonso, avec une sévérité feinte.

— Vous me pardonnerez, M. Afonso, rétorqua son serviteur. C'est la première fois que je vous désobéis. Je n'accepte pas tant que je ne vous vois pas mener une autre vie.

— Fais ce que tu veux, fit le jeune homme, empochant à pleines poignées

les objets qu'il avait offerts à son serviteur, dans l'intention d'aller les vendre.

Tranqueira se douta que son maître était décidé à se donner la mort. À peine, en un éclair, ce soupçon eut-il ébranlé son esprit, il bloqua la porte en s'exclamant :

— On peut me dire ce qu'on voudra, fidalgo, vous n'êtes pas un homme ! Y a-t-il un Dieu ou n'y a-t-il pas un Dieu ?! Alors, votre mère a élevé un enfant dans la loi de Dieu, pour que vous tourniez ainsi ? Vous croyez que je ne sais pas ce que vous avez là, dans la tête ? Vous voulez vous faire sauter le caisson, M. Afonso... Eh bien, vous pouvez aller où vous voulez, je ne vous lâche plus, ni le jour, ni la nuit... Vous tuer, faute d'argent, vous, un garçon de vingt-cinq ans, qui savez lire et écrire, en bonne santé ! Ça, il n'y a pas un homme qui le fasse, s'il a sa tête à lui ! Celui qui ne peut faire autrement, travaille, si ce n'est pas à ceci, ce sera à cela. Et ceux qui perdent tout ce qu'ils ont dans un incendie, ou dans la mer, ils se tuent ? Eh bien, M. Afonso, à l'âge que j'ai, je ne suis pas encore tombé sur un homme aussi démoralisé !... Que l'âme de D. Eulália nous vienne en aide ! Vous voulez que je vous dise, fidalgo ? Je vais vendre un peu de cet or que vous avez là, et nous partons pour le Portugal. Votre oncle, le conseiller, est visiblement votre ami, et M. Fernão de Teive a toujours tenu à vous plus qu'à sa vie. On ne lui demande pas de l'argent, ni autre chose de semblable ; on leur demande de vous trouver un bon emploi. Travailler, ce n'est pas une honte, fidalgo, c'est un honneur !... Qu'avez-vous à me dire ? Qu'avez-vous à répondre au vieux Tranqueira qui vous a porté dans ses bras et qui s'agenouille ici à vos pieds ?

Et il embrassa ses genoux, les yeux brûlants de fièvre.

Afonso était ému, reconnaissant ; les bras tremblants, il le releva et lui dit, transporté :

— Je travaillerai, mon ami, je travaillerai... Sois tranquille, je ne me tuerai pas... Le malheur me tuera.

À propos des expressions simples et fermes de son domestique, Afonso me dit :

"La veille de ce jour, j'avais lu des livres de morale persuasifs, faits pour consoler les disgraciés, j'y cherchais une foi qui m'étayât dans la crise désespéré d'un homme dépourvu de tout recours contre les ténèbres moissonnées dans sa vie. Exemples et doctrines d'une évangélique onction, événements qui produisent d'épouvantables angoisses endurées avec une admirable résignation, de Job à l'homme le plus grand au monde sur le rocher de Sainte-Hélène, rien ne m'avait impressionné, rien ne m'avait détourné du suicide. Je vis un rayon de lumière réfléchi sur le visage de Mafalda ! Je pensai que c'était l'ange de la Sainte Mélancolie qui faisait ses adieux au réprouvé qui l'avait repoussé. L'attachement à l'existence, s'exprimant par ses phrases réconfortantes à elle, voulut encore faire miroiter à mes yeux un bonheur possible si je me mariais avec ma cousine. Dégouté de moi-même, j'écartai cette inconvenance d'une âme avilie par le malheur. L'homme riche n'avait pas reconnu la vertu de Mafalda, si ce n'est pour l'admirer ; l'homme déchu irait ensuite demander à cette femme vertueuse de le prendre pour mari!... J'eus peur d'être à nouveau assailli par cette pensée dégradante. Je décidai de mettre un terme à ce combat ! Après cela, comment est-il possible que les rudes paroles d'un serviteur ébranlent

mes convictions les plus profondes sur le courage de l'homme qui se tue ? Comment a-t-il obtenu ce à quoi des livres pleins de consolations n'étaient pas parvenus, ni les honteux attraites d'un riche mariage ? Ce sont ces paroles : *'Celui qui ne peut faire autrement, travaille'*, prononcées par un homme qui les avait tirées de sa conscience comme si elles descendaient du ciel à ce moment-là pour m'être dites, non dans les pages d'un livre, mais de la bouche de qui les disait en pleurant.

Avec plus de courage qu'il n'en faut pour se donner la mort, Afonso de Teive s'adressa à un établissement commercial géré par des juifs d'origine portugaise résidant à Paris.

Afonso avait connu un jeune homme de cette famille qui faisait partie des personnes les mieux qualifiées. Il demanda à le voir, le mit au courant de sa situation, et lui proposa de travailler dans son cabinet, selon ses capacités. Les commerçants l'engagèrent comme troisième aide-comptable, avec deux mille francs d'appointements.

Afonso vendit ses bijoux et loua une mansarde qu'il meubla en suivant les conseils de Tranqueira, modestement et proprement. Son serviteur acheta un cheval qu'il considérait comme un miracle, et un chariot avec lequel il transportait des objets durant les heures où son maître était occupé. À une heure précise, Tranqueira allait chercher pour tous les deux, avec des *marmites*, un dîner économique, mais copieux et soigné. Afonso passait ses nuits chez lui à étudier l'anglais afin de pouvoir avancer dans sa carrière jusqu'au point où il mériterait les six mille francs d'un premier aide-comptable.

S'il était heureux de cette existence ?

Oh non ! Ne croyons pas que tout ce qui est honorable procure le bonheur. La nature dégénérée de l'homme doit se faire une terrible violence pour essayer des changements aussi abrupts, et des chutes d'une telle hauteur ! La magnifique amante de Palmira, le garçon fêté dans les salons de son palais au Campo Grande, affalé sur des coussins de soie, faisant tout pour délasser une société oisive, ne pouvait certainement pas écrire des odes à la fortune amie quand il venait d'aligner des chiffres dans ce cabinet mercantile. Retourner en arrière, cela n'a rien à voir non plus avec le bonheur ; c'est la plupart du temps une suite de martyres après d'obscurs triomphes ; en tout cas, c'est toujours un martyre !

Et puis Afonso se projetait dans l'avenir, imaginant des changements, forgeant des chimères et des paradoxes, des moyens de retrouver un bonheur qu'il ne parvenait à définir ni bien, ni mal, ou à distinguer de ce qu'on dit sur lui d'habitude. Après ces explorations ardentes et vaines de l'avenir, le garçon revenait se rafraîchir dans son travail, et le temps dérivait ainsi, lui blanchissant les cheveux, brisant son esprit.

La situation d'Afonso de Teive était connue à Lisbonne, quoiqu'il n'en parlât point... Il écrivait rarement à son oncle Fernão, sans faire la moindre allusion à ses affaires. Il répondait aux lettres d'un de ses rares amis qui ne le jugeait pas descendu assez bas pour lui demander un emprunt afin de se remettre de Clichy.

À ce moment-là, il reçut des nouvelles de Palmira, qu'il ne sollicitait pas. Un de ses commensaux de Lisbonne lui donnait celles-ci :

(...) Cette femme est apparue ici, venue d'on ne sait où, faisant étalage d'un luxe aussi grand et de plus de stupidité qu'à ton époque, pour ne pas dire sous ton règne.

"Je l'ai vue au São Carlos, hier, toute seule à une loge. Mais on m'a dit qu'à l'intérieur, dans un renforcement, il y avait un homme gras, au teint bronzé, qui avait l'air d'un cochon.

"On dit que c'est un brésilien du Minho, d'autres disent que c'est le mari penaud. L'échine de D. José de Noronha, depuis son bain dans la citerne, ne s'est plus jamais redressée, et il est sûr qu'il va finir phtisique. On n'a conservé la mémoire d'aucune catastrophe comparable dans les fastes des crapuleux Lovelace de notre potager chez le père Lopes. D. António de Mascarenhas m'assure que Palmira n'a jamais prononcé un mot de réconfort pour son amant éreinté. Ton domestique a si ignominieusement mis fin à ses amours qu'il n'y a plus personne qui veuille aimer une femme dans une maison où il y a une citerne. Je continuerai à te dire ce que je sais de la Laís minhota (...)

Afonso resta glacial en lisant cette lettre, et ne répondit pas au donneur de nouvelles.

— Quel sentiment t'a inspiré celle-ci ?

Afonso haussa les épaules et dit :

— Un sentiment de pitié. Ce ne pouvait être de l'amour parce qu'il n'y a aucune infamie dans l'âme qui descende jusque là. De haine non plus : la haine aspire à la vengeance, et je me tenais pour vengé de la femme qui glissait le long de la pente jusqu'à je ne sais quels abîmes. C'était de la pitié que je sentais, et si grande que, si l'on venait me dire que, dans un an, Palmira aurait perdu sa beauté, qu'elle vendait les biens dont elle avait hérité, et en était réduite à mendier le pain de chaque jour, je partagerais mon pain en deux quignons, et je lui en enverrais un, sans aucune insulte ni un mot à propos du passé.

Telle fut la réponse d'Afonso de Teive, et je le crus parce que j'ai vu le monde et qu'il n'y a rien que je ne croie pas.

XXIII

Dans le cabinet commercial où travaillait mon ami, apparut, le soir du 15 juillet 1853, un employé de l'Ambassade qui venait s'enquérir de l'adresse du Portugais Afonso de Teive.

Il ressortit avec le renseignement qu'il était venu chercher à la demande d'un autre Portugais, qui s'était présenté devant le ministre, avec d'importantes recommandations de Lisbonne. L'adresse qu'il avait notée, c'était le 104 de la rue Vivienne, 5ème étage à gauche ; celle à qui elle fut remise en mains propres par le chargé de mission était une dame qui la fit aussitôt passer à un individu aux cheveux blancs, en soutane.

Le lecteur ne restera pas plus longtemps dans l'incertitude ; on sait déjà que cette dame est Mafalda, et que le prêtre est le père chapelain Joaquim de S. Miguel.

Le Père Joaquim monta dans un fiacre avec le guide que le ministre portugais mettait à sa disposition. Ils mirent pied à terre devant la porte

cochère de l'immeuble ; ils demandèrent au concierge si le locataire du cinquième étage à gauche était chez lui. Le serviteur d'Afonso sortit de la loge où demeurait le concierge, reconnut le père Joaquim, se jeta sur lui, et l'embrassa si fort qu'il pensa l'étouffer dès cette première étreinte.

— Tu es encore vivant, Tranqueira ? s'exclama le religieux. Et toujours avec le gamin de Ruivães ?...

— Jusqu'à ma mort, mon père !... Et vous, ici ? Vous dans ce pays ?... Que devient M. Fernão ? Et la fidalguinha ?

Le prêtre le coupa :

— Amène-moi là-haut, mon gars, puisqu'à ce qu'il semble, il faut grimper.

— Mettez-vous là sur mon dos, que je vous y porte, père Joaquim, dit Tranqueira, en se courbant pour qu'il s'y installe.

— Ta joie te rend fou, vieil homme ! Laisse-moi me servir de mes jambes. Vous autres, ici, dans ce pays civilisé, vous montez à cheval les uns sur le dos des autres ?... Écoute bien... Ne préviens pas ton maître. Je veux voir s'il me reconnaît encore.

Afonso était en train d'écrire à son oncle Fernão quand le prêtre entra.

— Voyez si vous vous souvenez de moi, M. Afonso, dit le chapelain.

— Si je me souviens ! s'exclama Afonso en se levant pour embrasser le religieux. Vous venez de Fonte Boa ? Que faites-vous à Paris, père Joaquim ?

— Pouvons-nous rester seuls ? demanda le religieux. Tranqueira sortit, et après avoir entendu les explications en français d'Afonso, le guide se retira.

— J'étais en train d'écrire à mon oncle Fernão... dit Afonso.

Le prêtre l'interrompit :

— On ne reçoit que des prières dans l'autre monde, et pas de lettres.

— Mon oncle est mort ? ! s'exclama le jeune homme.

— Ce juste est parti rejoindre le Seigneur. Avant d'expirer, il a demandé qu'on vous embrassât de sa part, M. Afonso ; D. Mafalda a été chargée de la commission.

Afonso avait caché son visage dans ses mains pour pleurer.

— Il méritait qu'on le regrette ainsi, poursuivit le prêtre ; il vous aimait beaucoup.

— Ma pauvre cousine ! s'exclama Afonso. Quelle vie que la sienne dans cette solitude, sans père, sans aucune âme qui la chérisse !...

— Votre cousine n'est pas chez elle... Elle est à Paris.

— Comment ? À Paris ?... Où se trouve-t-elle ?

— À l'hôtel. Elle attend que nous y allions. Ne traînez pas.

Afonso descendit quatre à quatre les escaliers abrupts, sans se rendre compte que le prêtre les descendait en tâtonnant avec sa canne, très lentement, en criant :

— Il vaut mieux que vous vous arrêtiez quand vous serez arrivé dans le hall, pour me récupérer si je roule jusqu'en bas !

Dans son anxiété, le jeune homme multiplia les questions, d'une voix précipitée, si bien que durant le trajet du fiacre jusqu'à l'hôtel de Mafalda, le prêtre n'eut même pas le temps de savourer les trois prises correspondant à son rythme coutumier.

Je laisse le soin à Afonso de nous décrire ces retrouvailles :

"J'entrai dans une pièce au moment que Mafalda sortait d'une chambre contiguë. Nous nous dirigeâmes l'un vers l'autre, les yeux baignés de larmes.

Elle me regarda, fit un geste qui trahissait son étonnement et dit :

' – Tu as les cheveux blancs, Afonso !... Et tu as mon âge !... Comme ta vie a dû être amère...'

' – Et toi, Mafalda, tu as gardé la beauté qui était la tienne quand je t'ai quitté ; c'est l'innocence de ta sainte vie qui l'a préservée.'

' – Une vie pleine de souffrances, Afonso, fit-elle. Tout est fini pour moi... J'ai perdu le soutien de mon père.' Et elle s'appuya à mon épaule, en sanglotant.

"Le père Joaquim s'approcha de nous en s'essuyant les yeux et dit :

' – C'est trop pleurer... J'ai pensé que ces retrouvailles vous apporteraient un soulagement, et pas un surcroît de chagrins. Ça suffit à présent, petite. Vous avez perdu le soutien de votre père ; mais celui de Dieu n'a fait défaut à personne... D. Mafalda, vous êtes ici pour vous entendre avec votre cousin pour une affaire que le Très Haut suit d'un œil très favorable ; mais je demande à Dieu de me pardonner de vous contredire, et je ne cesserai de m'opposer à vos projets, puisque...'

"Avec une implorante douceur, Mafalda fit un geste pour le prier de se taire, et, se tournant vers moi, en trébuchant sur chaque mot, ce qui démentait l'impassibilité forcée de son visage, elle me dit :

' – Mon cousin, la vie ne me promet plus aucune joie. Dès que j'ai perdu le soutien de mon père, j'ai décidé d'entrer dans un couvent ; mais l'inactivité des couvents accroîtra peut-être ma tristesse. J'ai entendu dire que s'est propagée par le monde une grande famille de femmes qui se sont vouées au soulagement des misérables, pour l'amour de Dieu. Ces sont les Sœurs de la Charité. J'ai décidé d'entrer dans cette institution, mes parents accorderont leur bénédiction à ce modeste désir d'être utile à quelqu'un, en y consacrant ces années de ma vie que je ne puis laisser se consumer dans la maison à présent vide où je suis née. Je viens à présent, Afonso, te demander de guider mes pas à Paris, afin de m'aider à entrer dans cette Institution, et te prier instamment et au nom de ta sainte mère d'accepter les trois fermes que tu as vendues, et qui appartenaient à ton bon oncle quand il est mort. C'est dans l'intention de te les restituer qu'il les a achetées. J'accomplis sa volonté, en espérant que tu obéiras à la volonté de mon père. Accepte ce qui était à toi, mon Afonso chéri ; mon bon frère ; accepte-le, c'est mon père et ta mère qui te le demandent, et moi aussi, en levant les mains vers toi.'

"Mafalda cessa de parler, la voix étouffée par les sanglots. Je m'agenouillai devant elle, lui embrassant les mains, sans pouvoir articuler une parole. Et elle s'exclama, en m'entourant le cou avec ses bras, avec la tendresse infantile des embrassades affectueuses de nos dix ans :

' – Tu accompliras la volonté de ta Mafalda, n'est-ce pas, Afonso ? Je peux remercier Dieu de l'aumône que tu m'accordes pour me consoler ?'

' – Vous pouvez ! s'exclama le père Joaquim. Vous pouvez ! Vous n'allez pas, M. Afonso, désobéir à la volonté de votre oncle ! Allons ! Fernão de Teive vous a demandé, fidalga, d'embrasser le fils de sa sainte sœur, et vous ne l'avez pas encore fait.'

"Mafalda m'embrassa. Et je l'ai ardemment serrée contre mon cœur, et j'ai senti son visage sur mes lèvres.

' – Maintenant, c'est moi qui parle, dit le prêtre. L'institution des Sœurs de la Charité est une sainte institution, je n'é mets aucun doute là-dessus, étant donné que j'ai entendu parler d'actes de charité héroïques accomplis par les

servantes de Saint-Vincent de Paul. C'est vrai ; mais la conquête du Ciel s'effectue par la vertu, et la vertu se trouve partout, et dans toutes les situations. Les Sœurs de la Charité sont bénies du Seigneur, mais le Seigneur distingue bien des âmes, sans les soumettre à l'épreuve des sacrifices et de l'abnégation de la sainte institution des serviteurs de Dieu. D. Eulália, qui repose au sein de Dieu, était une dame vertueuse et, à ce que pieusement je crois, une sainte dame. Eh bien, sa vie d'épouse et de mère ne l'a pas empêchée d'aller au Paradis grâce aux bonnes oeuvres qu'elle a faites, sans les aller répandre par le monde. La mère de D. Mafalda fut une autre femme mariée qui a chéri son époux ; eh bien, si la vertu est un gage infaillible de béatitude, ces deux vertueuses dames se trouvent là-haut, à côté de Dieu. Et maintenant, je vais vous dire ce que ces saintes demandent au Seigneur, voyant ainsi leurs enfants qui écoutent un pauvre prêtre prêcher sans qu'on lui demande un sermon. Je vous dis qu'elles sont en train de demander à Dieu de vous marier, de vous combler de bénédictions, vous et vos enfants. Allons, Moi aussi j'adresse, en levant les mains, les mêmes prières à Dieu, mon Seigneur ! Mon Dieu ! permettez que ma voix se joigne à celle des saintes qui Vous demandent le bonheur de leurs deux enfants, que voici ! Permettez que je les voie heureux et que ces larmes d'un vieillard, ils me les sèchent avec leur joie. '

"Quand le prêtre, en prenant une attitude majestueuse, se tourna vers nous, mon cœur palpitait sous la joue de Mafalda, et moi, incliné sur le visage pâle de la vierge, je murmurai ces mots :

' – Oui, oui, mon Dieu, j'ai entendu les prières de nos mères ! '

"Le père Joaquim de S. Miguel s'approcha de nous et dit, l'air jovial :

' – Je ne veux pas rester longtemps à Paris. Allons-nous en nous occuper de cette dispense, ça prend du temps. Nous avons là-bas l'automne du Minho qui nous attend. Dites à la fidalga ce que vous avez l'intention de faire. '

"Mafalda me regarda, elle souriait comme une sainte qu'un sculpteur aurait imaginée en train de contempler et d'entendre les anges et les harmonies du Ciel. Le prêtre vint aussitôt à leur secours en s'exclamant gaiement :

' – C'est le fiancé qui décide ! M. Afonso, quand allons-nous quitter cette cohue de Paris qui me fait bouillir la cervelle ?'

' – Demain ! répondis-je. '

' – Demain ! s'exclama Mafalda. Eh bien, soit, mon Afonso, demain... Nous avons là nos arbres... notre enfance... '

"Je la coupai :

' – Notre bonheur sans fin...

CONCLUSION

La lueur du matin s'insinuait par les fentes et les fissures de notre chambre à l'auberge de la Joanhina de Guimarães.

Afonso de Teive dit :

— Il fait jour : je vais conclure.

Je l'interrompis :

— Ce n'est pas nécessaire ; le reste, je le sais.

— Ce n'est pas une raison pour me priver de te décrire mon bonheur :

"Cette femme que je t'ai présentée, qui ne se souciait pas de sa mise, et toute chiffonnée par les bras de ses huit enfants, c'est ma cousine Mafalda, l'épouse de mon âme, celle qui a sauvé mon cœur, les yeux qui me regardent par ceux de ma mère, la conscience de ma conscience, la gardienne de mes joies infantiles, la mère de mes huit anges, que ma sainte mère m'a envoyée du Ciel.

"Il y a deux ans que je vois poindre chacun de mes jours comme les oiseaux, en chantant le Seigneur et en l'adorant comme les cénobites.

"En m'ouvrant les trésors de son âme, ma femme m'a découvert les trésors de la foi, les délices de la religion, et la coupe inépuisable de l'exquise Charité.

"Mafalda disparaît quelquefois avec mes aînés ; je quitte ma maison pour partir à sa recherche avec les cadets dans mes bras, et je trouve ma pieuse protectrice dans le taudis de quelque journalier, au chevet de la pauvre paillasse d'un malade à qui elle a apporté une couverture et de la nourriture. D'autres fois, ce sont mes enfants qui portent leurs vieux habits à des enfants qui grelottent de froid sur le carreau d'une cuisine sans feu.

"S'il m'est arrivé de parler à ma femme comme un mari austère, la douce créature m'a répondu par un sourire ; mes reproches ont toujours pour objet son obstination à prendre en mains le gouvernement de notre maison, avec un zèle qui confine à la mortification. Mafalda est riche, mais suit inébranlablement un principe : 'Épargner pour les pauvres.'

"Il y a dix ans que je suis à Ruivães. Durant ce long espace de temps, c'est tout juste si j'ai accompagné ma femme pour surveiller les cultures de ses propriétés qu'elle s'obstine à appeler les miennes. Mafalda a de vagues idées sur ce qu'est un bal, et j'ai pu oublier les idées que j'avais. On dit qu'une intimité de plusieurs années entre époux qui s'aiment beaucoup, entraîne naturellement des silences trahissant un refroidissement des âmes. Je n'ai aucune idée de ce refroidissement. Le Ciel et la Terre sont continuellement ouverts devant mes yeux ; chaque fois que je les contemple, à chaque aube, et chaque soir, ces merveilleux poèmes me proposent une nouvelle page à lire, et Mafalda traduit plus vite que moi les hiéroglyphes de la Divinité. Nous parlons de Dieu et de nos enfants, nous contemplons le bœuf qui nous regarde fièrement, l'oiseau gémissant qui pépie, la fontaine qui soupire et la chute d'eau du ruisseau, qui rugit. La nature apporte une troisième voix à nos colloques, parfois sur l'amour, d'autres sur la science, et toujours sur les splendeurs et les parfums de l'Éternel qui nous a comblés de délices, et fleuri le chemin de notre vieillesse.

"Des échos du monde, aucun ne parvient à notre désert. Quant à moi, certains des hommes qui m'ont connu me tiennent pour mort, d'autre regrettent que je reste abruti au milieu de mes rochers. J'ai reçu des lettres

auxquelles je n'ai pas répondu, des oisifs m'ont rendu visite, que j'ai accueillis dans mon salon avec une civilité qui les a mis en fuite. Ces témoins de mon abjection m'accablaient, et je redoutais qu'ils proférassent un nom qui sonnerait comme un blasphème dans le sanctuaire de ma famille.

"J'ai effacé tous les vestiges qui pouvaient rappeler Teodora. Parmi les papiers de mon oncle Fernão, dans un tiroir secret, j'ai trouvé le cahier où elle recopiait ses lettres. Ma femme m'a surpris quand je l'ai trouvé, l'a vu, a compris et dit :

' – Mon père ne m'a jamais laissé voir ça, bien que je connusse l'existence de ce cahier. Triste sort que celui de cette dame ! Elle n'est vraiment pas comme sa mère qui l'a si vertueusement éduquée ! Les uniques paroles que Mafalda ait proférées à propos de Palmira.

"Voilà ma vie, la vie de deux hommes qui, en franchissant le cap de la quarantaine ont en un clin d'œil touché les deux extrêmes de l'infortune qu'amène le déshonneur, et du bonheur que donne la vertu. Une femme m'a perdu, une autre m'a sauvé. Celle qui m'a sauvé se trouve ici dans cette solitude, où elle fait honneur à l'héritage que ma mère lui a laissé, l'ange est descendu prendre la place de la sainte. Le ciel s'est ouvert en même temps pour la malade qui s'y envolait, et pour la rédemptrice qui en est descendue sur le rayons de sa gloire. La femme qui m'a perdu, je ne sais ce qu'elle est devenue.

— Tu ignores donc le destin de Palmira ? lui dis-je, en l'interrompant, déçu comme tout romancier qui déteste les inventions.

— Comment veux-tu que je connaisse le destin de Palmira ?! répliqua Afonso de Teive. Qui va venir me conter à Ruivães les désastres qui surviennent au sein d'une société putréfiée ?! Mais si cela te démange de savoir dans quels bourbiers tu dois la trouver, adonne-toi à l'espionnage, dis haut et fort que la renommée t'a confié la trompette qui divulgue les scandales, et tu ne manqueras pas de gens qui t'éclairent et t'illuminent. C'est sur l'existence de la femme vertueuse que tu chercheras à t'enquérir en vain ; la vertu s'exerce dans une obscurité qui finit par sembler fastidieuse à ceux qui l'observent comme une curiosité.

— Eh bien, rétorquai-je, je ne renonce pas à partir sur les traces de Palmira, et tant pis pour elle si je ne la trouve pas, elle mourra sans lire sa biographie, un désastre commun, mais immérité, aux femmes de son espèce. Combien de romans, de drames et de cantates encombrent par ici les librairies sur Ninon, Marion, et Manon Lescaut ? Les Aspasia et les Phryné ont eu leurs historiens et leurs poètes grecs. Le Catulle et les Ovide ont immortalisé les Lesbie et les Corinne. Moins hostiles à la morale, les romanciers et les poètes de notre génération déifièrent les Gauthier, et font pleurer sur elles les familles honnêtes dans les mauvaises pages des romans et sur les planches des théâtres. Palmira aura un livre, ou je n'en écris plus aucun après le tien. Donne-moi maintenant des nouvelles de Tranqueira. Qu'est devenu Tranqueira ?

— Il se trouve là-bas, à la maison, avec un petit à cheval sur chaque épaule, et un autre accroché à sa ceinture. Tranqueira n'est pas mon domestique. Là-bas, à la maison, mes enfants le prennent pour un *vieil ami*. Il a sa chambre parmi nos plus belles pièces. Il se donne le titre d'intendant, mais ce qu'il administre, c'est son rhumatisme, et il passe sa vie à émettre

des carottes de tabac pour fumer la pipe au soleil. Il a acheté une pinède et se livre au négoce des bois de chauffage et d'œuvre. Quand il en tire quelques livres, il va jusqu'à Braga visiter des parents pauvres et nous revient chargé de tourtes qui m'abîment l'estomac de mes garçons. Si l'un de mes métayers le met en colère, à propos de comptes, pour lesquels il veut toujours être consulté, ou à propos de l'exploitation de nos terres, à laquelle il n'entend rien, quoiqu'il veuille toujours être consulté, il a l'habitude d'étirer ses bras tremblants en disant : ' – Ce dont tu as besoin, c'est d'un bain dans une citerne.' Notre Tranqueira s'imagine que sa vocation consiste à faire prendre des bains de citerne.

— Et le Père Joaquim de S. Miguel, est-il mort ?

— Je suis heureux de te dire que mon Père Joaquim est vivant et gaillard. Tu ne l'as pas vu là-bas, chez nous, parce qu'il est allé dans le Haut Minho réveillonner dans sa famille, un tribut qu'il a toujours payé, mais il ne s'en va jamais sans pleurer en nous quittant, et ne revient jamais sans que nous le recevions en manifestant bruyamment notre joie. C'est le maître de mes petits, mais ces chenapans lui cachent sa tabatière et ses lunettes, de sorte que ses leçons tombent comme des pierres dans un désert aride, et que le Père dit qu'il tient pour perdus les dix ans de sa vie qu'il a consacrés à cet enseignement. Que veux-tu savoir de plus ?

— Si je pourrais dormir deux heures chez toi, lui répondis-je.

— Nous allons partir.

— Et tes enfants, ont-ils l'habitude de laisser dormir les gens en plein jour ? Se vengeront-ils sur moi de l'absence du prêtre ? Préviens-moi.

Nous partîmes.

À une distance d'un huitième de lieue du paradis restauré de mon ami, nous aperçûmes Mafalda, ses enfants, et Tranqueira qui en portait deux dans ses bras et deux autres pendus aux poches de son veston. Dès qu'ils nous aperçurent, les garçons se mirent à brailler en faisant un vacarme si barbare que cela se répercutait dans les ravins des collines.

— C'est une occasion pour moi de préparer ma tête de progéniteur et mes oreilles paternelles, dis-je. Ces poupons seraient des anges s'ils avaient des larynx mieux adaptés à l'appareil auditif du genre humain.

— Ce sont mes enfants ! s'exclama Afonso. Et c'est ma femme ! Avec eux, je possède tout, le capital, les intérêts et l'usure du bonheur que j'ai dilapidé. Ma mère m'a attendu ici, deux ans, et je ne suis pas revenu. Cela n'a pas empêché cette vertueuse femme de prier encore. Le cercueil était fermé et le lit de cette sainte était vide ; mais le ciel avait été le point le plus haut auquel elle s'est envolée pour voir ma chute de là-haut. C'est ici que je suis revenu, sauvé par l'amour J'ai encore trouvé des fleurs qui étaient à elle : avec les premières, j'ai paré les cheveux de ma femme ; celles que m'a données le printemps suivant, j'en ai fait des guirlandes pour le berceau de mon premier enfant. Il me semble qu'à chaque floraison ma mère vienne couronner le nouvel ange que ma femme lui offre comme pour intercéder devant le Très-Haut ! Oh, mon ami ! Le bonheur est inséparable de la religion ! Sais-tu ce que c'est que d'avoir Dieu qui nous écoute, qui nous réproouve, qui nous loue, qui nous peuple l'espace où l'âme insatiable de l'homme rencontre un vide horrible, une respiration qui l'afflige !

*

Nous nous approchâmes du groupe gracieux. Je mis pied à terre. J'allai saluer la femme dont l'amour fut salutaire; et je lui dis, ému, je crois bien, jusqu'aux larmes :

— Après dix ans de bonheur ininterrompu, Madame, un homme est arrivé chez vous, qui risque de vous contaminer avec sa mauvaise étoile ! C'est moi qui ai osé, le premier, usurper une nuit de la vie que vous partagez avec votre mari. Dieu sait si la nostalgique cousine d'Afonso de Teive a fermé les yeux durant cette interminable nuit de décembre !...

— Moi non plus, je ne les ai pas fermés ! fit Afonso en souriant. Moi non plus !

— Peu importe, Madame, repris-je. Votre mari veillait ; mais quelle savoureuse veille ! Il m'a raconté ses malheurs pour que je puisse en toute connaissance de cause apprécier le bonheur sans fin que, dépositaire des biens infinis de notre Seigneur, vous lui avez préparé avec de saintes larmes, et que vous lui donnez avec de saintes allégresses. Je pensais qu'une heure de joie, en ce monde, était usurpée au Ciel !... Je sais à présent qu'il y a sur terre un homme heureux depuis dix ans, heureux pour une longue existence. Cette félicité à laquelle je ne croirais pas, même si elle était rapporté par les évangélistes, je sais qu'elle existe, sous le royaume des Justes, parmi les hommes, en ce monde de 1863, dans *LES AMOURS SALVATRICES* !

Mafalda baissa légèrement la tête avec une gracieuse timidité, et dit :

— Je ne suis pas la seule à féliciter, mon cousin ; il ne faut pas oublier les prières de nos mères et l'amour angélique de nos enfants.
